

L'ILLUSTRATION

THÉÂTRALE

Journal d'Actualités Dramatiques

PUBLIANT LE TEXTE COMPLET DES PIÈCES NOUVELLES

JOUÉES DANS LES PRINCIPAUX THÉÂTRES DE PARIS

THEATRE DU CHATELET
GRANDE SAISON DE PARIS
Direction G. ASTRUC et C^e
DU 20 MAI AU 2 JUIN 1911
Dix Représentations de Gala
LE
MARTYRE
DE
SAINT
SÉBASTIEN
 Mystère en 5 actes, de
GABRIELE D'ANNUNZIO
 Avec la Musique de **CLAUDE DEBUSSY**
 Décors et Costumes de **M. LÉON BAKST**
 Mise en scène de **M. ARMAND BOUR**
 Chorégraphie réglée par **M. MICHEL FOKINE**

Distribution
 Le Saint **M^{lle} IDA RUBINSTEIN**
 La Mère douloureuse **M^{lle} A. DUDLAY** (de la Comédie Française)
 La Fille malade des fièvres **M^{lle} VERA SERGINE**
 L'Empereur **M. DESJARDINS** (Fribourg)
 Le Préfet **M. HENRY KRAUSS**

150 Artistes
350 Exécutants - 500 Costumes
 Orchestre et Chœurs sous la direction de **M. ANDRÉ CAPLET**
Chef des Chœurs et du Chant M. D. E. INGELBRECHT

1^{er} acte, La Cour des Lys - 2^e acte, La Chambre magique
 3^e acte, Le Concile des Faux Dieux
 4^e acte, Le Laurier blessé - 5^e acte, Le Paradis

Copyright by Calmann-Lévy, 1911.

Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'Illustration Théâtrale paraît mensuellement et publie des numéros spéciaux chaque fois que l'exige l'actualité dramatique.

Aucun numéro de *L'Illustration Théâtrale* ne doit être vendu sans le numéro de *L'Illustration* portant la même date.

Tout abonné à *L'Illustration* est abonné de droit à *L'Illustration Théâtrale*.

Pr. x du Numéro : UN FRANC. — Abonnement annuel : FRANCE, 36 francs ; ÉTRANGER, 48 francs.

13, rue SAINT-GEORGES, PARIS (9^e).

BIBLIOTHÈQUE
GRENOBLE
UNIVERSITAIRE

Le Martyre de Saint Sébastien, au théâtre du Châtelet.

L'IMPRESSIION de cette pièce sera commencée et même assez avancée, dans les ateliers de *L'Illustration*, au moment où la première représentation en sera donnée sur la scène du Châtelet ; il ne nous est donc pas possible de donner ici, comme de coutume, une revue des critiques ; nous la remplacerons par une revue « d'avant-premières », en choisissant parmi les innombrables articles déjà écrits sur M. Gabriele d'Annunzio ou sur son œuvre, ceux qui se rattachent le plus directement au *Martyre de Saint Sébastien*.

L'avidité et bruyante curiosité éveillée autour de cette pièce en France et en Italie et dans tous les milieux lettrés de l'univers s'explique doublement par la célébrité de M. d'Annunzio et par les conditions mêmes dans lesquelles ce mystère fut conçu, écrit et répété.

Il n'est pas possible de donner en quelques mots, voire en quelques lignes, un aperçu de l'œuvre considérable, variée, enthousiaste, pathétique, éclatante de l'homme qui dans tous les genres : nouvelle, roman, poésie, théâtre, prodigua des chefs-d'œuvre, et qui est une gloire de son pays et de toute la littérature contemporaine. Mais, par surcroît, tout en lui — et même hors de lui — semble avoir contribué à ce qu'il soit un être d'exception. Il est né en pleine Adriatique, sur un brigantin... Est-ce que par ce détail, dès sa naissance, le sort ne le marquait pas pour une vie éprise d'aventures, de rythme éternel et d'infini ? A quinze ans, encore au collège, il publiait son premier volume de vers ; à dix-neuf ans, il en donnait un second, et aussitôt une notoriété rapide l'entourait. Puis, coup sur coup, ses nouvelles, ses romans éveillaient, secouaient l'attention. Mais il n'écrivait pas seulement, il vivait aussi, ardemment, bellement :

« Et déjà — nous conte M. Marcel Boulenger — toutes sortes de rumeurs tapageuses, et flatteuses d'ailleurs, couraient sur le si jeune et précocité auteur : prodigalité, luxe asiatique, vie mondaine, chasses, chiens, chevaux, dilettantisme exaspéré, raffinements exquis, et mille caquets dont l'histoire littéraire n'aura jamais que faire, telles que brouilles conjugales, femmes abandonnées, que sais-je encore !... Le public indiscret veut à toute force s'émouvoir : et c'est pourquoi il noircit tout, dramatise tout.

» Poursuivons. Un beau jour, d'Annunzio se présente à la députation. Il a l'impudence incroyable et délicieuse de s'offrir aux suffrages d'un district paysan comme le « candidat de la beauté », et il y lit de grands discours aux périodes cicéroniennes. Cette folie

réussit : voilà notre poète au Parlement, sur les bancs de l'extrême-gauche. Or, au milieu d'une séance, outré de colère, ne dit-on pas qu'il ramassa tous ses papiers épars devant lui, plia sa serviette, et s'en fut tout soudain s'asseoir à l'extrême droite ? Fasse le ciel que ce conte entre tous, du moins, soit véridique, car il a son prix !

» Arrivent ses pièces, ses insuccès retentissants, ses « Victoires mutilées ». Il dédie l'une de ses tragédies « aux chi » qui l'ont sifflée » ; après un autre échec, il traite tous les critiques, dans une préface inoubliable, d'esclaves ivres et de vil troupeau. Les anecdotes, dès lors, se pressent, s'attirent, naissent dans toutes les gazettes. On décrit sa vie, les merveilles d'art dont il s'entoure, les devises latines qui ornent ses villas, les vingt-quatre lévriers qui habitent sa maison de la Capponcina. On rappelle qu'on l'a jadis vu chaque dimanche, vêtu de blanc et monté sur un cheval couleur d'albâtre, écoutant ainsi, immobile, la musique d'un village : « Eh ! » disaient les paysans, le signor Gabriele qui essaie sa statue ! » Ou bien encore qu'il se baignait dans la mer, à cru sur un cheval, cependant qu'une femme souverainement belle l'attendait sur le rivage, un manteau de pourpre éployé sur les bras.

» Tantôt il refuse en haussant l'épaule deux cent mille francs pour aller en Amérique : « Fi donc ! fait-il, » de quoi payer mes cigarettes !... » Tantôt il dessine lui-même et fait élever son tombeau. On prétend énumérer ses cravates, ses cannes et ses gants. On dit qu'il part pour Chypre afin de chercher une rose ; que sa dernière pièce va lui rapporter un million ; qu'il sera, qu'il est nommé sénateur inamovible, etc., etc.

» Voilà bien du fatras, bien des niaiseries. Mais en tout cas il s'en exhale la plus irrésistible volonté de vivre en beauté. Et s'il manquait un étrange et un peu héroïque personnage à la comédie italienne, il y figure désormais : c'est le *Virtuoso*, c'est le Gabriele d'Annunzio de la légende. Un matamore ! diront les malveillants. Mais non, répondront les autres, ce serait plutôt un Alcibiade, car un matamore ne sait ni sourire ni parler avec art. Or d'Annunzio, humaniste parfait, grand érudit, s'exprime avec une perfection, une grâce et une éloquence inouïes. Atticisme pur. N'y atteint pas qui veut ! »

Grand érudit, vient d'écrire M. Marcel Boulenger ; oui, et à ce sujet M. Jean Carrère précisera, de son côté :

« Sa science linguistique est extraordinaire. Il est un latiniste exquis : le plus grand poète italien depuis Dante est aussi un poète latin. Il parle couramment la langue de Virgile, comme un clerc du temps jadis. Il y a quelque temps, à Notre-Dame, l'organiste Louis Vierne avait, en son honneur, fait d'admirable musique. Son exécution finie, M. d'Annunzio, qui se trouvait alors au milieu de la nef et, prêt

à sortir, n'ayant pas le temps d'escalader la haute tribune de l'orgue, proféra d'une voix dont résonna l'immense vaisseau gothique, le remerciement suivant : *Aloysie, gratias tibi reddo*. Cet *Aloysie* est d'un humaniste.

» Gabriele d'Annunzio est un prodigieux artisan verbal, il forge sa prose, compose des mots qui deviennent du meilleur italien. C'est un innovateur, un rénovateur merveilleux. »

Et M. Jean Carrère ajoute :

« Il est peu d'hommes en France qui connaissent, et goûtent, autant qu'il le fait, notre langue et notre littérature. Il écrit du reste le français comme sa langue maternelle, et le parle purement, avec un accent qui est loin d'être désagréable. Il faut l'entendre raconter avec sa jeune gaieté une des bizarres légendes qui l'ont peu à peu environné.

« — Une fois, certaine tragédienne, » femme effroyablement « monocle » » voulait à toute force jouer dans *Franca* » *cesca da Rimini* le rôle de la bor- » gnesse. J'accepte. N'a-t-on pas as- » suré plus tard que j'avais fait crever » un œil à cette femme pour qu'elle » jouât avec plus de naturel ! »

» Remarquez que cet emploi du mot « monocle » est le seul qui soit légitime. C'est que le maître parle le français avec une pureté presque excessive, use des termes avec une propriété qui déconcerte. Il le reconnaît lui-même, et en donne l'explication : il fut l'élève de Gaston Paris. »

Que M. d'Annunzio, non seulement possède la langue française, mais qu'il en ait la science profonde, il serait assez superflu d'y insister ici, mais M. Jean Carrère met en relief ce trait essentiel et fort intéressant du caractère de M. Gabriele d'Annunzio, qui est son amour pour la France :

« Son esprit, rare fleur du génie latin, sent le lien intime qui relie les deux sœurs latines. L'amour qu'il a pour notre littérature et pour notre art se double d'un égal amour pour la France elle-même. Il sera précieux à toutes les oreilles françaises d'entendre à nouveau ce qu'il disait, il y a quelque temps, après le triomphe d'un de nos aviateurs.

« — Il est très doux pour mon âme » latine que ce don admirable (la conquête de l'air) soit offert à l'humanité par les mains de la France, par les mains de cette grande semeuse » qui eut toujours les yeux clairs et la » pensée claire pour avoir vu la Mi- » nerve du Capitole ; par les mains de » cette grande maîtresse de civilisa- » tion, qui, après avoir conservé les » traditions romaines, après avoir » consolidé ses routes terrestres, les » plus belles du monde, ouvre aujourd'hui, infatigable, de nouvelles voies » au monde, sur lesquelles il ne reste » d'autres traces que celles de la » gloire ! »

* *

Et néanmoins comment vint à

LE

122319

Martyre de Saint Sébastien

MYSTÈRE EN CINQ ACTES

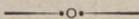
par

GABRIELE D'ANNUNZIO



M. GABRIELE D'ANNUNZIO

Phot. H. Manuel.



Le Martyre de Saint Sébastien a été représenté pour la première fois le 21 mai 1911
au théâtre du Châtelet.

(Grande saison de Paris. — Direction Gabriel Astruc.)



PHOTOGRAPHIES A. BERT

Tous droits réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Copyright by Calmann-Lévy, 1911.

BIBLIOTHÈQUE
GRENDRIE
UNIVERSITAIRE



La mère douloureuse et les jeunes sœurs suppliantes, devant les frères jumeaux, Marc et Marcellien, liés aux colonnes avant le supplice.

(SCÈNE DE LA PREMIÈRE MANSION)



Types de Gentils et de Juifs, d'après les dessins de M. Bakst.

LE MARTYRE DE SAINT SÉBASTIEN



LE MESSENGER commence :

*Le Dieu qui fict le firmement
Et volsist naistre purement
De la noble Virge Marie
Veullie garder la compagnie.*

*Au Nom de Dieu omnipotent
Et des martyrs ensemblement
Entrepris auons le mistayre
Du pieux chiuallier debonayre*

*De sainte vie et bon maintien
Qui fust vray martir sans le tayre
Cest Monsieur Saint Sebastien
Duquel par son tressaint moyen
Verres jouer en ceste place
De sa vie tout lentretien
Moyen de Jesuschrist la grace.*

L'YSTOIRE DE MONSEIGNEUR SAINT SEBASTIEN
jouée par les habitants Lanlevillar l'année courant M. V. LXXVII
au moys de may.

LA PREMIÈRE MANSION LA COUR DES LYS

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

LA MERE DOULOUREUSE.

LES FRERES JUMEAUX MARC ET MARCELLIEN.

LES CINQ VIERGES ÉPIONE, FLAVIE, JUNIE, TELE-
SILLE, CHRYSILLE.

LES QUATRE COMPAGNES DE CES VIERGES.

LES NEUF COMPAGNONS DES JUMEAUX.

THEÓDOTE.

LE PREFET.

SON FILS VITAL.

L'AFFRANCHI GUDDENE.

LES ARCHERS D'EMESE.

L'ARCHER AUX YEUX VAIRONS.

LA FEMME MUETTE.

LA FEMME AVEÜGLE.

LE GREFFIER.

LES APPARITEURS, LES HÉRAUTS, LES BOURREAUX.

LES SACRIFICATEURS, LES VICTIMAIRES, LES
JOUEURS DE FLUTE.

LES GENTILS, LES CHRÉTIENS, LES JUIFS.

LES ESCLAVES.

LES SEPT SERAPHINS.

On aperçoit un portique intérieur, peint d'étranges peintures par des Gentils, avec le carmin, l'outremer et l'or, entre les bêtes de l'entablement bas et les feuillages des chapiteaux lourds, qui se mirent dans les dalles polies. Par les sept arcades du fond ouvertes sur des jardins bleus, on aperçoit de grandes gerbes de lys, dont les tiges semblent serrées en faisceau autour de la plus haute comme autour de la hache les verges des lieuteurs. Un autel de marbre, consacré aux Idoles, se dresse dans l'enceinte, avec ses têtes de boues et ses guirlandes de fruits sculptées, avec ses rainures rougies par l'écoulement du sang et du vin, avec les orges, les aromates, les huiles apprêtées pour l'offrande.

Une couche épaisse de charbons et de tisons couvre les dalles, au centre, en forme de parallélogramme, semblable à ces rangées de raisins ou de figues qu'on fait cuire au soleil sur des nattes de roseau. Des appariteurs tout autour, avec des soufflets et des barres, rallument et remuent de temps en temps la braise qui pâlit.

Les deux frères jumeaux, Marc et Marcellien, sont liés avec des cordes aux deux colonnes de la même arcade, l'un en face de l'autre. Le Préfet est assis dans son siège, sur une sorte d'estrade carrée; et près de lui se tient le greffier, avec ses tablettes enduites de cire. Devant lui, sont les engins de tor-

ture, les ongles de fer, le chevalet, le carcan, les ceps, et les bourreaux. Accablé par la graisse, il halette et sue, tandis que des esclaves accroupis bercent ses pieds énormes déformés par la podagre. Parfois, d'un mouvement de colère soudaine secouant sa somnolence, il frappe avec sa verge d'ivoire leurs dos nus.

Sébastien, revêtu d'une armure légère, appuyé sur son grand arc, regarde en silence les jeunes martyrs. Les archers d'Emèse se tiennent derrière lui, avec des penes d'aigle à leurs casques lisses et de longs carquois couverts de peau de panthère contre leurs reins cambrés.

Une tourbe de plus en plus nombreuse et houleuse envahit le lieu de l'audience. Le chant des jumeaux domine le sourd grondement.

Attachés aux colonnes, face à face, pâles et enjyrés, ils renversent la tête pour chanter vers le ciel.

CANTICVM GEMINORVM

Frère, et que sera-t-il le monde
allégé de tout notre amour?
Dans mon âme ton cœur est lourd
comme la pierre dans la fronde.

Je le pèse; au delà de l'Ombre
je le jette vers le Grand Jour.
Frère, que sera-t-il le monde
allégé de tout notre amour?

J'étais plus doux que la colombe,
tu es plus fauve que l'autour.
Toujours, jamais! Jamais, toujours!
Fer ne t'effraie, feu ne me dompte.
Beau Christ, que serait-il le monde
allégé de tout votre amour?

LES GENTILS

— Andronique, ils chantent leur hymne!
— Ils louent leur roi supplicié!
— Ils raillent ta faiblesse!

— Etouffe
le chant dans leur gorge!
— Ils se jouent
de toi, somnolent.

— Ils méprisent
l'édit du très saint Empereur,
et leurs dents ne sont pas brisées!
— Ils louent la charogne au gibet!
— Mais, s'ils chantent, ils reconnaissent
Apollon.

— Qu'ils sacrifient donc
au Délien.

— Eveille-toi,
Jule Andronique, éveille-toi!
— Il dort dans sa chaire d'ivoire
laissant dorloter sa podagre
par ses esclaves délicats.
— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste, sois témoin!
— C'est lui qui faiblit. Ils persistent.
— Il n'a pas encore versé
une goutte de leur sang vil,
ni même roussi leurs aisselles!
— Il aime les lys et les truffes.
— Mais tous ces lys nous empoisonnent.
On suffoque.

— Il mâche sa langue.
— Non, il n'en a pas.

— Il n'est pas
loquace, vraiment: aujourd'hui
il n'a pas mangé des cigales
pour se donner de l'appétit.
— Ni des têtes de perroquets
non plus.

— Il n'est pas foudroyant:
il garde les pierres de foudre
pour en saupoudrer les lentilles
à la mode d'Elagabale.

— Par les Dioseures, tu aimes
ces gémeaux qui n'ont pas d'étoile,
Jule Andronique.

— Tu les aimes,
tu les aimes.

— Tu les ménages.
— Il ne suffit pas qu'on en fasse
des colonnes caryatides
pour les regarder.

— Maintenant,
qu'ils passent par tous les supplices!
— On n'a pas suivi l'ordre juste.
— Au chevalet, d'abord; et puis
aux fléaux garnis d'osselets;
et puis au carcan et aux ceps,

et jusqu'au quatrième trou...

— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste, sois témoin!
— Qu'ils sacrifient ou bien qu'ils meurent.
Il est temps.

— Ces entrepreneurs
de jeux les réclament, après
la sentence, pour les combats.
— Qu'on le note sur les tablettes.
— Tu n'as pas ton style, greffier?
— Greffier, toi aussi, tu somnoles.
— Persée! Persée!

— Est-il chrétien?
— Il songe à ses ancêtres rois,
au triomphe de Paul-Emile.
— Qu'est-ce qu'on attend? des prodiges?
Qui va venir?

— Qu'ils sacrifient
ou qu'ils périssent!

— On sanglote.
— C'est Cordule l'aveugle, c'est
la femme d'Attale, qui pleure.
— Elle beugle, Alcé la muette,
Alcé, la femme de Venuste
le dépensier.

— Elles sont folles.
— Je vous dis que tous ces esclaves
cachent des rouleaux dans les plis
de leurs saies.

— Quelqu'un va venir?
Le soir approche, le soir tombe.
— Ne devaient-ils donc pas marcher,
pieds nus, sur la braise? Il est temps.
— On temporise. On contrevient
à l'édit impérial.

— Honte!
— Le très saint Empereur t'ordonne
d'être sans merci, Andronique.
— Il est temps.

— Les charbons s'éteignent
— Soufflez! Soufflez!

LES HERAULTS

— Silence!
— Silence!
— Silence!

LE PRÉFET

Je vais sévir. Appariteurs,
Resserrez leurs liens! Je veux
que l'un après l'autre on les hausse,
qu'on les suspende aux deux colonnes,
que leurs pieds joints n'aient plus d'appui

UNE VOIX

Leurs pieds sont joints comme les pieds
des Anges.

LES GENTILS

— Quelle est cette voix?
— Qui a parlé?
— Qui a crié?
— Il y a des chrétiens ici.
— Qu'on cherche!

LES HERAULTS

— Silence!

LE PRÉFET

Bourreaux,
apprêtez les ongles de fer

pour leur labourer la poitrine;
apportez des ciseaux, coupez
leurs chevelures, puis rasez
la peau de leurs crânes, posez
sur elle des charbons ardents...
Non. Attendez. Ils sont tout pâles.
Et j'ai pitié de leur jeunesse.
Je veux dissiper leur démence.
Ils vont fléchir.

LES GENTILS

— Il a pitié! Il a pitié!
— Et jusqu'à quand, ô Andronique,
auras-tu pitié? jusqu'à quand?
— Es-tu Galiléen?

— Demande
done au Guérisseur qu'il guérisse
ta podagre noueuse!

— Vite,

vite! Interroge!

— Le soir vient.

Il retarde pour interrompre
le jugement.

— Qu'on le dénonce

à César!

— Qu'on l'accuse auprès
du Maître!

— Et il mâche sa langue!

— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste, sois témoin!

— On veut éluder.

— Qu'ils fléchissent
done, ou qu'ils brûlent!

— Un seul mot:

Sacrifie!

LES HERAULTS

— Silence!

— Silence!

LE PREFET

Jeune homme, celui de vous deux
qui est moins forcené, jeune homme,
veux-tu obéir aux préceptes
divins? es-tu prêt à offrir
une victime et à manger
la viande immolée, à boire
le vin des libations, comme
l'ordonne le Maître immortel?
Réponds au juge.

MARC

Non, juge. Par le Dieu vivant,
non, je ne veux pas obéir.
Je n'offrirai pas de victime,
ni ne mangerai de viande,
ni ne boirai de vin maudit.
Mais je prie de toute mon âme,
afin que par toute ma chair
lacérée, mutilée, broyée,
dissoute dans la gueule rouge
et de la bête et de la flamme,
je devienne un seul sacrifice
au Dieu vivant.

LE PREFET

Tu déliras. Mais réponds-tu
en ton nom? au nom de ton frère?
Vous êtes deux.

MARC

Nous sommes un. Tu vois. Nous sommes
un visage, un regard, un chant,

un amour. Nous sommes un cœur
trempé sept fois.

LE PREFET

Sacrifie. Pense à ta jeunesse,
à tes longs jours.

MARC

Je pense à mon éternité.
Car je suis en face du ciel
comme devant la mer vernale
au lever des Pléiades belles.
Et le gouvernail d'espérance
est dans mon poing.

LE PREFET

C'est ta fièvre chaude qui chante.
Sacrifie, sacrifie, jeune homme,
si tu veux vivre.

MARC

Je ne veux que mourir en Dieu.
Je cherche Celui qui pour nous
est mort et je cherche Celui
qui pour nous est ressuscité.
Je hais ta viande et ton vin.
Je mangerai le pain de Dieu
qui est la chair de Jésus roi
né de la race de David.
J'aurai pour breuvage son sang,
qui est l'amour incorruptible.
Je n'ai que cette faim, je n'ai
que cette soif.

LE PREFET

Eh bien, je te ferai mourir.
Mais n'espère pas que je t'aime
assez pour t'enlever la vie
d'un seul coup, fils de Théodote.
N'attends pas la mort par le glaive,
la bonne mort.

MARC

La pire sera la meilleure,
pour plaire à Dieu.

LE PREFET

Fol, tu t'imagines sans doute
que des femmelettes viendront
la nuit chercher ton corps exsangue,
l'embaumer dans les baumes rares,
l'envelopper dans les lins purs
et le célébrer dans les hymnes.
Je te détruirai par la flamme
ou par la bête.

MARC

Si je suis le froment de Dieu,
ô vieillard, il faut que je sois
moulu par la dent de la bête
pour devenir pain éternel.
Et si je suis le témoignage
de la Parole neuve, il faut
que la pureté de la flamme
me réduise en cendre innombrable
pour être épars à tous les vents
qui portent les bonnes semences
aux droits sillons.

Ici le jeune fils du préfet, Vital, s'approche de la colonne.

VITAL

O mon égal, écoute-moi.
Tu es imberbe, tes cheveux
sont bouclés, tes muscles sont fiers.

A la lutte, dans la palestre,
tu m'as vaincu.

MARC

Tu es le fils de l'égorgeur.
T'ai-je renversé dans l'arène?
Mais je suis l'athlète du Christ.
C'est maintenant que je combats
le bon combat.

VITAL

Ecoute. Il est doux d'être né.
Il est doux de voir la lumière,
d'attendre les soleils nouveaux.
On va te crever les deux yeux,
tes yeux si grands.

MARC

Mon âme en a mille, semblable
à l'aile ocellée du Cherub,
pour regarder sans battements
la forge de tous les soleils.
Tu es aveugle.

VITAL

Tu chantais, d'une voix sonore.
On va te broyer les mâchoires,
faire de ta bouche une vaste
plaie taciturne.

MARC

Ma voix chantera toute nue,
aux sommets les plus bleus du ciel,
avant l'aurore, avant le cri
de l'alouette.

VITAL

Regarde ton frère. Il est pâle.
Il craint la souffrance et la mort.
Il va pleurer.

MARC

Il est pâle comme l'attente.
Il ne craint que le vain délai.
Il va sourire.

VITAL

Vous n'avez donc pas de sœur douce
qui tisse avec des fils de pourpre
vos vêtements?

MARC

Non, nous n'avons pas de sœur douce
qui tisse avec des fils de pourpre
nos vêtements.

VITAL

Vous n'avez pas de père triste
qui chancelle sous les douleurs
et les années?

MARC

Nous n'avons pas de père. Seuls
nous sommes, seuls, tout seuls avec
un seul amour.

VITAL

Et celle qui, pour chaque goutte
de lait qu'elle vous donna, verse
trois larmes lourdes?

MARC

Nous n'avons pas de mère. Seuls
nous sommes, seuls, tout seuls avec
un seul amour.

VITAL

Et qui sont donc ceux qui, la tête
voilée, pleuraient pour vous, hier,
ô mes égaux?

MARC

Nous ne les connaissons point. Mais,
s'ils ont pleuré, s'ils pleurent, Dieu
s'en souviendra.

Ici on voit couler le sang de la main gauche de Sébastien
qui, appuyé sur son arc, dans une sorte de ravissement,
regarde le jeune martyr.

L'AFFRANCHI GUDDENE

Seigneur, seigneur, tu perds du sang!
Entends-moi. De ta main ton sang
dégoutte le long de ton arc,
et tu n'en as cure. Entends-moi,
maître! Tu saignes.

UNE VOIX

Archer, je vois une lueur
autour de ton casque. Déjà
tu t'illuminés!

GUDDENE

La corne de la coche perce
la paume de ta main. Si fort
tu t'appuyais, seigneur! Comment
ne sentais-tu pas la blessure?
Quel est ton songe?

LA VOIX

Que Dieu perpétue ton céleste
ravissement!

LES ARCHERS D'EMESE

— Seigneur, tu t'es blessé! Tu souffres?
— Ton arc t'a percé, ton arc même!
— Femmes, femmes, donnez des lins
pour étancher le sang qui coule.
— La fleur de ta veine est plus belle
que l'anémone d'Adonis.
— Donnez le dictame idéal!
— Sur le fût de ton arc les gouttes
brillent comme des escarboucles.
— Femmes, n'avez-vous pas de baume?
— Il a dans le creux de sa main
les anémones du Liban
et les larmes de la déesse.
— Femmes, donnez des lins! Parmi
vous n'y a-t-il pas une esclave
de Syrie? pas une Crétoise?
— Qui t'apportera le dictame?
— Tu es plus fort que la douleur.
— Nous t'aimons, Seigneur, nous t'aimons.
— Chef à la belle chevelure,
tes archers t'aiment.

— Tes archers

t'aiment.

— Tu es beau.

— Tu es beau

comme Adonis.

LE SAINT

Archers, laissez couler mon sang.
Il faut qu'il coule. Pas de lin,
femmes, pas de baume. Laissez
couler mon sang.

Ici une femme, la tête voilée par le pan de son manteau, s'ap-
proche. D'un geste rapide, elle trempe un morceau de lin
dans le sang de Sébastien; et elle s'efface, en silence.

LES GENTILS

— On ne respire plus, ici!
— On étouffe! On étouffe!

— Où sont
les magiciens qui opèrent
ces prestiges?

— On renouvelle
les sortilèges du Sorcier
aux Trois Clous.

— Andronique, ordonne
que tous ici, l'un après l'autre,
passent devant l'autel et jettent
l'encens au feu des sacrifices.

— Il y a des chrétiens partout,
ici. Tu pourras les compter.

— On étouffe! On étouffe comme
dans l'étuve.

— Greffier, la cire
de tes tablettes fond, et tout
s'efface.

— Et cette odeur de lys!
Et cette odeur de lys!

— Brisez
donc les tiges! Fauchez les gerbes!

— Sébastien, Sébastien,
ami d'Auguste tu es seul
à verser du sang.

— La sueur
coule, la cire fond; et tout
s'efface.

— On suffoque, on halette
dans une vapeur fauve.

— Crie
plus fort!

— La folie du Solstice
va éclater comme un orage.

— Archers, archers, bandez vos arcs
et faites un carnage.

— L'œil
des esclaves est chaud de meurtre.

— Et cette odeur de lys!

— Fauchez
les gerbes!

Ici on entend venir, du fond des portiques, les appels de la
mère infortunée.

— La mère! La mère!

— C'est elle!

— Elle vient.

— Elle accourt.

— Ecartez-vous!

LA MERE DOULOUREUSE

Mes fils! Mes fils! Mes fils chéris!

Elle s'élançait. Elle s'abat contre les colonnes. Anxieuse, elle
palpe les corps des captifs pour reconnaître qu'ils sont encore
sains.

Enfants, enfants de mes entrailles,
vous êtes sains, vous êtes saufs
encore! Il n'y a pas de sang
sur vous. J'entends le battement
de vos cœurs. On n'a pas encore
meurtri vos chairs, brisé vos os.
Que je vous touche, que je sente
la vie de ma vie! Mais je n'ai
que deux mains faibles; et vous êtes
l'un de l'autre distants. Je n'ai
que deux pauvres bras, qui ne peuvent
pas vous ravoir dans une même
étrointe, ô vous qui avez bu

au même sein. Et mon amour
se déchire entre vos deux peines,
ô mes gémeaux!

MARC

Ne me touche pas ainsi, femme.
Ne parle pas. Ne pleure pas.
Détourne tes yeux. Laisse-moi
immoler, pendant que l'autel
est prêt. Laisse-moi recevoir
la vraie vie. Ne viens pas corrompre
ma volonté d'être à Dieu. Femme,
détache tes mains de mon corps.
Je veux renaître.

LA MERE DOULOUREUSE

O cruel! Et c'est toi, c'est toi!
On peut entendre ces paroles
sans expirer. Qui comblera
la mesure de la douleur?
et qui comblera la mesure
des larmes? Oui, oui, mon enfant,
mes mains ont senti que les cordes
s'enfoncent dans ta chair. Je suis
liée comme toi. J'ai partout
des sillons livides, des veines
étranglées. Ta souffrance est mienne,
en moi, comme si tu étais
encore avec ton frère un nœud
palpitant dans la profondeur
de mon espoir. Je suis ta mère,
ta mère. Je te porte encore.
Oui, je suis à nouveau chargée
de vos poids. Je tressaille encore
de vos sursauts.

MARC

O Christ, je souffre pour ton nom!
Mais tu l'as dit: « Si quelqu'un vient
à moi et ne hait pas son père,
sa mère, ses frères, ses sœurs,
plus encore, sa propre vie,
il ne peut être mon disciple. »
Seigneur Christ, je suis ton disciple.
Je suis ton hostie. Je suis prêt.
Exauce-moi!

LA MERE DOULOUREUSE

Il l'a dit! Ce Dieu, qui vous frappe
de démeñce, vous a donné
ce commandement! Ah, je sais.
Il a pris sur lui tous les crimes
et toutes les infirmités
du monde. Il est affreux. Il boit
le sang des enfants et des vierges.
Il a saisi les sept enfants
de Symphorose, les sept autres
de Félicité, puis les sept
vierges d'Ancyre...

MARC

Tais-toi! Tu blasphèmes. La mère
criait: « Mes enfants, regardez
en haut, combattez pour vos âmes.
La mort est vie. »

LA MERE DOULOUREUSE

Ah, ce n'est pas vrai! On vous trompe,
on vous affole, on vous abreuve
de je ne sais quel noir breuvage.
Il y a des Thessaliennes
qui mêlent des philtres atroces
à l'écume de la cavale,

pour la fureur inguérissable.
De quelles herbes souterraines,
de quels fruits lugubres, de quelles
racines arrachées au fond
des paludes mornes où croissent
les pavots du sommeil sans yeux,
et de quels poisons, et de quelles
larmes, et de quelles sanies
on broie le philtre qui vous donne
cette ivresse de la douleur,
cette rage de la torture,
cette frénésie de la mort?
Qui vous a tendu le calice
dans les ténèbres?

MARCELLIEN

Mon frère, mon frère, je tremble.
Hélas! J'ai peur.

LA MERE DOULOUREUSE

Je vous épiais dans ma chair,
de toute ma force attentive,
comme mon prodige incertain.
Parfois les vieux Lares sourirent
de mon ombre, sous leurs guirlandes
neuves, en songeant à la gousse
qui cache le fruit géminé.
Pour vous faire beaux, je mirais
dans le temple et sous le portique
les images belles des dieux.
Quand je sentis le double cœur
battre dans mon âme, je vis
les feux blancs des Gémeaux célestes
éclairer mon âme et la nuit.
Ils brillaient au bout de mes songes
comme sur les mâts des navires,
quand pour vos bouches trop avides,
enfants, le sommeil regonflait
mes seins taris.

MARCELLIEN

Mon frère, mon frère, je tremble.
Mon cœur se fond.

MARC

O Christ, je te loue. Sauve-moi!
Garde mon âme, Christ Seigneur,
que je ne sois pas confondu!
Exauce-moi!

LA MERE DOULOUREUSE

O Marcellien, tu es doux.
Tu étais la sœur de tes sœurs.
La déesse berceuse ornait
ton berceau de fraîche aubépine
pour éloigner les rêves sombres.
Pour suspendre ta bulle d'or
à la poitrine des vieux Lares,
te souvient-il? tu dérobas
la bandelette virginale
qui rattachait le lin docile
à la quenouille de Chrysilie.
Nous vîmes derrière la porte
rire les marmousets espiègles
dans leurs niches bleues. Tout à coup
tu rougissais comme l'ourlet
de ta toge prétexte. Pense:
tu viens à peine de quitter
ta dépouille candide! Ils flairent,
tes chiens tachetés, ils te cherchent
dans les coins de ta chambre peinte,

et gémissent. Ils m'interrogent
de leurs prunelles pâles comme
la fumée. Dans la maison triste,
on n'a plus tourné les clepsydres.
La poussière tombe. O enfant,
tu reviendras.

MARCELLIEN

Mère, mère douce, aie pitié!
C'est Dieu que je perds, si je perds
ce combat. Je veux être à Dieu.
Je veux mourir.

Ici paraît Théodote, porté par ses serfs, la toge ramenée sur
son visage, sans mot dire.

LA MERE DOULOUREUSE

Honte sur nous! Honte sur nous!
Regarde ce vieillard infirme
qui se traîne aux bras des esclaves,
la tête voilée. C'est toi, toi
qui le courbes, toi qui l'écrases.
Regarde-le; car jamais plus
il n'osera lever son front
pour regarder homme vivant.
Tu l'as ployé vers le sépulchre.
Et il aura ses funérailles,
son linceul, ses baumes, sa tombe;
il aura son repos, là où
même le jeu des vents est mort
autour des morts sans nom ni nombre.
Mais vous, mais vous, sans sépulture,
larves noires et tourmentées,
vous errerez sur le rivage
du fleuve noir, dans l'éternelle
nuit, à jamais...

MARCELLIEN

Frère, je crains. Mon âme fuit.
Tu es muet. Dieu m'abandonne.
Et la terreur la plus lointaine
revient à moi. Je ne vois plus
ta face, ô Christ!

LA MERE DOULOUREUSE

Mes fils, mes fils, voilà vos sœurs,
vos cinq sœurs chéries, les cinq doigts
de la main qui porte la rose;
et les compagnes de leurs jeux;
et vos égaux; et les offrandes
pour les dieux saints: le vin, le lait,
l'huile, le miel, les fruits, les orges,
les aromates, les guirlandes;
et le bélier tout blanc, sans tache;
et la chèvre blanche, sans tache;
et aussi des fioles pleines,
des fioles comme des doigts,
pleines du sel divin des larmes,
tièdes de larmes.

Les cinq sœurs paraissent suivies de quelques compagnes, en
un chœur de neuf voix. Elles sont si jeunes que la dernière
est presque une enfant. Légères et vives comme des oiseaux,
pleines de grâces suppliantes et d'étonnements ingénus, elles
apportent dans leurs mains et dans leurs yeux toutes les
images de la vie belle.

Un autre chœur de neuf jeunes hommes survient, trainant des
hosties vivantes: un bouc aux cornes dorées, une chèvre
ceinte d'une branche de peuplier.

Les deux chœurs novénaires s'approchent en chantant, et entou-
rent les deux colonnes où les pieds des captifs sont joints
comme les pieds des Anges.

CHORVS VIRGINVM

LA PREMIERE

Par les bandelettes
qui serrent nos seins,
par l'or qui nous ceint,
les lins qui nous vêtent,
gémoux, gémoux, faites
l'offrande aux dieux saints,
par les bandelettes
qui serrent nos seins!

Voici l'huile prête,
le lait et le vin;
et le jonc marin
pour ceindre vos têtes;
et les bandelettes.

LA SECONDE

A toi, Proserpine,
le fuseau bien tors,
la lampe à rebord
qui trois fois crépite,

le fil qu'on dévide
en songeant aux sorts,
la poupée de cire
que je berce encor,

la claire clepsydre,
la navette d'or,
tout ce que j'ai! Fors
mon heur, mon délice:
ma perdrix novice.

LA TROISIEME

Fors ma sauterelle
qui vit, sans regret
des amples guérets,
dans sa claie si grêle,

tout ce que j'ai, belle
Reine qui soumetts
nos âmes si frêles,
je te le promets:

le miroir, les peignes
d'or, les osselets
d'argent, le filet,
le bandeau, l'ombrelle.
Fors ma sauterelle.

LA QUATRIEME

Par les têtes noires
des grands pavots roses
que le Fleuve arrose
d'une eau sans mémoire,

ne laisse pas boire
ces lèvres écloses
d'enfants doux qu'égaré
la douleur sans cause,

ô Fleur du Tartare,
Vierge qui exauce
les vierges moroses,
par les têtes noires
des grands pavots roses!

LA CINQUIEME

Et par la grenade
et par les neuf grains
tombés de l'écrin
sur le noir rivage,

détourne ces âmes
du Portail d'airain,
et par la grenade
et par les neuf grains,

Epouse trop pâle
du Roi souterrain,
ô toi qui-étreins
dans ta main trop pâle
la sombre grenade!

LA SIXIEME

Voici pour l'offerte
la grâce du mois:
l'amande et la noix
à l'écale verte,

la figue entr'ouverte
et le cône étroit.
Voici pour l'offerte
la grâce du mois.

J'ai, dès l'aube, experte
du suc et du poids,
cueilli de mes doigts
frais, en nymphe alerte,
neuf fruits pour l'offerte.

LA SEPTIEME

Voici des gâteaux
au miel de l'Hymette,
sur une tablette
en bois de bouleau.

J'ai fait le gruau
d'une main bien nette.
Voici les gâteaux
au miel de l'Hymette.

J'ai pour le fourneau
quitté la navette.
Et sur ma tablette
bien lisse, tout chauds,
voici mes gâteaux.

LA HUITIEME

Et voici la coupe
que vous verserez,
de vin soutiré
sans remuer l'outre;

le ligustre souple
et l'anet des prés
pour ceindre la coupe
que vous verserez;

la résine rousse
et le miel doré,
pour vous desserrer
la bouche qui boude
au bord de la coupe.

LA NEUVIÈME

La flûte d'agate,
dont le son reluit,
je l'ai dans l'étui
bien clos qui la cache.

J'ai celle des Panes,
aux tuyaux enduits
de cire tenace
que mon air bleuit;

et celle d'enfance,
à deux trous, en buis,
dont je joue la nuit,
couchée dans la paille,
pour tromper la caille.

CHORVS JUVENVM

LE PREMIER

Des flûtes, des flûtes
pour danser en rond!
Et nous traînerons
par la corde rude

le bélier hirsute
qui cosse du front.
Des flûtes, des flûtes
pour danser en rond!

Entre orteil et nuque
l'âme est un arc prompt.
Et nous traînerons
la chèvre camuse.
Des flûtes, des flûtes!

LE SECOND

O dieux! Qu'on égorge
le taureau puissant
et le bouc qui sent,
hosties à l'œil torve!

Que l'autel déborde
de vin et de sang!
Qu'il soit une forge
de feu rugissant!

Qu'il crépite d'orges,
qu'il fume d'encens!
Que les dieux présents
reçoivent la force
jaillie de cent gorges!

LE TROISIÈME

Par la pendaison
de cet esclave ivre,
qu'il est doux de vivre
près de l'échanson!

O roue d'Ixion,
ô roc de Sisyphe,
grandeur du lion,
beauté du supplice!

Par la pendaison
de cet esclave ivre,
qu'il est doux de vivre
au vent des chansons!
Salut, Ixion.

LE QUATRIÈME

Que la vie est belle!
Que les dieux sont beaux!
Voici le Feu, l'Eau,
l'Air, l'Âme, la Terre.

Il y a l'arc, l'aile,
les jeux, les travaux,
Que la vie est belle!
Que les dieux sont beaux!

O douleur nouvelle,
éteins les flambeaux,
ouvre les tombeaux,
ceins-toi d'asphodèle.
Que la vie est belle!

LE CINQUIÈME

Venez au gymnase,
géméaux, voir sourire
le dieu palestrite
coiffé du pètase.

On lutte. On se rase,
avec la strigile
courbe, la peau grasse
de sueur et d'huile.

On verse, du vase
délicat d'argile
qui pend, vin d'Egine
bien frais dans la tasse.
Et on se délasse.

LE SIXIÈME

Vous êtes gémeaux.
Tels les Tyndarides
aux belles enérides
dompteurs de chevaux.

Ah, prendre aux naseaux
l'étalon numide
tout blanc, dont la peau
est un feu humide;

ceindre du fronteau,
tenir par la bride
cette flamme lisse
à quatre sabots;
bondir au garrot!

LE SEPTIÈME

Il y a la gloire.
On dompte les hommes.
On hume l'arome
du laurier qu'on froisse.

Et des reines noires
suivent le Triomphe.
On les apprivoise
comme des lionnes.

L'or de la Victoire
creuse ta main moite.
Une immense angoisse
gonfle ta gorgone.
Io! C'est la gloire.

LE HUITIEME

Il y a l'ivresse,
de profonds celliers.
On peut tout lier,
plier par un geste.

Il y a l'ivresse,
la fleur du pommier,
des amours qu'on tresse
en dansant nu-pieds;

la fleur de la fève,
le col du ramier;
l'Ourse, le Bouvier,
Orion; les rêves;
le tranchant du glaive.

LE NEUVIEME

Tu vois luire l'aube
comme ta lueur,
Rosée, fraîche sœur
de la larme chaude!

Des marchands de Rhodes
t'apportent, par cœur,
de nouvelles odes
comme du bonheur.

Tu attends aux môles
d'Ostie, le soir, leurs
nefs qui ont la Fleur
sur la proue très haute.
Tu flaires leurs baumes...

Ici le courage des jeunes prisonniers commence à mollir. Marc lutte encore, fermant les paupières, serrant les lèvres, retenant son souffle, de peur qu'il ne lui échappe quelque parole qui puisse le perdre. Mais Marcellien incline vers ses sœurs son visage tout humide de larmes; il les regarde, il les nomme par leurs noms si chers. Et elles cherchent à dénouer les nœuds rudes, se haussant sur la pointe des sandales, allègres et prestes.

MARCELLIEN

Chryssille, Télésille, sœurs
douces! Junie, Flavie! Mes sœurs,
que faites-vous? que faites-vous?
Otez de mon front la guirlande!
On ne peut pas nous délier,
on ne peut pas, on ne peut pas.
Ote ta guirlande, Epione,
je te prie! Mes sœurs, mes sœurs douces,
que faites-vous?

LE PREFET

O jeunes hommes inculpés,
Marc et Marcellien gémeaux
de Théodote, voulez-vous
enfin obéir au élément
Empereur? Réponds, Marc. Réponds,
Marcellien. Voulez-vous donc
sacrifier aux dieux de Rome,
aux douze dieux grands de l'Empire
et à l'effigie de César?
Greffier, écris.

Ici, tout à coup, Sébastien rompt son immobilité vigilante. Et le son inattendu de sa voix frappe de stupeur et de frayeur les hommes, comme l'éclat soudain du tonnerre.

LE SAINT

Athlètes du Christ, répondez!
Répondez la parole forte!
Dardez la réponse de fer!
Je prends entre mes doigts le rouge
cœur nu de votre foi, mes frères,
puisque vos poignets sont liés;
et je le hausse vers le haut
ciel où la couronne éternelle
est suspendue pour votre gloire.
Je vous adjure, par le sang
qui dégoutte de cette paume
percée comme la paume sainte
contre la barre de la Croix!
Dieu vous entend.

Ici les jumeaux tournent vers le juge leurs fronts raffermis,
et crient de leurs voix claires.

MARC

Jamais. Je confesse le Christ.

MARCELLIEN

Jamais. Je confesse le Christ.

MARC

Jamais.

MARCELLIEN

Jamais.

Ici la tourbe païenne se soulève en tumulte.

LES GENTILS

— La voûte s'éroule!

— Les pierres

se fendent!

— Tout est renversé.

— Avez-vous entendu?

— Tout est

souillé, foulé.

— Sébastien,

Sébastien, quelle démence,
quelle rage s'empare aussi
de toi?

— Le chef des sagittaires,
l'ami d'Auguste, est infidèle
à son maître!

— Regardez-le!

Il est debout dans le délire.

— Lui, l'ami d'Auguste, il exhorte
les coupables à mépriser
l'édit!

— Ils fléchissaient déjà,
les jeunes gens.

— Ils étaient prêts
au sacrifice.

— Il les enivre
par la vue de son sang.

— Il laisse
couler son sang pour simuler
la crueifixion de l'Homme
à tête d'âne.

— Il a percé
sa main gauche par artifice.
Et il a invoqué la croix.
Avez-vous entendu?

— J'entends,
j'entends, moi, claquer les fouets
des bestiaires. Aux lions!
Aux lions!

— Non, ce n'est pas vrai.
Il est hors de lui-même. Il porte

un maléfice. N'avez-vous pas vu se rapprocher de lui soudain cette femme étrangère et tremper le lin dans la plaie? Il porte un maléfice occulte. — Regardez-le! Regardez-le! — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai. Toi, toi, bel Archer, toi, si beau! Toi, plus beau que l'adolescent de Bithynie, le Bien-aimé d'Hadrien, le divinisé d'Égypte!

— Il ressemble à Méreure souterrain qui hante la route inévitable.

— Il a bondi du socle, frère des statues divines.

— Il a fait un songe. Il se réveille.

— Secoue-toi! Tu es trop beau. Renie, renie ton sacrilège.

— Viens! Allons, allons immoler des brebis à Cérés qui porte les lois, au Soleil qui voit l'avenir. — Il faut boire, et frapper la terre d'un pied libre.

— Va-t'en! Va-t'en! — On étouffe! On étouffe comme dans l'étuve.

— Et la puanteur des lys!

— Et ce relent lugubre des offrandes non présentées! — Crie fort!

— Les oreilles bourdonnent de murmures magiques.

— Tous ces esclaves puent, sentent pis que le bouc.

— Et ne tracez pas des mots magiques sur les dalles. — Et ne parlez pas bas aux dieux infernaux.

— O Chef, Chef cruel, tu nous as trahis, tu nous as trahis pour cet Asiatique mort au gibet!

Sébastien reste debout et inébranlable, sans répondre. La mère des confesseurs s'élançe contre lui, désespérée.

LA MERE DOULOUREUSE
O maudit, maudit, tu m'arraches mes fils malheureux, mes enfants égarés. Tu me les arraches quand ils allaient tendre leurs bras déliés vers toutes mes larmes souriantes, que je sentais refluer à mon sein aride comme le lait de ma douleur! Qui es-tu? qui es-tu, si jeune et si terrible, mâle avec ce beau visage de Furie? Qui es-tu qui offres de rouges cœurs à tes autels et promets des couronnes d'astres à ceux

que tu traînes là-bas dans l'ombre où tout finit?

Sébastien lui parle avec une impérieuse douceur.

LE SAINT

Je suis l'esclave de l'Amour. Je suis le maître de la Mort. Femme, et je te connais. Je sais que je toucherai le cœur rouge au fond de ta poitrine aride qu'enfle le lait de la douleur. Je te connais, femme. Tu es marquée du sceau mystérieux. Tu auras un jour ton martyre, ta couronne et ton allégresse. Il te regarde.

LA MERE DOULOUREUSE

Qui me regarde? Tu m'effraies. Le frisson me traverse toute, comme une épée.

LE SAINT

Il t'a choisie déjà. Tu trembles. Tu es élue.

LA MERE DOULOUREUSE

Tu m'effraies. Non, je ne veux pas! Que fais-tu de moi? que fais-tu de mon âme? O mes fils, mes fils, vous me voyez, vous me voyez. Quelqu'un m'entraîne.

LE SAINT

C'est Lui, c'est Lui. Car du haut ciel Il fond et saisit, comme l'aigle foudroyant. Il saisit, soulève, emporte, dans les battements de sa grandeur.

LA MERE DOULOUREUSE

Où est-il? où est-il? J'ai peur. J'ai peur de me retourner. Laisse, oh, laisse-moi reprendre haleine! Tu me vois: je suis pantelante. Mes fils, m'avez-vous appelée? Dois-je venir? J'entends des cris, les cris de cet aigle, les cris du ravisseur. Il vous saisit, il vous soulève, il vous emporte. Faut-il venir? Faut-il mourir? Me voici prête.

Effarées, agitées, ses filles tendent vers elle leurs bras nus.

LES CINQ VIERGES

O mère, mère!

LE SAINT

Tu as proféré la parole! Femme, Il a parlé par tes lèvres. Martyrs, avez-vous entendu? Le ciel rayonne.

LES CINQ VIERGES

— O mère, mère, qu'as-tu dit?
— Tu nous déchires.

— Tourne-toi!

— Oh, regarde-nous! Tourne-toi vers tes filles épouvantées!
— Qui s'empare de toi? Quel mal te possède?

— Regarde-nous!

— Du dos de ta main tu essuies

ta bouche qui s'emplit d'écume
comme la bouche des sibylles.

— Ressais ton âme. Tu es
la proie de l'Enchanteur.

— Nous sommes
toutes tremblantes.

— O malheur!

— O mère, mère!

LA MERE DOULOUREUSE

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Oh, non,
ne tremblez pas! Je vous regarde.
Vous êtes toutes pâles, comme
l'évanouissement des choses
que nous tenions. Vous n'avez plus
en vos mains les offrandes. Vous
me touchez avec vos mains vides.
Vous n'avez plus ni fleurs ni fruits,
ni les vases, ni les corbeilles.
Vous avez tout abandonné.
Et les offrandes non offertes
gisent là, sur les dalles, comme
des ordures. Mes dieux, mes dieux,
où êtes-vous?

CHRYSSILLE

Mère, mère douce, rentrons,
rentrons. Tu les retrouveras
près de la porte. Laisse-toi
ramener. Ta litière est prête.
Mère, tu souffres.

LA MERE DOULOUREUSE

Et vous les abandonnez
là, eux aussi, comme les orges
et les huiles? Voyez, voyez
les yeux de vos frères, voyez-
les grands ouverts, qui nous regardent!
Est-ce que je leur avais fait
des yeux si grands?

Sébastien lui parle avec une impérieuse douceur.

LE SAINT

Femme, tu ne rentreras pas
dans ta maison.

LA MERE DOULOUREUSE

Est-ce que je leur avais fait
des yeux si grands?

LE SAINT

Tu ne franchiras pas ce soir
ton seuil de pierre.

LA MERE DOULOUREUSE

Ah, si grands que toute l'horreur
en sort et tout le ciel y entre.
Voyez, voyez!

LE SAINT

Jamais plus tu ne reverras
les Lares derrière ta porte.
Tu le savais.

Ici les filles éclatent en pleurs.

LA MERE DOULOUREUSE

C'est vrai, c'est vrai. Je le savais.
Je n'ai plus tourné la clepsydre.
Je n'ai plus mesuré le temps
que par les gouttes très amères.
J'ai pris dans l'âtre une poignée
de cendre et je l'ai répandue
sur mes cheveux. Salut, foyer!

Et vous, filles infortunées,
qui étiez pareilles aux doigts
de la main qui porte la rose,
vous serez les cinq doigts béants
de la main qui laisse l'empreinte
ineffaçable sur le mur
fidèle afin qu'on se souvienne
du meurtre. Adieu.

Ici les filles s'élancent pour la retenir et l'enlacent.

LES CINQ VIERGES

— Non! Non!

— Où vas-tu? où vas-tu?
que feras-tu?

— Entourez-la,
entourez-la de vos bras, sœurs!
Elle est démente, elle est démente.
— Pour t'enlever, il faut qu'on tranche
nos poignets, qu'on coupe nos bras
jusqu'aux aisselles.

— O sœurs, sœurs,
soyez fortes pour l'entraîner.
— O Bonne Déesse, redouble
la force de notre amour.

— Non,
non, tu n'iras pas! Aie pitié!
— Aie pitié! Comment pourrais-tu,
nous jeter ainsi à la honte
et au deuil infini?

— Reviens,
reviens avec nous au foyer!
— Rien ne pourra nous séparer
de toi, dans le nombre des jours.
Je t'en fais serment!

— Je t'en fais
serment!

— Et moi aussi!
— Et moi
aussi!

— Toujours nous resterons
nubiles, pour l'amour de toi,
mère douce, auprès de ton âtre,
auprès des Pénates voilées.

Tenant d'une main leur mère égarée, elles ramènent de l'autre
leurs voiles sur leurs têtes et prononcent à voix basse la
parole de la consécration.

— Je me dévoue.
— Je me dévoue.
— Je me dévoue.
— Je me dévoue.

LE SAINT

Vierges, vierges, ne pleurez pas.
Celui qui garde le foyer
inextinguible a recueilli
ces vœux. Vous aurez vos couronnes,
en mangeant le doux fruit de vie
d'entre les lèvres de la mort.
Il n'y a pas d'autre douceur.
Je vous le dis.

La mère se tourne vers lui, dans l'horreur d'une vaine révolte.

LA MERE DOULOUREUSE

O Archer, Archer sans merci,
et tu les prends, et tu les prends!
Je sais. Je traîne à mes épaules
une grappe lourde de vies
condamnées. Elles crient déjà

comme des victimes qu'étouffent
mes voiles. Je suis Niobé,
je suis du sang noir de Tantale,
avec toute ma géniture,
Archer, sous tes traits invisibles.
Repais-toi de mes infortunes
et rassasie-toi de mes deuils.
O fécondité lamentable!
La mort, la mort, de toute part
la mort. L'amour de toute part
l'affronte. C'est moi qui vous traîne,
filles, c'est moi.

LE SAINT

Il ne tue pas. Il vivifie.
Qu'il te souvienne de la veuve
de Tibur qui, par fer et feu,
criait: « Mes enfants, regardez
en haut, combattez pour vos âmes.
La mort est vie. »

LES CINQ VIERGES

— Non, nous ne voulons pas mourir!
— Laisse-nous vivre, laisse-nous
respirer encore!

— Aie pitié
de notre jeunesse.

— Tu vois,
tu me vois, comme je suis jeune,
ô mère. Je suis ta plus jeune.
Je ne veux pas mourir. J'ai peur,
j'ai peur.

— Aie pitié! Laisse-nous
à la lumière!

— Il est si doux
de voir la lumière, de voir
le soleil; et nos dieux sont bons,
nos dieux sont beaux!

LA MÈRE DOULOUREUSE

Je ne peux plus les invoquer,
je ne sais plus les implorer.
Tout croule. Tout s'évanouit.
Et mon cœur défaille, mon âme
est éperdue.

Ici, d'une voix grave et ferme, son fils Marc l'exhorte, dressant
sa tête de l'affaissement de son corps qui n'a plus de soutien
sous les pieds liés.

MARC

Mère, nous sommes en silence.
Notre amour est crucifié.
Sois avec elles.

LA MÈRE DOULOUREUSE

Je viens, je viens. Je suis à vous.

Par une volonté plus qu'humaine, elle s'arrache à l'étreinte de
ses filles, qui poussent un cri unanime. Elle marche seule
vers les deux colonnes vivantes.

Je suis à vous. Me voici prête,
mes fils. J'entends le battement
de vos cœurs. On a retiré
les soutiens de dessous vos pieds
jointes. Et j'entends le craquement
de vos coudes, de vos genoux,
de vos épaules. Je vous porte.
Je suis chargée de vos deux poids.
Où faut-il monter? où faut-il
descendre? Je saurai sourire.
Je saurai chanter. Me voici.

J'ai votre faim, j'ai votre soif.
J'enfoncerai profondément
ma bouche dans la plénitude
de la mort. Hommes!

Ici elle se tourne vers les magistrats, les assesseurs, les bour-
reaux.

Hommes, je confesse le Christ.
Je suis chrétienne. Qu'on me lie,
qu'on me frappe. Je sais souffrir.
Je veux mourir.

Ici les cinq vierges se couvrent entièrement la tête, en se
serrant l'une contre l'autre, près de leur père toujours en-
veloppé dans sa toge et taciturne.

LE SAINT

Gloire, ô Christ roi!

La multitude accrue s'agite, vocifère, alterne les imprécations
et les invocations, les louanges et les outrages, les menaces
et les prophéties, diverse et discordante. L'air s'assombrit.
Des sacrificateurs jettent sur l'autel des poignées d'aromates.
On entend parfois, dans une pause, des femmes sangloter.

GENTILS ET CHRÉTIENS, QUELQUES JUIFS, LES ARCHERS
ET LES ESCLAVES, HOMMES ET FEMMES, TOUT LE
TUMULTE.

— Sébastien, ami d'Auguste,
tu travailles pour le pressoir!
— Tu travailles pour le charnier!
— O Archer impudent, tout oint
de maléfices!

— Maintenant
on va les entendre chanter
des paroles magiques, comme
Ptolémée, comme Astion,
pour te résister et te vaincre,
ô somnolent!

— Il est malade,
il est endormi dans la graisse,
de la nuque jusqu'au talon.
— Puisque tout est dit maintenant,
qu'on les tourmente.

— Niobé!

Niobé!

— Et suspendez-la,
entre ses gémeaux, au sommet
de l'arcade, par une seule
main!

— Voyez Andronique. Il mâche
sa langue bovine.

— Il savoure
la sueur salée qui ruisselle
dans les rides de ses fanons.
— Allons! Qu'on le secoue! Esclaves,
pincez-le fort aux jambes, vous
qui lui dorlotiez sa podagre.
— N'avez-vous pas honte, pourceaux?
— Debout, debout les serfs! Debout
les serfs! Les temps sont révolus.
— Mère des martyrs, sois louée!
— Non sur la cire des tablettes,
mais ton nom est écrit déjà
au livre de vie.

— O sort humble
et magnifique!

— Je me courbe
et je baise la terre, en signe
de ton ventre, mère admirable.

— Ils sont fous, ils sont fous. Des sacs,
des sacs d'ellébore!

— On étouffe.

Tous les foins coupés du Solstice
sont mis ici à fermenter?

— En avez-vous, du foin, aux cornes!

— Si c'est le Solstice, prenez
les faucilles et moissonnez.

— Ne tracez pas de mots magiques
sur les dalles.

— Levez les dalles,
si vous osez, levez les dalles.

Les morts vont surgir du charnier
de César.

— Et que les Romains
sachent qu'ils ne sont que des hommes,
rien que des hommes.

— Criez fort,
car votre Sauveur entendra.

Est-il ivre ou somnolent comme
ce bon juge, que son courroux
ne se déchaîne contre nous?

— O insensés, il était dieu
et il est mort comme un larron.

— On l'a souffleté.

— Il avait

une tunique sans couture.

Les soldats l'ont jouée aux dés.

— Taisez-vous! Taisez-vous! Le seul
genou de Jésus se dressant
du saint sépulchre vaut tout l'orbe
de l'Empire.

— Il faut un carnage.

— On ne comprend plus rien.

— Nous sommes
tous enveloppés dans les rets
de la mort.

— Va-t'en! Je te frappe.

— Ils font des onctions magiques.
Prenez garde.

— Tous ces esclaves
cachent des rouleaux dans les plis
de leurs sayons.

— Il faut attendre.

Le bois du gibet va fleurir.

— Tuez! Tuez! Tuez!

— Il faut

la lourde épée ibérienne
qui fatigue le baudrier.

— Ardez-les ou bien ils vous ardent.

— Un Phrygien a mis le feu
à trois temples.

— Qui crée, sinon

le feu?

— C'est la douleur qui crée.

— Ah, c'est trop attendre. Pourquoi,
pourquoi n'abrèges-tu pas l'heure?

— Dieu viendra du Midi. Le Saint
descendra du Mont Pharan.

— Juif

du Transtévère, tu pourras

nous fournir des vitres cassées.

— O Archer, je veux te bénir!

— Archer de la vie, je bénis

ton œil, ta main, ton arc, tes traits.

— O Chef, Chef, tu nous as trahis,
tu nous as trahis.

— Tu seras

sculpté dans le basalte noir,
comme Antinoüs.

— O divin!

— Ton parfum est mort, Adonis.

— Divin meurtrier, toi qui tues
et suscites!

— Qu'on lui arrache
l'arc et le carquois!

— Puisqu'il est
maintenant marqué à la paume
comme un larron, qu'on tranche aussi
ses pouces!

— Archer, n'aurais-tu pas
Apollon pour complice?

— Il porte

le premier stigmaté.

— Il a fait

le serment militaire. Il porte

un autre stigmaté. Il est traître.

— Nul jour ne sera plus ce jour.

— Ce n'est qu'un rêve.

— Je m'en vais.

Ma force est à bout.

— O Beauté,

Beauté, vivre et mourir pour toi!

— Mangeons les offrandes qu'on laisse
par terre, ces figues sabines.

— On ne respire que des rêves,

les rêves qu'enfantent les fièvres.

— Sus! Que les buccins recourbés
soufflent la bataille!

— O Archers,

bandez vos arcs et rangez-vous!

— Les Niobides!

— Minotaure,

Minotaure d'Asie, gorgé

de vierges et d'adolescents!

— Elles suivront. On l'a écrit:

« Une multitude de vierges
suivra ses pas. »

— Elles sont douces

comme ce lait caillé.

— O vierges,

vierges, que ne puis-je vous faire

mourir d'amour!

— Et des bourreaux

dans les prisons ont violé

des vierges mortes!

— Vous mordrez

la cendre.

— Il faut que tout autel

surnage au sang des adorants.

— Où est le Paradis?

— Ouvrez

vos portes, ouvrez donc vos portes;

et le Roi de gloire entrera.

— Dieu viendra du Midi. Le Saint

descendra du Mont Pharan.

— Juif

de la porte Capène, viens

nous vendre tes morceaux de verre.

— Qu'on les écorche vifs avec

des tessons de pots!

— O dieux, dieux

renversés, brisés, effacés

en un jour!

— Soufflez sur le feu!

Attisez les charbons!

— Va-t'en.

Je nie.

— Rome n'est que la truie
qui se vautre.

— Sur ce charnier
fumant l'Empire pourrira.

— Debout, les forts, les purs, les bons!

— Hâtez le temps! Souvenez-vous!

— Petit grec, petit grec, je suis
ton maître.

— O serf, ouvre ton âme
pour voir, et tes poignets sont libres.

— Les voies de l'immolation
sont les plus sûres et le sang
est inépuisable.

— Oh, l'horreur,
l'horreur de l'immortalité!

— Mangeons les offrandes. Mangeons
ce raisin sec et ces olives
en saumure.

— Un fromage rond,
un fond d'amphore, des gâteaux.

— Regarde comme la denture
de l'Ethiopien reluit!

— Les sacrifices vous engraisent
et le vin des libations
vous fait trébucher.

— Que le vin
vous sorte des narines!

— Jule,
castrat de la Grande Déesse,
qu'est-ce que tu fais sur l'estrade?
N'as-tu pas même le fouet
du Galle, garni d'osselets?

— Il n'est malade que de crainte,
il n'est ivre que de massique,
stupéfié que par les truffes.

— Appariteurs, soufflez, soufflez!

— Attisez les charbons!
— Qui donc
le premier foulera la braise?

— Voyez, voyez! Une des vierges
voilées va rejoindre sa mère.

Une des cinq vierges voilées se détache du groupe et marche
lentement vers les colonnes vivantes.

— Elle veut se perdre.

— Epione,
sois louée devant l'Eternel!
— Mais ils connaissent des formules
d'incantation qui préservent
de la douleur.

— Il faut les oindre
de graisse vile pour détruire
leurs charmes.

— Voilà la seconde!
— Sois louée par le chœur des Anges,
ô Flavie!

— Elles étaient belles
comme les yeux sont beaux avant
de pleurer.

— O dieu Minotaure!
— L'homme a-t-il plus de larmes ou
plus de gouttes de sang?

— Amour,
Amour sauve-nous!

— Mais c'est toi,
Sébastien, qui les enchante,

qui les enivre.

— Et tu seras
sculpté dans le basalte noir,
ô Archer, comme Antinoüs
l'Inconsolable.

— Il est très beau.
Regardez-le! Regardez-le!

— Et la troisième se détache
et suit les autres.

— Sois louée
par les Trônes et les Ardeurs,
Junie!

— L'étoile des Gémeaux
culmine, ô frères.

— Honnie soit
la chienne et toute sa portée!

— Que ta langue ne se détache
plus de ton palais ulcéré!

— Non, vous n'allez pas prévaloir!
— Jetez-les dehors! Jetez-les
dehors! Ils puent.

— Nous forcerons
vos portes avec la cognée.

— Aux tourments! La braise est à point.

— Appariteurs, appariteurs,
tout est donc prêt.

— Et nous dirons:

« Jamais assez! Jamais assez! »

— La douleur est inépuisable.

— Le son du Verbe fut semé
dans la fertilité du meurtre.

— Violences sur violences!

— Jamais assez! Jamais assez!

— Qui donc le premier foulera
la braise vive?

Ici, comme Sébastien est debout, près du feu bas, il s'offre.

LE SAINT

Moi le premier.

La multitude ondoie. Les archers entourent leur chef aimé.

LES HERAULTS

— Silence.

— Silence.

— Silence.

Le juge parle.

Jule Andronique fait un geste vague. Les attestations des
Asiatiques dominent la rumeur confuse.

LES ARCHERS D'EMESE

— Chef, tu ne peux pas!

— Qu'on l'empêche,
qu'on l'empêche!

— Il est libre encore.

On ne l'a pas jugé. Personne
encore ne peut le soumettre
aux tourments; car il est un Chef,
il est le Chef de la cohorte
d'Emèse, il est l'ami d'Auguste.

— Il faut qu'avant on le dénonce
à l'Empereur.

— Il faut qu'il soit
jugé par César.

— Et il faut
qu'il soit dépouillé des insignes.

— Qu'on l'empêche de se livrer
à son délire.

LE SAINT

Archers d'Emèse, archers d'Emèse,
je le ferai.

LES ARCHERS D'EMESE

— Entendez le son de sa voix.
On en tremble. Tout cœur tressaille.
— Il est sacré par la Manie.
— Il est hors de lui-même. Il porte
un maléfice.

— Il est la proie
d'un rêve sauvage.
— O Chef, Chef,
rentre en toi-même!

— Voyez-le.
Comment pourrait-il se souiller
de ce méfait, étant si beau?
— Tu ne peux pas!

LE SAINT

Archers, si jamais vous m'aimâtes,
je le ferai.

Ici un jeune homme à la voix harmonieuse lui adresse la
suprême déprécation.

L'ARCHER AUX YEUX VAIRONS

Tant que tu portes à ton poing
l'arc d'Emèse garni d'ivoire
et d'or, grand, doublé, à deux cornes,
pur comme la lune nouvelle
et criard comme l'hirondelle,
(ô Sébastien intrépide,
Chef à la belle chevelure,
écoute-moi) tant que tu portes
suspendu comme la cithare
par la bande pourpre, plus haut
que l'épaule gauche, le long
carquois oblique à dix-huit dards,
recouvert de peau de panthère,
(ô Sébastien intrépide,
Chef à la belle chevelure,
écoute-moi) tant que tu portes
dans le carquois à dix-huit dards
neuf et neuf vies d'hommes certaines
de ta certitude, seigneur,
tu ne peux pas.

LE SAINT

O Sanaé, voici mon arc.
Je le serre dans cette main
que perce un invisible clou.
Il est doublé. Mais le tendon
de bête, qui s'ajuste au fût
et qui s'y colle de façon
à ne faire qu'un avec lui,
n'est pas inséparable comme
ce filet de sang qui s'y fige,
tu vois, de l'une à l'autre coche
sans se noircir.

L'ARCHER AUX YEUX VAIRONS

Nous demanderons aux devins
et aux mages ce qu'un tel signe
montre, seigneur.

LE SAINT

Je le sais. Or, toi, considère
la figure de l'arc, archer,
puisque tu es marqué par Dieu
qui t'a fait les deux yeux divers,
l'un bleu, l'autre noir, comme jour
et nuit. Tu clos un peu le noir
quand tu vises le but, afin
que ton regard soit tout pareil
à l'air que traverse le trait.

Je t'ai vu. Regarde. Cet arc
figure la Trinité sainte.
Le fût est le Père, la corde
est l'Esprit, la flèche empennée
est le Fils qui donna son sang.
Et il n'y aura plus de taches,
sauf la tache du sang tombé
des mains et des pieds du Seigneur.
Or cet arc je te le commets,
et le témoignage vermeil
qui rabaisse l'ivoire et l'or.
Mais je veux lancer ma dernière
flèche, ô Elus de la cohorte
d'Emèse. A qui?

Il prend le dard du carquois, par-dessus son épaule. Un pro-
fond frémissement se propage dans la multitude entassée. On
s'écarte, on recule.

DES VOIX

— A qui?
— A qui?
— Ecartez-vous!
— Qui va-t-il viser?
— Andronique,
Andronique, prends garde!
— Archer
vairon, ôte-lui l'arc!
— Ils ont
peur, ils ont peur.
— Or qui va-t-il
tuer?
— Non! « Tu ne tueras point. »
Il a dit: « Tu ne tueras point. »

La quatrième des cinq vierges se détache de Théodote, auquel
il n'en reste plus qu'une seule.

— Sois louée par tous les Archanges,
ô Télésille!

Sébastien, ayant bandé l'arc et encoché la flèche, se place entre
les deux colonnes que charge la passion des deux frères. Il
plie un genou à terre, la face vers le ciel.

LE SAINT

Si je suis digne de servir
Ton Fils, le Martyr des martyrs;
si j'ai par ma flamme exalté
sur le feu bas Ta vérité;
si j'ai reçu du Christ Seigneur
ce stigmate de Sa douleur
dans ma main qui en est plus forte,
Adonai, Dieu des cohortes
invincibles, Dieu des combats
sans merci, ô Toi qui abats
le cheval et le cavalier
dans la mer, Toi qui sans bélier
brises les murs des villes fausses,
Dieu de la foudre, exauce, exauce
cette prière qui s'aiguise
au fer du dernier trait!

Ici il ajuste le trait; puis, renversant le corps en arrière et
soullevant tout le bras gauche, il tire de toute sa force la
corde jusqu'à la grande veine du cou.

Je vise.

Il vise, les empennes contre l'œil.

Mon Dieu, je te demande un signe,
si je suis digne.

Il décoche le trait vers le ciel pâle, entre les deux colonnes
vivantes, au-dessus des lys splendides. Et il regarde, encore
à genoux.

Des hommes, des femmes accourent, se pressent, se tendent dans les entre-colonnements, en grande anxiété. Et tous ils regardent si la flèche ne retombe pas.

DES VOIX

— On ne voit plus la flèche!
— Oui,
je la vois, je la vois.

— Non. Elle
va très haut, très haut, disparaît.
— On ne la voit plus.

— Attendez.

— Silence!

Ils retiennent leur souffle.

— Elle va retomber!

— Attendez!

— Silence! Silence!

Ils retiennent leur souffle.

— Non, elle ne retombe pas!
— La flèche ne retombe pas!
— Rien ne retombe!

LE SAINT

Gloire, ô Christ roi!

Ici il se lève et se retourne.

Et maintenant je me désarme!
Je suis l'Archer certain du but.
Sanaé, Sanaé, voici
l'arc double, le carquois fourni
de dix-sept sagettes ailées
et le brassard où est gravée
la figure zodiacale
du Sagittaire criblé d'astres.
Je te les commets. Je les offre
à mes élus de la cohorte
d'Emèse. Voici.

Il donne à Sanaé l'arc, le carquois, le brassard. Une claire allégresse l'illumine. Tous les regards dans l'éblouissement sont fixés sur sa face. Il ne sent que l'ébriété de l'élection certaine.

Je suis libre!

Souvenez-vous. Je suis la Cible!
Souvenez-vous de ce terrible
espoir, et que je serai digne
de demander à Dieu des signes
plus éclatants.

LES ARCHERS D'EMESE

Sébastien! Sébastien!
Sébastien!

Derrière les appels des hommes on croit entendre d'autres voix, des voix chantantes, des divins échos éparés dans l'espace lointain, diffus dans l'immensité du miracle céleste. Tout ici, l'effluve des lys, la fumée de l'oliban, la chaleur de la braise, l'anxiété des âmes, le silence de Vesper, tout devient mélodie mystérieuse.

LE SAINT

Mes frères, mes frères, j'entends
le bruit des chaînes qui se brisent,
le choc de la hache, l'éclat
de la foudre, les quatre vents
pleins de semences et de cris,
le levain de l'espoir terrible!
Mes frères, mes frères, j'entends
la mélodie du saint combat,
le chœur divin des sept fléaux,
l'annonciation des astres,
et la marche du nouveau dieu
à côté de l'homme nouveau,

et les lisières de la terre
frémisantes comme les bords
d'une bannière qu'on déplie,
et le tonnerre qui relie
dans les tombes, l'âme des morts
aux os des morts!

DES VOIX PARTOUT ÉPARSES

Sébastien, Sébastien,
tu es témoin!

Il semble que l'invocation du nom admirable soit portée par un chœur angélique, de près, de loin. Soutenu par ses esclaves, accompagné de la dernière de ses enfants, Théodote va rejoindre le groupe dévoué, entre les colonnes saintes.

UNE VOIX

Sois louée par les Chérubins,
ô toi, la plus jeune, Chryssille!
Toi, par les Dominations,
ô Théodote, sois loué
dans le haut ciel!

Maintenant la mère douloureuse, le vieillard infirme et les cinq vierges occupent l'entre-colonnement et relient par la chaîne de leurs corps les deux âmes patientes. La force même du feu possède sauvagement l'Archer désarmé.

LE SAINT

Soufflez de près, soufflez de près,
vite, avec des soufflets de forge!
Agenouillez-vous; et poussez
vos haleines. Agenouillez-
vous; appuyez-vous sur vos coudes,
enflez vos joues, crispez vos lèvres,
poussez tout le vent de vos âmes
sur les tisons noirs. Que la flamme
jaillisse, que les étincelles
s'envolent comme des abeilles
ivres, que l'ardeur en devienne
sept fois plus ardente, ô Archers,
Archers, si jamais vous m'aimâtes!
Que votre amour je le connaisse
enfin, à mesure de feu!
Otez-moi grèves et cuissards,
genouillères et solerets.
Que je sois nu-pieds et nu-jambes,
comme le vendangeur agile
qui s'apprête à fouler les grappes
rouges dans la cuve fumante!
Apportez les sarments, les ceps,
les branches, les racines mortes,
les écailles des pins et tous
les roseaux de tout le midi
poudreux de soleil, pour la flamme
soudaine, ô frères; et couvrez
d'un grand bûcher les noirs tisons.
Je danserai plus haut, plus haut
que la flamme, sept fois plus haut.
Je vous le dis.

On lui ôte les solerets, les genouillères, les grèves, les cuissards. Il reste avec les pièces du tronc et des bras sur la nudité de ses longues jambes sveltes.

Tueurs, voici, je me désarme.
J'ai renoncé mon arc, lancé
ma flèche dernière, quitté
mon bon harnois. Et cependant,
voyez, je brûle d'allégresse
comme au début de la bataille
quand les esprits dans le cœur tintent
comme les dards dans le carquois

et que le nerf tendu de toute
force jusqu'au coin blanc de l'œil,
jusqu'à la veine de la tempe
chaude, erie comme l'hirondelle
qui se souvient du sang de Thrace,
ô meurtriers.

Ici il s'avance vers les charbons embrasés. A chaque angle du parallélogramme un couple d'esclaves éthiopiens se tient accroupi pour soutenir sur la voussure du double dos noir et huileux le grand soufflet de forge à bec de griffon. La rougeur de la braise empourpre tout le portique; mais déjà le soir tombe sur les jardins, qui en deviennent plus bleus. Les arcades se remplissent d'azur. Dans le sombre azur, les hautes gerbes de lys commencent à resplendir d'une candeur surnaturelle, comme si leurs faisceaux étaient serrés autour d'un esprit céleste.

Tout à coup des cris éclatent, la multitude ondoie et gronde.

DES VOIX JUBILANTES

— Miracle!

— Miracle!

— L'aveugle,

l'aveugle, la femme d'Attale!

— Miracle!

— Miracle!

— La femme

de Venuste, Alcé la muette!

— Ecartez-vous!

LA FEMME MUETTE

Tu es saint! Tu es saint! Je parle.
Je te rends grâce.

LA FEMME AVEUGLE

Tu es saint! Tu es saint! Je vois.
Je te rends grâce.

LES VOIX JUBILANTES

— Miracle!

— Miracle!

— Miracle!

— O guérisseur!

— Libérateur!

— Tu prévaudras.

Sébastien ne tourne pas la tête, ne semble pas entendre. Il est au bord de la braise comme à la lisière d'une prairie.

LE SAINT

Me voici prêt, me voici prêt!
Mes pieds sont nus pour la rosée
du Seigneur, et nus mes genoux
pour l'alternance merveilleuse.
O gémeaux, accord de la double
flûte, bras de la grande lyre,
chantez la gloire du Christ roi,
et notre amour! Chantez une hymne
qui arde jusqu'à leurs oreilles
scellées, jusqu'à leurs cœurs inertes!
Frères, que serait-il le monde
allégé de tout notre amour?

Il entre dans le parallélogramme de feu. Et les premiers mouvements de la danse extatique allègent ses pieds comme si les Anges avaient noué à ses chevilles des talonnières invisibles.

O doux miracle, doux miracle!

Les lys! Les lys!

Les engins de bois, de cuir, de fer et de vent accompagnent la danse avec une sorte de respiration titanique. Les jumeaux entonnent leur hymne. Les femmes et les esclaves sont entraînés dans le vertige de la douleur et de l'allégresse. On entend toujours le nom admirable invoqué par des voix humaines et surhumaines.

LES VOIX

Sébastien, Sébastien,
tu es témoin!

CANTICVM GEMINORVM

Hymnes, toute l'ombre s'efface.
Dieu est et toujours sera Dieu.
Célébrez Son Nom par le feu.
Le Soleil terrible est Sa face.

Il vient. Il séchera la race
vile, comme un marais boueux.
Hymnes, toute l'ombre s'efface.
Dieu est et toujours sera Dieu.

Chantez les œuvres de Sa grâce,
louez Ses œuvres, en tous lieux.
Semez Son Nom mystérieux
dans les poussières de l'Espace.
Hymnes, toute l'ombre s'efface!

Ici la mère se découvre, le vieillard se découvre; et ils regardent, ravis. Les cinq vierges apparaissent hors des voiles avec des visages illuminés. Elles haussent la gorge comme des colombes, pour chanter le chant de leurs frères.

LE SAINT

Je danse sur l'ardeur des lys.
Gloire, ô Christ roi!
Je foule la blancheur des lys.
Gloire, ô Christ roi!
Je presse la douceur des lys.
Gloire, ô Christ roi!

Ce que son âme crée, ses pieds l'effleurent. Il semble s'aligner comme dans la danse ionienne, et tout à coup il se renverse et se retourne comme le guerrier qui dans la pyrrhique frappe du javelot le bouclier.

J'ai les pieds nus dans la rosée!
J'ai les pieds sur le blé qui pousse!
Je bondis comme l'eau des sources!
Je t'aime, Roi.

Dans une ineffable ambiguïté, le délire alterne avec l'extase, l'ardeur avec la liesse, la saltation guerrière avec la jubilation nuptiale. Toutes les fraîcheurs qu'engendre le printemps de son âme, il les éprouve avec sa chair empourprée par le reflet de la braise. Mais dans les entre-colonnements les sept gerbes de lys ont l'aveuglant éclat des lumières séraphiques. Une mélodie indistincte semble surgir derrière l'hymne des sept enfants voués.

C'est comme si j'avais une âme
faite avec des feuilles de saule,
comme si mes veines étaient
faites de musique et d'aurore!
C'est comme si je secouais
un givre d'étoiles sonore!
Je t'aime, Roi.

Il n'y a plus que le délire et l'extase. Il n'y a plus que la rougeur des feux bas et la candeur des hauts lys. Maintenant la salutation séraphique surmonte l'hymne terrestre.

CHORVS SERAPHICVS

Salut, ô Lumière,
Lumière du Monde,
Croix large et profonde,
Très-haute Bannière,
Hampe tutélaire
et Verge fleurie.

Signe de victoire
et Palme de gloire
et Arbre de vie!

LE SAINT

J'entends venir un autre chant.
J'entends les sept luths éternels.
Les lys font toute la lumière.
Ils font toute la mélodie.
Vous les fauchez, et ils renaissent.
Vous les grisez, ils sont debout.
Ils ont la tige impérissable.
Voyez, voyez! Ils me regardent
comme des Anges couverts d'yeux
pour l'épouvante.

Le rayonnement des grandes gerbes paradisiaques a vaincu la

force des feux bas. Tous ceux qui voient, tous ceux qui entendent sont frappés de stupeur et de terreur. Et la transfiguration s'accomplit. Sept Séraphins, sept Lumières de la hiérarchie lumineuse, surgissent des gerbes et s'avancent dans les entre-colonnements. Ils chantent: l'immensité de leurs voix semble la porte ouverte du Ciel.

Voici les sept Témoins de Dieu,
les Chefs de la Milice ardenté.

Les femmes, les esclaves, les magistrats, les soldats, les bourreaux, tous ceux qui voient, tous ceux qui entendent, sont tombés, la face contre les dalles. Mais les jumeaux semblent faire un seul corps et une seule clarté avec les colonnes unanimes qui soutiennent le portique du Nouveau Jour.

Tout le ciel chante!

EXPLICIT

PRIMUM SANCTI SEBASTIANI SUPPLICIUM INCRUMENTUM



LA SECONDE MANSION

LA CHAMBRE MAGIQUE

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES.

LES SEPT MAGICIENNES:

PHOENISSE.

ILAH.

HASSUB.

JARDANE.

ATRENESTE.

PHERORAS.

HYALE.

L'AFFRANCHI GUDDENE.

L'ACOLYTE PHLEGON.

LE LECTEUR EUTROPE.

LES CATECHUMENES ADOLESCENTS:

HERMYLE.

GORGONE.

ATHANASE.

LES ZELATEURS:

THEODULE.

CYRIAQUE.

NARCISSE.

BASILE.

L'EUNUQUE ZACHLAS.

L'INTENDANT HELCITE.

LES ESCLAVES:

DEBIR.

MENES.

PANTENE.

LUCIPOR.

CORDULE.

ALCE.

NADAB.

LE DECAN.

LE COCHER DU CIRQUE.

LA TOURBE DES ESCLAVES, DES AFFRANCHIS, DES NEOPHYTES, DES ZELATEURS.

LA VOIX DE LA VIERGE ERIGONE.

LA VOIX DE LA VIERGE MARIE.

On aperçoit une voûte en ellipse, d'une matière si polie qu'elle renvoie toutes les images, à la façon d'un miroir concave. Une porte rectangulaire à deux vantaux, vaste comme le portail d'un temple, est fermée dans la paroi du fond. On y monte par sept degrés peints des couleurs planétaires, comme les sept étages de Ninive, les sept enceintes d'Ecbatane. Deux idoles solaires, deux colosses entièrement vêtus de spires serpentine jusqu'aux pieds onglés et ailés, tenant dans les deux mains deux clefs symétriques, supportent le linteau monolithe où est gravée une inscription chaldéenne. La face du Soleil et la face de la Lune brillent sur les vantaux de bronze aux gonds énormes.

A droite et à gauche, percées dans la courbe extrême de la voûte qui retombe et s'appuie sur les dalles, deux issues basses, noires d'ombre, semblent les bouches de deux longs couloirs dédaléens.

Des chaînes d'or enchaînent à sept cippes triangulaires sept femmes coiffées de mitres et habillées de robes traînantes. Chacune dans la cavité de chaque cippe entretient le feu coloré de chaque planète. Et, comme elles se penchent sur les creusets occultes, leurs visages se colorent diversement entre leurs tresses tordues en cornes de bélier. La magicienne de Saturne a le visage livide, presque noir; la magi-

cienne de Jupiter l'a rouge clair; la magicienne de Mars, rouge sombre; la magicienne de Mercure, bleu; la magicienne de Vénus, changeant; la magicienne de la Lune, argenté; la magicienne du Soleil, tout or. A leurs pieds gisent des coffrets, des corbeilles, des urnes, des fioles, des coupes, des tablettes. Et, penchées, elles épient les fusions sublimes, à travers leurs masques planétaires qui tour à tour s'avivent et pâlisent en dégradant par d'indicibles nuances.

Comme la sirène qui souffle dans la nacre de la conque tordue, chacune chante profondément dans le charme de la pierre creuse.

PHENISSE

Un nouveau Signe est dans l'espace.
Un royaume trouve son roi.
Le jour tremble. La nuit s'efface.

ILAH

O Temps, ô Temps, sable fugace
et goutte d'eau pâle qui choit!
Un nouveau Signe est dans l'espace.

HASSUB

O Rêve, entre la vie qui passe
et la mort qui dure, isthme étroit!
Le jour tremble. La nuit s'efface.

JARDANE

Ame frêle dans la chair lasse,
ivre d'espoir, folle d'effroi.
Un nouveau Signe est dans l'espace.

ATRENESTE

Il paraît. Qui est-ce qui lace
la sandale de son pied droit?
Le jour tremble. La nuit s'efface.

PHERORAS

Il monte. Son front est la place
de la lumière, qu'Il accroît.
Un nouveau Signe est dans l'espace.

HYALE

Les mers sont les bords de sa tasse,
l'aube est une perle à son doigt.
Le jour tremble. La nuit s'efface.

PHENISSE

Dans l'amour est toute la grâce.
Le sourire est la seule loi.
Un nouveau Signe est dans l'espace.
Le jour tremble. La nuit s'efface.

L'ombre qui tombe de la voûte est éclairée par les sept figures immobiles des Voyantes, comme par sept lampes magiques. Ici, soudain, éclate l'appel de Sébastien dans l'obscurité du dédale.

LE SAINT

A moi, Guddène! A moi, Phlégon!
J'ai trouvé l'issue. Entends-tu
ma voix, Guddène? Les détours
sont douteux. Ne t'égaré pas!

Il s'élançait. Il a l'aspect farouche du destructeur. Un marteau pesant est à son poing, le marteau du tailleur de pierre, à deux têtes dont l'une armée de pointes pour entamer le bloc. Comme il découvre la grande porte, il monte impétueusement les marches de l'escalier.

La porte! La porte! Je vais
t'arracher de tes gonds scellés.

Il frappe avec son marteau le vantail retentissant. Les femmes aux chaînes, sans détourner du cippe le visage illuminé, jettent un cri d'effroi.

Qui êtes-vous?

Il est debout sur le septième degré, s'adossant au vantail du Soleil qui semble porter dans son disque la tête juvénile pareille au chef du Baptiste dans le plat d'or suspendu.

LES MAGIENNES

Qui es-tu? Qui es-tu?

LE SAINT

Vous êtes
enchaînées à l'œuvre des charmes,
magiciennes.

Elles sont toutes frémissantes dans la fixité de leur vision, comme des arbustes feuillus qu'un vent bas agiterait sans mouvoir la fleur de la cime.

LES MAGIENNES

Nous avons vu, nous avons vu
la grande image.

PHERORAS

Mais nous ne pouvons pas encore
nous détourner, seigneur, si même
tu es un dieu.

LE SAINT

Qui êtes-vous?

HASSUB

Observe nos faces penchées.
Nous gardons les feux des planètes.
Vois-tu les aspects des métaux
qu'elles engendrent aux couleurs
de nos faces?

La reverbération du feu secret dans la cavité du cippe devient de plus en plus forte, suivant le rythme incantatoire. Une anxiété croissante exalte ou rompt la voix de celle qui évoque les aspects de l'avenir.

Je suis Hassub.

Je suis gardienne de Nabou,
que les Latins nomment Merentre.
Ne suis-je pas bleue comme l'ombre
de l'âme où la pensée repose
pareille à un éclair voilé,
comme l'ombre où lente mûrit,
pareille au saphir solitaire,
la parole qui changera
le monde et vaincra le tombeau?
Mais d'où viens-tu? Quel dieu, quel maître
apprit à tes lèvres si jeunes
les blasphèmes impérissables?
Qui est contre toi? Tout l'azur
rayonne. Lumière! Lumière!
Lumière! Tu te tiens debout,
cambré comme l'arc de tes lèvres
dans le sourire. Tu parais
hérissé de rayons. Tu portes
la couronne d'or et la palme.
Ah, qui es-tu?

Le feu s'éteint, la figure s'éteint comme les pierreries de la mitre. Semblable à une larve morne, la femme s'affaisse sur la dalle, contre le cippe, dans ses propres chaînes; et elle y reste accroupie, silencieuse, près des coffrets, des corbeilles, des urnes, des fioles, des coupes, des tablettes.

PHENISSE

Je suis Phœnisie, la gardienne
de Dilbat qu'on nomme Vénus
la déesse mère de Rome,
la fleur de la vague fleurie,
volupté d'hommes et de dieux.
Tu la dédaignes! Ses statues

s'éroulent. Regarde, regarde
mon visage changeant! Mon cœur
malade ondoie dans la mer chaude
de Phénicie. L'écume est comme
la bave des pleureuses lasses
de crier leur désir. J'entends
des lamentations des femmes
qui déchirent tous les nuages
du soir et du benjoin. Je vois
le bel Adolescent couché
sur le lit d'ébène. Une fraîche
blessure est sur sa cuisse blême.
Les femmes s'acharnent. Des roses
naissent du sang, des anémones
naissent des larmes. Il est mort,
le Bien-aimé!

Elle renverse la tête en arrière, éteinte. Elle s'écroule comme
un monceau de cendres. Elle reste au pied du cippe, avec
ses chaînes, comme l'esclave morte de fatigue qui s'abat
au pied de la meule sans quitter la sangle.

PHÉRORAS

De l'or! De l'or! Je vois de l'or
qui respandit, de l'or qui tombe,
de l'or qui couvre et qui étouffe;
des colliers, des anneaux, des torques,
sans nombre, sans nombre; des choses
étincelantes et pesantes
sans nombre, le poids du trésor,
le supplice du métal jaune;
car je suis Phéroras, gardienne
de Jupiter. Et l'Empereur
te regarde, vers toi s'incline,
halette. Tu as dans ton poing
sa victoire d'or. Mais tu souffres,
tu souffres. Sur toi le tonnerre
trionphal des buccins résonne.
Tu appelles ton dieu, tu nommes
un seul dieu devant tous les dieux.
Des hommes erient au sacrilège.
Orphée! Orphée!

Elle n'a plus de couleur. Toute blême, elle tend ses bras
enchaînés; puis, elle semble se casser comme la tige du pavot
frappé par la verge. A terre, elle incline la tête sur ses
genoux soulevés.

JARDANE

Apollon! Apollon! On coupe
les cordes à la lyre, comme
une chevelure tendue.
On la tient par l'une des cornes
d'ivoire, comme une victime,
pour la mutiler. On entend
des cris. Tu es impie, tu es
impie. Tu offenses mon dieu.
Je suis Jardane, la gardienne
du grand luminaire Samas,
nommé par les hommes Soleil,
Païan, Lyre-d'or, Arc-d'argent.
La lyre heptacorde, figure
des sphères chantantes, est-elle
un gibet? Pourquoi étends-tu
les deux bras, joins-tu les deux pieds,
comme les esclaves en croix?
Tu pourrais encore être un dieu,
avoir ton temple. Pourquoi donc
veux-tu mourir?

Elle s'abandonne sur le cippe éteint comme la pleureuse sur
la stèle funèbre. Elle s'y accoude; elle appuie son front
sans rayons sur ses poignets croisés.

ILAH

Tu ne meurs pas, tu ne meurs pas
de cette mort. Je sais mieux voir.
Je vois jusqu'au plus obscur coin
des douze lieux. Je suis Ilah.
Je forge la lame de plomb.
Je suis gardienne de Saturne,
de la planète meurtrière.
Les crimes rougissent les pieds
vains du Temps qui foule sans bruit
de gros caillots rouges et mous
comme tes anémones. Suis-je
livide, du menton au front,
comme la violette ou comme
la meurtrissure? Tu me troubles,
tu me troubles. Les profondeurs
tressaillent. Des ombres surgissent
pareilles aux feuillages morts
d'un arbre noir chassés de tombe
en tombe par le vent stérile.
Tu es resplendissant de plaies.
Tu es comme criblé d'étoiles.
Autour de toi des ailes battent.
Tu as la couronne et la palme.
Ah, qui es-tu?

Obscurcie, elle palpète encore sur la dalle froide. Puis, elle
compose en rond son long corps souple, comme le lévrier
qui s'endort après la chasse.

ATRENESTE

Que de fer! Que de fer! C'est Mars
qui l'engendre, nommé Nergal
outré mer. Je suis Atreneste,
qui garde l'astre destructeur.
J'ai dans une gaine une épée
qui embaume des deux tranchants,
parce qu'elle a coupé les herbes
dans le jardin de Proserpine.
Et tout le reste est sang et rouille.
La nuit tombe. L'arbre est sans fleur.
Et toute ton âme est sur toi
comme de la pourpre sans plis.
Pour quel amour, pour quel espoir,
pour quelle éternité meurs-tu?
Qui met son souffle entre ton cœur
et tes lèvres? Je vois des fers
aiguës, des fers empennés.
Le premier te frappe au genou,
se fixe en tremblant dans le nœud
de l'os; mais le dernier te perce
d'outré en outré la veine chaude
où le cou se joint à l'épaule...
Tu souris! Tout le ciel vivant
est suspendu comme un regard
entre la larme de Vesper
et ce sourire.

Décolorée comme son charme, elle vacille et tombe sur ses
genoux. Puis elle s'assied sur ses talons et demeure, les
bras allongés sur ses cuisses, comme inanimée, semblable à
ces vases funéraires dont le couvercle est une tête divine.

HYALE

Ils dressent, ils dressent le corps
vivant sur leur autel de pierre
comme la statue sur le socle!
Il n'a plus de sang, il est pur;
car même les veines des dieux
charrient le rougeur du désir
plus salée que l'eau de la mer.

Il n'a plus de sang, il est pur.
 Il est plus divin que le marbre,
 plus doux que la perle sculptée,
 plus pâle que toutes les choses
 les plus pâles. Je suis Hyale,
 la gardienne du luminaire
 exsangue que les mortels nomment
 Lune. Et à mes yeux sont connues
 toutes les pâleurs de la Terre,
 de la Mer, du Ciel, de l'Hadès,
 et des rêves,

Lentement, lentement, dans le cippe cave, le métal lunaire
 se refroidit, bleuit, faiblit.

de tous les rêves
 qui renaissent, de tous les rêves
 évanouis...

La gardienne de Sin semble s'écouler le long de la pierre
 comme une nappe d'eau silencieuse et lisse. Une lueur
 vague hésite encore sur sa figure entourée de tresses
 violettes, semblable à la lueur des méduses marines. Elle
 reste ainsi effacée dans les plis de sa robe, les paumes
 creuses comme celles où l'on s'abreuve aux bords du Léthé.
 La voûte s'emplît de nuit souterraine. Le Jeune Homme, enve-
 loppé de songes et de sorts, est encore debout contre la
 porte de bronze. Et, soudain, un chant pur se lève au delà
 du seuil infranchissable.

ERIGONEIVM MELOS

Je fauchais l'Epi de froment,
 oublieuse de l'asphodèle;
 mon âme, sous le ciel clément,
 était la sœur de l'hirondelle;
 mon ombre m'était presque une aile
 que je traînais dans la moisson.
 Et j'étais la Vierge, fidèle
 à mon ombre et à ma chanson.

C'est le cristal doré d'une voix virginale, qui se courbe sur
 l'âme comme un ciel d'août. Anxieux, le Jeune Homme
 écrase sa joue contre le vantail. Les Voyantes soulèvent leur
 tête grave de sommeil et l'inclinent vers la mélodie. Elles
 murmurent en rêve.

HYALE

Elle est Erigone, la Vierge.

PHOENISSE

Elle est Erigone.

ATRENESTE

La Vierge
 à l'Epi d'or!

LE SAINT

Gardienne de la porte close,
 créature d'enchantement,
 écoute-moi, femme ou démon,
 écoute! Je veux que tu m'ouvres,
 femme ou démon.

ERIGONE

Enfant d'un mortel, qui es-tu?
 Je te vois à travers l'airain
 sonore. Je te vois. Tu es
 beau dans ta fleur, comme le dieu
 qui m'aima, le dieu bondissant
 porteur de thyrses.

LE SAINT

Entends-moi! Je veux que tu m'ouvres,
 femme ou démon.

ERIGONE

Tu as les yeux noirs et la longue
 chevelure du dieu cruel
 qui pressa sur ma nuque rose
 les trois grappes de la douleur,
 l'une après l'autre.

LE SAINT

Fantôme, fantôme de charmes,
 je te conjure.

ERIGONE

L'incantation de Setar
 me force. Je suis prisonnière.
 J'ai volé parmi les étoiles
 du Lion, portant mon épi
 d'or et mes larmes.

LE SAINT

Fantôme, j'abattraï la porte;
 et le Roi de gloire entrera.
 Au secours, frères!

Il descend les degrés et court vers l'issue noire, en brandissant
 le marteau.

A mon aide!

Où êtes-vous?

Ici les lueurs des flambeaux éclairent l'issue. On entend des
 pas, des voix. Et l'affranchi Guddène, l'acolyte Phlégon, le
 lecteur Eutrope, les catéchumènes adolescents Hermyle, Gor-
 gone, Athanase, d'autres briseurs d'idoles, Théodule, Cy-
 riaque, Narcisse, Basile, armés de marteaux et de massues,
 font irruption dans l'ombre que les lueurs troubles agitent.
 Des esclaves les suivent, s'arrêtent, hésitants; d'autres sur-
 viennent, effrayés ou enivrés. On plante les flambeaux dans
 les poings de fer qui font saillie hors de la pierre.

GUDDENE

Seigneur, seigneur, d'autres idoles,
 d'autres idoles, en grand nombre,
 découvertes dans la muraille
 double! Nous avons renversé
 les dieux d'airain, brisé les dieux
 de marbre, brûlé ceux de bois,
 arraché les plaques d'ivoire,
 écrasé les couronnes d'or,
 souillé toutes les bandelettes.
 Or il n'y a plus une idole
 chez Jule Andronique. Nous sommes
 las, seigneur. Nous mourons de soif.
 Nous avons tué tant de dieux,
 tant de démons!

HERMYLE

Aucuns étaient beaux.

GORGONE

Des regards
 sortaient de l'airain et du marbre.

ATHANASE

J'ai vu couler du sang, des larmes.

PHLEGON

C'était le vin, c'était le miel
 des offrandes.

EUTROPE

Il ne faut pas
 les regarder.

GUDDENE

Je détournais
 les yeux, assenant les coups.

LE SAINT
Voyez la porte!

HERMYLE
Il y a des femmes couchées
sur les dalles.

ATHANASE
Avec des mitres.

GORGONE
Elles ne remuent pas.

ATHANASE
Sont-elles
enchaînées?

HERMYLE
Des magiciennes.

LE SAINT
Il faut abattre cette porte.

GUDDENE
Elle est d'airain.

EUTROPE
Elle est massive.

PHLEGON
Elle a des gonds inébranlables.

BASILE
On ne distingue pas le joint
des deux vantaux.

NARCISSE
Ni la serrure.

PHLEGON
Qui a la clef?

GUDDENE
Où est la clef?

EUTROPE
Qu'on appelle Zachlas l'eunuque!

PHLEGON
Qu'on appelle Heleite!

GORGONE
Sait-on
ce qu'elle cache?

BASILE
Un labyrinthe.

THEODULE
Le laraire des dieux honteux.

CYRIAQUE
Un cellier, peut-être.

NARCISSE
Un trésor.

GORGONE
Un tombeau.

ATHANASE
Des monstres.

HERMYLE
Un rêve.

EUTROPE
Voilà le Syrien!

LE SAINT
Heleite!

On voit ici l'intendant de Jules Andronique percer la tourbe

des serfs qui, de plus en plus épaisse, encombre les issues. Il est jaune et onctueux comme la cire, mince et flexible, avec de beaux yeux de lièvre agrandis par le fard et par l'angoisse.

Donne la clef de cette porte.
Ouvre, toi-même.

HELците
O seigneur, mon maître est mourant.
Il gémit dans sa couche. Il nomme
ton nom. Il t'appelle, il t'adjure,
seigneur. N'avais-tu pas promis
de le guérir s'il te laissait
briser les images des dieux
dans ses maisons, dans ses portiques,
dans ses jardins? Tu es venu
seul, à la tombée de la nuit;
et, plus tard, d'autres destructeurs
sont venus avec des marteaux
bien plus lourds. Tu as renversé
les statues, les autels. Tu as
chargé d'épouvante et de crime
la nuit. Nous sommes tous tremblants.
On voit des larves, on entend
des sanglots. Les esclaves hurlent
dans l'ergastule, ou se rebellent,
ou invoquent le changement.
Nous avons perdu tous nos dieux,
en vain. Mon maître, dans les nœuds
de la douleur, t'appelle, toi
qui as guéri l'aveugle, toi
qui as consolé la muette,
toi qui sur cette chair souffrante
as fait pacte de délivrance
sans le remplir!

LE SAINT
Il est dans les nœuds de la fraude.
Il est tout noué de mensonges.
La Peur d'un côté de sa couche
se tient, et la Ruse de l'autre.
Tu vois, tu vois. Il me cachait
les incantations, les charmes,
les sortilèges et les philtres,
et toutes ses magiciennes
impures, avec tous ses rites
impies. Tu vois.

Il indique au Syrien les femmes abattues près des cippes.

GUDDENE
Nous avons trouvé dans les niches,
derrière les statues, des livres
et des tablettes.

PHLEGON
Un esclave nous a montré
tout à l'heure dans une chaise
du maître, en levant une planche
d'ivoire, un amas de rouleaux
magiques; puis des calcédoines
gravées d'images et des chiffres;
puis, des mains en argent, des têtes
d'argile crue...

LE SAINT
Et ces sept femmes enchaînées?
Réponds, Helcite.

HELците
Seigneur, elles sont des captives
de Sidon qui seules possèdent

le secret des teintes en pourpre,
réservées jadis aux grands prêtres
et aux voiles du Temple. Il faut
qu'on les enchaîne.

LE SAINT

Homme, tu mens. Or, si ton maître
veut se délivrer de ses maux,
qu'il manifeste ce qu'il cache.
Il me faut détruire avant l'aube,
ici, toute œuvre des démons.
La nuit est brève.

HELCITE

Il y a des jardins, je pense,
des jardins suspendus avec
ces arbres odorants d'où coule
ce baume qu'on nomme sarran,
plus doux que tous les aromates.
Et personne autre n'a joui
de ces arbres, fors le seigneur.
Jamais je n'ai franchi ce seuil.
Et je ne sais. Mais toi, peut-être,
tu sais, Zachlas.

L'Égyptien est debout, enveloppé d'un pagne bleu, un pied en
avant, les deux mains ballantes.

LE SAINT

Homme, tu mens.

ZACHLAS

Ni moi non plus, je n'ai franchi
ce seuil. Je sais qu'il n'y a pas
de dieux, pas d'images divines,
mais des merveilles comme l'orgue
hydraulique de l'empereur
Néron, rétabli par Eunoste.
Et, quand Jule était en Égypte,
un homme de Phylace vint
et dit qu'il voulait lui montrer
le monstre disparu qu'on nomme
Hippocentaure chez les Grecs,
embaumé dans du miel. Je doute
que cette merveille ne soit
enfermée là...

EUTROPE

Frappe-le done, au nom du Christ,
frappe-le cet adorateur
du Chien et du Bœuf. Frappe fort!
Il ose se jouer de toi.
Qu'on le châtie!

Des affranchis de la famille surviennent, l'un après l'autre,
essoufflés, éfarés.

LES AFFRANCHIS

— O Helcite, Helcite! Zachlas!

— Comment ne revenez-vous pas?

— Il est à bout.

— Seigneur, seigneur,
il t'appelle. Viens le guérir.

Tu l'as promis.

— Viens l'arracher
aux affres de la mort!

— Son fils

Vital te supplie, te conjure.

— Comment pourrais-tu le trahir?

— Tu as accompli la ruine.

Or accomplis donc la promesse.

— Partout est l'horreur et l'effroi.

On ne marche plus. Les statues

renversées encombrant les seuils.
Des bûchers brûlent. Les esclaves
se pressent, traînant leurs malades.
Les femmes pleurent. Les enfants
crient. Tous les détours sont bouchés
par cette masse lamentable
que rien n'arrête ni repousse.
Que feras-tu?

LE SAINT

Laissez qu'ils viennent. Le Royaume
des cieux est semblable au levain
que la plus humble de ces serves
cache dans trois muids de farine
jusqu'à ce que toute la masse
lève et fermente.

UN DES AFFRANCHIS

Mais que feras-tu de ton hôte,
ô destructeur?

LE SAINT

Que cet homme, chef de maison,
tire de son trésor des choses
nouvelles et ne cache pas
les anciennes. Le dieu nouveau
le guérira.

HELCITE

Or il veut qu'on ouvre la porte
d'airain. Or il veut tout détruire.
Allez et portez le message
à Vital, qu'il vienne et résolve.

LES AFFRANCHIS

— Tu veux détruire le prodige

de Setar, la Chambre magique!

— On a dépensé des milliers
de sesterces, pour l'établir.

— Et de l'or, du cristal, du bronze,
des verreries, des pierreries,
sans nombre.

HELCITE

Tais-toi! Tais-toi!

LES AFFRANCHIS

C'est

le Zodiaque circulaire,
comme celui de Cléopâtre.

— Et l'ordonnance des planètes,
les cereles de la géniture,
les cycles des cieux.

— O seigneur
très saint, et comment pourrais-tu
la détruire, cette merveille
des merveilles?

— Elle simule
la lyre heptacorde d'Orphée.
— On peut tout prédire et connaître
par les tables des mouvements,
par les combinaisons des signes.

ZACHLAS

Taisez-vous! Taisez-vous!

LES AFFRANCHIS

— Seigneur,
non, tu ne la détruiras pas!

— Elle contient les domiciles
planétaires et les trigones
et les décans, d'après les listes

de Démophile.

— Et le quadrant vital, avec les horoscopes aphètes de Ptolémée.

— Sois juste! Sois clément!

— On y trouve le Thème du Monde et de Rome, les domaines des Douze Signes, et les Douze Sorts hermétiques.

— Parfois l'incantation force la Figure zodiacale à descendre, et la tient captive dans l'or, le cristal et l'airain. — La Vierge à l'Epi d'or, la femme couchée sur le cercle, la tête en avant, est bien ta patronne, seigneur. Pourrais-tu la frapper?

— Elle protège les Chrétiens. — Peut-être, elle est la sœur des Anges révélateurs de l'Avenir. — Déjà tes Patriarches sont dans le Zodiaque, tes Anges dans les planètes.

— Samael est l'Ange de Mars; Anael, l'Ange de Vénus; Gabriel, l'Ange de la Lune.

— Setar le Mage, le grand astrologue théurge de la descendance de Bérose, a fondé cette œuvre dans la pierre et l'airain. Comment, comment pourras-tu la détruire, seigneur?

LE SAINT

Je détruirai cette œuvre de démons. Je vainrai la pierre et l'airain. J'abattraï la porte. Et le Roi de gloire entrera.

UN DES AFFRANCHIS

Seigneur, trois Mages, cependant, se trouvèrent à la naissance du Christ. Dieu se servit d'un astre pour les avertir. Et, afin que le présage fût compris, ne dut-il pas observer toutes les Règles?

LE SAINT

L'étoile des Mages vint annoncer la royauté nouvelle et la fin des démons.

L'AFFRANCHI

Elle était un signe horoscope.

LE SAINT

Elle fut clouée par mon Dieu au cœur vivant du Ciel, en gage de la parole radieuse parlée par la bouche de l'Oint. Tu la sauras.

Par tous les détours du dédale, à la double issue, se prolonge la ciameur du troupeau. Des malades paraissent, aux bras de leurs parents, agités, illuminés d'espoir.

LES ESCLAVES

— A toi, nous venons tous à toi, seigneur!

— Nous sommes tous à toi!

— Nous t'avons attendu, berger! Berger, nous sommes ton troupeau. Garde-nous!

— Nous avons veillé toute la nuit dans les ténèbres pour attendre le changement.

— Plusieurs d'entre nous ont marqué l'heure d'attente avec les gouttes les plus tristes de leurs ulcères.

— Nous avons crié, sangloté vers toi, pour que tu nous rachètes et nous délivres, vers toi, maître, pour que tu nous guérisses et nous consoles.

— Si nous pleurons, serons-nous consolés?

— Tu vois:

nous moulons le blé; mais la force nous broie, comme du blé mauvais, entre deux pierres.

— Nous avons saigné, nous aussi, sous les verges, sous les lanières.

— Si les dieux marchent sur les hommes, les hommes marchent sur nous, avec l'os dur de leur talon.

— Jamais un dieu n'a rien fait pour nous soulager, ni jamais un homme. Celui que tu annonces, homme et dieu, que fera-t-il pour notre faim et pour notre soif, pour nos cœurs et pour nos poignets?

— Apprends-nous le cri qui sera écouté, seigneur!

— Apprends-nous la prière qui sera exaucée!

— Tu as descélé les yeux de la femme d'Attale. Or elle te regarde.

— Et tu as délié la langue d'Alcé, la femme de Venuste. Or elle te loue.

— Nous voici, seigneur. Ne guéris pas le maître, mais guéris les serfs.

— Si tu veux, seigneur, tu peux.

LE SAINT

— Hommes, m'avez-vous vu toucher de mes doigts les yeux de l'aveugle? Ai-je donc touché de mes doigts les lèvres d'Alcé? L'une a vu, l'autre a parlé; mais leur foi seule les a guéris. Votre foi seule vous guérira.

LES ESCLAVES

Seigneur, nous voulons voir un signe de toi!

— Un signe!

— N'est-il pas

le Guérisseur, celui dont tu nous apportes le témoignage?

— N'est-il pas le Consolateur? Et ne viens-tu pas en son nom?

— Tu as renversé les statues d'Asclépios, de Téléphore, d'Hygie, dispersé les offrandes votives, foulé les couronnes, brisé les tables de prodiges.

Et tu veux nous laisser nos fièvres, nos plaies, nos ulcères, nos veines relâchées, nos os fléchis, tous nos maux et toutes nos souffrances!

— Ton dieu n'est-il pas plus puissant que le petit dieu qui grelotte sous son capuchon?

— Moi, je suis de Titane, et je suppliais Alexanor.

— Et moi, je suis Macédonien, et j'offrais à Darrhon mes vœux.

— Mais ton dieu n'est-il pas le dieu des miracles?

— Tu as renversé Apollon qui tue et qui guérit. Le tien ne tue jamais, guérit toujours.

— Debir, Ménès, parlez, parlez, vous qui cachez dans vos poitrines les Ecritures roulées.

— Toi, Pantène.

— Lucipor de Thrace, et toi.

— Car on lit sous la lampe mourante, jusqu'à l'aube claire, toutes ses guérisons.

— La femme d'Hur, courbée comme la glaneuse aux champs, qui n'avait jamais pu se redresser.

— Et ce lépreux surgi tout blanc dans le soleil, quand Il venait de la Montagne. — Et ces hommes qui descendirent par l'ouverture faite au toit le paralytique étendu sur le grabat.

— Et, aux pays des Gadaréniens, les deux démoniaques bondissant des sépulcres.

— Et, quand déjà les joueurs de flûte venaient avec les pleureuses au deuil, l'enfant de Jaïre saisie par la main, tirée du sommeil.

— Et, dans la contrée de Sidon, l'enfant de la Cananéenne, possédée de l'Esprit impur.

— Et, sur la mer de Galilée, cette multitude sans pieds, sans mains, sans yeux, sans voix.

— Et l'homme qui amena le lunatique fasciné par l'eau et le feu.

disant : Aie pitié de mon fils.

— Et, aux portes de Jéricho,

le fils aveugle de Timée.

— Et dans la ville de Naïm, le fils de la veuve porté en terre, quand Il s'approcha, toucha le cercueil, et soudain le mort se dressa.

— La main sèche fut saine.

— Dans la Samarie, les dix lépreux ensemble furent purifiés.

— L'homme malade depuis trente-huit ans, à la Porte des Brebis, toujours en attente sur la piscine, se leva et s'en alla.

— Dans la maison du Pharisien, l'hydropique fut allégé de ses eaux tristes, soudain.

— La femme hémorroïsse, exsangue depuis douze années, n'eut qu'à le suivre et à toucher sa robe de lin.

— Souviens-toi! Souviens-toi!

— Toujours au coucher du soleil, près des sources, près des citernes, sur les chemins, sur les rivages, sur les places publiques, on lui amenait des tourbes de démoniaques et d'infirmités. Il suffisait qu'ils disent : Aie pitié de moi! — Il crachait à terre, formait de la boue avec sa salive.

— Qu'il te souviennne de Lazare, Ménès, toi qui as lu!

— Lazare, l'homme de Béthanie!

— Seigneur, et tu ne veux pas nous donner des signes!

— Mais Thomas lui dit : « Il y a une seule chose. Nous voulons voir des morts couchés au fond des tombeaux, que tu aies ressuscités : et cela comme signe. »

— L'apôtre demandait un signe!

— Thomas lui disait : « Nous voulons voir des ossements qui se sont disjoints, comment ils se réuniront l'un à l'autre, en sorte qu'ils puissent parler. » — Que répondit-Il?

— Quelle fut sa réponse?

— « Thomas, » dit-Il, « viens avec moi. Les os disjoints se réunissant de nouveau, je te les montrerai. Viens donc, viens jusqu'à Béthanie, Didyme, viens. Je te montrerai les yeux de Lazare qui sont vidés par la pourriture. Didyme, viens avec moi. Les lèvres blêmes,

déjà dissoutes sur les dents
de Lazare, tu les verras
remuer, tu les entendas
parler. Viens avec moi, Didyme,
jusqu'à Béthanie, si tu veux
voir et entendre. »

Sébastien bondit, dans un emportement soudain. Le Copte s'interrompt; et son teint de cuivre jaune semble se décolorer sous les cheveux noirs et frisés, tandis que sa lèvre charnue tremble.

LE SAINT

Eslaves, esclaves, oui, cœurs
épaissis! Ménès, tu as lu,
tu as bien lu, avec tes yeux
ronds d'oiseau nocturne, oui, oui,
je te le dis en vérité,
tu as bien lu. « Viens avec moi,
Didyme, » le Maître disait
« si tu cherches à voir des os
se rejoindre les uns aux autres,
se dresser, marcher vers la porte
du tombeau. Tu cherches des mains
qui s'étendent, qui se soulèvent.
Viens, je te montrerai les mains
de Lazare liées de leurs
bandelettes. Mon doux ami,
viens avec moi; car je désire
ce que tu as pensé. Les sœurs
m'attendent. » Et ils s'en allèrent.
Ils furent devant le tombeau.
Et alors Didyme pleura.
Mais Jésus avait une voix
joyeuse comme une amertume
puissante de songe et de vie.
Saurez-vous jamais, ô esclaves,
laquelle, de cette tristesse
et de cette allégresse, était
la plus amère? Et Il disait:
« Doux ami, ne t'afflige pas.
Tu veux le signe. Ote la pierre,
et je ferai sortir celui
qui est mort. Ne t'afflige pas.
Enlève la pierre, Didyme.
Regarde bien, regarde bien
le mort comme il dort. Viens et vois
les ossements comme ils reposent.
Regarde bien celui qui dort,
comme il est composé. Regarde
chaque tache dans tous ses linges,
Didyme, avant que je ne jette
l'appel qui le fera surgir.
As-tu bien vu? » Thomas voyait
à travers les pleurs et la honte.
Tel le nouveau-né dans ses langes,
tel le mort dans ses bandelettes.
Et toute la vie paraissait
blême. « Lazare, viens dehors! »
Le genou surgit le premier.

La voix semble rendre présent le prodige dans l'ombre chaude
d'haléines. La tourbe des suppliant tressaille, saisie de terreur.

Et toute la vie était comme
toute la mort.

La tourbe frissonne et recule, devant la vision blanche du
Ressuscité dans son linceul.

LES ESCLAVES

— Seigneur, seigneur, tu nous effraies!

— Nous avons vu.

— Nous avons vu.

— Nous avons vu.

LE SAINT

O misérables, attachés
à la vie comme les tourteaux
des olives à la couronne
de la meule qu'ils souillent, comme
dans le cellier froid les limaces
à l'anse de l'amphore qu'elles
engluent, pourquoi vous guérirais-je
si, étant confesseurs du Christ,
vous êtes les serfs de la peine,
vous êtes voués aux métaux,
aux bûchers, aux bêtes, aux pires
tourments? Croyez-vous que les crocs
léonins sauront reconnaître
les infirmités de vos os?
J'épie vos cœurs.

UN ESCLAVE

Pourquoi donc as-tu délié
la langue d'Alcé la muette,
seigneur? pourquoi?

LE SAINT

Pour qu'elle puisse confesser,
avec la parole mûrie
dans l'affliction du silence,
le dieu nouveau.

L'ESCLAVE

Pourquoi donc as-tu descellé
les yeux de la femme d'Attale,
seigneur? pourquoi?

LE SAINT

Pour qu'elle puisse regarder
le bourreau bien en face et voir
sur la nativité de l'âme
l'éclat du sang.

L'ESCLAVE

Tu nous enseignes à souffrir
et à mourir.

LE SAINT

A renaître.

L'ESCLAVE

Où renaîtrons-nous?

LE SAINT

Dans le Royaume.

L'ESCLAVE

Et où est-il,
le royaume?

LE SAINT

Il est hors du monde.

L'ESCLAVE

Montre-le-nous.

LE SAINT

Et votre foi?

L'ESCLAVE

Donne-nous un signe visible.

LE SAINT

Le sourire.

L'ESCLAVE

Mais quel sourire?

LE SAINT

Hier, dans le prétoire, un serf
comme toi, Cloanthe, pleurait
sans bruit, sous les ongles de fer.
On lui dit : « Tu pleures, Cloanthe. »
Il répond : « Je ne pleure pas
sur ma vie : mais mon corps est boue,
et il en suinte des gouttes. »
Quelqu'un n'a pas pleuré ; c'est peu,
il n'a pas répondu ; c'est peu,
il n'a pas remué ; c'est peu,
il a souri : des yeux, des lèvres,
du front, de toute l'âme libre,
de toute sa félicité
immortelle, a souri, souri
vers les cieux qui divinement
furent pâles de ce sourire
humain, comme d'une aube neuve,
tout pâles de cette douleur
souriante comme d'un jour
surgi de plus loin que la Mer,
d'une profondeur plus profonde
que l'Orient !

Sa parole est comme le brandon qui allume les chaumes, quand
le vent souffle.

ALCE

— Seigneur, seigneur, nous sourirons
quand il faudra mourir.

CORDULE

Seigneur,
comme je te vois, que je voie
face à face le Dieu vivant !

LES ESCLAVES, LES BRISEURS D'IDOLES, LES ZELATEURS,
LES CATHECHUMENES

— Guerrier, nous sommes tous à toi,
pour ta guerre !

— Prends-nous, et sains
et malades, avec nos forces
et nos plaies.

— Que nous soyons
les dalles du chemin de gloire !

— A l'aube nous ne connaissons
plus nos visages.

— Connais-tu
nos cœurs profonds ?

— Sébastien,
archer du Christ, ô le plus beau
entre les enfants des mortels,
perce nos cœurs de ton regard.
Voici. Nous t'ouvrons nos poitrines
meurtries par la sangle des meules.

— La mort est vie. Que nous soyons
moulus comme froment de Dieu,
pressés dans le pressoir de l'Oint !

— Que nous soyons les affranchis
du Christ.

— Que nous puissions Le voir
face à face !

— Ah, c'est trop attendre !

— Nous ne pleurons que dans l'attente.
Mais nous rirons quand il faudra
combattre.

— Abrège pour nous l'heure
du saint combat !

— C'est trop attendre.

— Mais Il est terrible !

— Il n'habite

que les cœurs qu'Il déchire.

— Toute
votre chair immonde est en faute
devant Lui qui porte l'annonce
des béatitudes célestes.

— Il a dit : « Je suis doux. Mon joug
est doux, mon fardeau est léger. »

— Seigneur, puisque tu as brisé
tous les dieux de sang et de fange,
dresse devant nous Son image,
pour que nous puissions L'adorer !

— Est-Il beau ? plus beau qu'Apollon ?

— Il apparaissait aux disciples.

T'est-Il apparu ?

— Parle ! Parle !

— Réponds, seigneur !

Le Jeune Homme est assis sur la plus haute marche de l'escalier
septénaire qui monte à la porte. Une mortelle angoisse étreint
son âme, étouffe sa voix.

LE SAINT

Sa face est cachée, tout Son corps
est voilé.

LES MEMES

— Tu trembles, seigneur.

— N'oses-tu pas Le découvrir ?

— N'as-tu pas l'Image cachée
dans ta poitrine ?

— Ecoute, écoute,
seigneur : par la pierre brisée,
par l'airain tordu, par le bois
fendu, par ton impitoyable
marteau, par ton bras destructeur,
par le fer, par le feu, par cette
nuit de vengeance, je t'adjure.
Il n'y a plus un dieu debout,
devant nous. Dresse devant nous
Son image, que nous puissions
Le connaître, que nous puissions
L'adorer, et que nous puissions
Lui dire aussi : « Fils de David,
ô Jésus, aie pitié de nous ! »

LE SAINT

Il n'a plus de corps. Il n'a plus
de sang. Il a donné Son corps
et Son sang pour les créatures.

Les plus proches soufflent sur l'angoisse leur sombre ardeur.
Les voix sont contenues mais frémissantes. Il semble que
le vent oriental des apparitions courbe les têtes des néo-
phytes, dans cette ombre qui est semblable à l'ombre des
arénaires et des catacombes. Quelqu'un des plus jeunes, par-
fois, se retourne avec un sursaut de frayeur, comme Jean
sur la route d'Emmaüs.

LES MEMES

Comment donc est-Il apparu
aux disciples avec Son corps
et Son sang ?

— Il vint et se tint
au milieu d'eux ; Il leur montra
Ses mains et Son côté.

— Ils virent
les meurtrissures.

— Il souffla
sur eux.

— Ils dirent à Thomas :
« Nous L'avons vu. »

— Didyme alors

répondit: « Si je ne mets pas le doigt dans la marque des clous et si je ne mets pas la main dans Son côté... »

— Jésus revint alors et dit: « Mets donc ton doigt ici, Didyme. Mets ta main dans mon côté. »

— Seigneur, seigneur, ah, pourquoi veux-tu nous cacher Sa figure?

— Il dit: « Touchez-moi. Un Esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'ai. »

— Parle, seigneur, réponds. Quel est ton trouble? — N'est-ce pas vrai qu'Il demanda quelque chose à manger?

— Il prit le pain, le rompit. Il eut d'eux un morceau de poisson grillé. Et Il le prit et le mangea devant eux.

— N'est-il pas vivant? Il est vivant. Tu l'as bien dit. — Il entra chez les Onze, quand la porte était fermée. Seigneur, dis, ne pourrait-Il pas entrer par cette porte?

Des regards se lèvent comme si les paupières étaient renversées par les battements de l'attente.

LE SAINT

Je mourrai, demain je mourrai.
Je Le verrai. Si vous voulez
Le voir...

LES MEMES

— Hélas, seigneur, hélas, tu nous abuses! Ne vois-tu pas nos cœurs?

— Comment pourrais-tu L'aimer de cet amour? Comment pourrais-tu fermer les yeux, être si blême, et dans toutes tes veines trembler d'un tel amour, si tu n'avais jamais connu Sa face? Car tu trembles.

Tel le jet de la veine coupée, ou le débordement des pleurs, tel l'éclat de l'angoisse insoutenable.

LE SAINT

Je tremble parce qu'en mon âme je porte le poids de l'opprobre. Ils L'ont frappé à coups de poings, ils L'ont tout meurtri de soufflets, ils ont craché sur Lui. Sa face est défigurée. Sur Ses joues coulent les crachats et le sang. Sa bouche est livide et gonflée. Ses dents sont toutes ébranlées. Et Ses paupières, et Ses yeux, hélas, hélas!

Il est suffoqué par les sanglots. Il couvre de ses paumes sa pâleur d'agonie.

Il est pire que le lépreux,
Il est pire que le rebut
du peuple, que le ver de terre

qu'on érase sous le talon.
Hélas! Hélas!

L'émoi serre la gorge des néophytes. Ils se regardent entre eux, éperdus.

LES MEMES

— Est-ce vrai!

— Seigneur, est-ce vrai!
— Est-ce donc vrai que Son aspect effraie et repousse, qu'Il est hideux à cause de nos crimes et de nos maux?

— Est-ce donc vrai qu'Il est sans beauté?

— La parole du Prophète s'est accomplie: « Il s'élèvera devant Lui comme le rejeton qui sort de la terre sèche. » Est-ce vrai? « Il est sans beauté, sans éclat. Nous L'avons vu sous le mépris, plus vil que le dernier des hommes: Homme de douleurs, de langueurs, expert en souffrances: Visage caché... »

— Tu pleures!

— Est-ce vrai?
« Comme une brebis qui ne bêle pas devant celui qui la tond, Il n'a pas desserré la bouche dans Sa douleur. »

— Mais n'est-Il pas redevenu Rayon de gloire comme Il était sur la montagne avec Moïse, avec Elie et les torrents?

— N'était-Il pas blanc et vermeil, beau entre mille, lorsque la divine Marie Le nourrissait?

Cordule, Alcé, d'autres femmes, s'élançant.

— Je te supplie, Seigneur. Montre-nous la figure de la Vierge céleste!

Les Voyantes tressaillent au pied des cippes triangulaires. Quelques-unes se dressent et prêtent l'oreille comme si la mélodie d'Erigone traversait de nouveau les silences de leurs songes.

— Dis, dis: n'est-elle pas la couleur du Printemps?

— N'est-elle pas mère de toutes choses ineffables?

— Ne vient-elle pas sur la route des planètes, domptant d'un pied léger les constellations funestes, comme une poussière dorée?

— Quelles sont les offrandes qu'elle aime?

— Seigneur, si tu dresses ses images, elles seront toujours fleuries.

— O femmes, femmes, comme l'Autre est née de l'écume, elle est née de la douleur.

— Vierge, elle n'avait que sang et larmes.

Et, vierge, n'ayant pas de lait,
elle ne donna que la fleur
de son âme.

— Le Fils a dit
de la Mère: « Celui qui t'aime
aime la Vie. »

— Et Il a dit:
« Salut, mon vêtement de gloire
dont je suis vêtu venant
dans le monde. »

— Or il est écrit
au Livre: « Chacun Le verra
portant la chair qu'Il a reçue
de Marie la Vierge sans tache. »
— Ah, qu'importe qu'Il soit meurtri?
Qu'importe qu'Il soit tout sanglant
et souillé? Combien doit-Il être
beau toutefois, seigneur, si tu
L'aimes d'un tel amour!

Un esclave de la Mésopotamie s'approche, les sandales de sparterie dépassant à peine sa longue tunique violette. Et il parle bas, dans sa barbe exacte qui adhère à sa lèvre comme les tuyaux d'une syrinx d'ébène.

— Seigneur,
je suis de la terre nourrie
par les deux Fleuves. A Edesse,
je le sais, on pouvait encore
voir la statue que les légats
d'Abgar rapportèrent au roi.
— Tu l'as vue, Nadab!

— Elle était
enfouie dans l'herbe sauvage,
parmi les décombres.

— Nadab,
tu l'as vue!

— Sa figure était
polie par les ans et les eaux,
semblable aux galets de la mer.

Un catéchumène, cocher du Cirque, aux braies bigarrées, s'approche et parle bas.

— Seigneur, je le sais. Une femme
de Galaad, nommée Safan,
vendeuse de baumes, a dit
avoir vu de ses yeux l'empreinte
de la Face au milieu du linge
dont se servit l'Hémorroïsse
quand elle essuya la sueur
et le sang de Jésus montant
au Calvaire.

Un décan aveugle, chauve et débile, s'approche et parle bas.

— Sébastien,
tu peux me croire. Je suis sauf
pour glorifier le Christ roi
et ses Martyrs. Je me trouvais
dans l'arénaire de la Voie
Appienne, quand on boucha
le souterrain avec des pierres
et du sable. Les enterrés
vivants purent voir deux images
d'or que l'Acolyte porteur
des saintes espèces disait
avoir reçu du martyr grec
Hadrias. Mais je suis aveugle.
L'une représentait Jésus;
et l'autre, Orphée...

Ici, à l'une des issues, la tourbe s'agite. Des cris éclatent. On

voit un mouvement d'hommes qui cherchent à entraîner une créature farouche. L'angoissé bondit et regarde, les yeux brûlés de larmes.

— Sébastien,
Sébastien, elle est ici,
elle est ici, je te l'amène,
la fille malade des fièvres!

Des zéloteurs accourent, des femmes s'élançant

— Qui est-elle?

— Magdalâwit!

— Mariamme!

— On ne connaît pas
son nom véritable.

— Elle change
toujours.

— On l'appelle la Reine
malade des fièvres.

— O Reine!

— Descends-tu des rois d'Idumée?

— Elle descend de cet Hérode
qui vint à Rome avec la fille
d'Aristobule.

— Elle descend
d'Athronge, de ce roi berger
qui par le légat de Syrie
fut mis en croix avec deux mille
rebelles.

— Sébastien, c'est
elle qui trempa le suaire
dans le sang de ta main percée
par la corne de l'arc, le jour
de ta gloire!

— Elle se débat.
Elle veut s'échapper.

— Répète
au seigneur ce que tu as dit!

— Elle l'a dit. J'ai entendu.

— Ah, sauvage, sauvage! As-tu
des griffes?

— Seigneur, la voilà,
la Reine malade des fièvres!

Ils poussent devant eux une créature inconnue qui, se dégageant, s'arrête au milieu du cercle tumultueux. Elle y demeure, ployée comme une flamme basse sous la rafale. De sa voix sourde, elle semble encore résister.

LA FILLE MALADE DES FIEVRÉS

Je ne veux pas être guérie.

Elle est couverte d'une robe de pourpre flétrie comme une botte de pavots coupés. Elle porte une bandelette de pourpre autour de sa crinière noire et bleue.

BASILE

Dis la chose! Dis cette chose!

PHLEGON

Mais elle est folle.

ATHANASE

On croit qu'elle est
une Larve.

LE SAINT

Parle, ma sœur.

Elle met une paume contre ses lèvres pour les empêcher de trembler.

BASILE

Seigneur, elle a dit: « Je possède,
moi, le linceul du Christ. »

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

— Non, non,
je ne l'ai pas dit. C'est un rêve.
J'ai dit : « Il n'y a point de paix. »

LE SAINT

Sœur, je connais ta voix. Où l'ai-je entendue ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Je suis une voix,
seigneur ; et mon cri se leva
avant le jour pour t'annoncer.
« Arher de la vie, je bénis
ton œil, ta main, ton arc, tes traits. »
Ce fut mon cri. Et je t'apporte,
dans un cristal d'azur, un baume
de Galaad.

LE SAINT

Quel baume, sœur ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Un doux baume de Galaad.
Or quelqu'un va dire : « Pourquoi
ne pas avoir vendu ce baume ?
Il vaut trois cents deniers. »

LE SAINT

Ma sœur,
tu es malade.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Chaque jour
mes tempes sont prises par une
fièvre nouvelle. Est-ce une honte,
si ma vie brûle pour l'amour
de l'Amour ?

LE SAINT

Tes yeux sont fardés,
tes ongles sont peints.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Ah, seigneur,
j'effacerai, j'effacerai
tout cela. Mais ne fut-il pas
un Ange, Azaël, qui montra
l'antimoine et le fard pour teindre
les paupières ? L'un de ces Anges
qui choisirent des filles d'hommes
et se souillèrent avec elles...
Et il n'y aura plus de paix
ni plus de pardon pour des veines
qui charrient un sang si mêlé.
Et j'ai entendu les reproches.
Et j'ai vécu dans mon sommeil
ce que je dis avec ma langue
de chair. J'ai vu les sept planètes
enchaînées, les astres qui ont
transgressé le commandement
de la Lumière à leur lever...
Cela me revient de très loin.
J'effacerai, j'effacerai
par mes pleurs le fard de mes yeux.

Ici elle s'arrête et semble se figer. Puis, d'un accent si étrange
que tous les cœurs en tremblent, elle prononce les paroles qui
font présente sa vision.

Il était couché sur le lit
bas, du côté de la fenêtre.
Les ombres croisées du grillage
tombaient sur Sa robe rayée.
Lazare trempait un morceau

de pain dans des herbes amères,
mais sans le porter à sa bouche
qui gardait le goût de la mort...

Ici Sébastien se rapproche d'elle et la regarde de près. Il
parle bas, comme s'il craignait de la réveiller.

LE SAINT

Un Esprit l'habite. Un Esprit
en elle parle. On sent partir
d'elle la chaleur de sa fièvre
comme une vertu. Qu'on l'écoute
en silence.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Il était dans l'ombre
de la mort, déjà solitaire.
Bien qu'il y eût quelques doux fruits,
Il flairait l'odeur de la terre
et le remugle de la nuit
dans la chevelure trop sombre
de Lazare. Et j'étais sans voix ;
car j'avais découvert la croix
que sur Son front la ride droite
faisait avec les deux sourcils.
Et mes yeux s'étaient obscurcis
dans le fard des paupières. Moite
j'étais et froide, dans ma fièvre,
tour à tour comme dans l'écume
et dans la cendre. Entre mes lèvres
blêmes j'avais Son amertume
et ma soif. Et, bien que mon sang
dans mes tempes et dans ma gorge
fût comme un tonnerre incessant,
j'entendais le bruit de la meule
en moi-même, comme si seule
mon âme vive, et non cette orge,
était broyée par le granit.
« Je n'entends plus cette hirondelle,
Marthe, qui avait fait son nid
dans la chambre haute. » Ombre d'ailes,
ombre d'ailes sur Ses mains pures !
Je respirai les fleurs futures
dans Sa voix. Mais Il regardait
toujours Lazare, Il regardait
toujours l'homme vivant et mort,
cet œil morne sous la paupière
jaune. Comme devant la pierre,
soudain « Lazare, viens dehors ! »
Il cria de nouveau, tout pâle,
devant la face sépulcrale
courbée sur le triste repas.
Lazare ne répondit pas,
mais se retourna dans sa place.

Et ils pleurèrent, face à face.

Tous à l'entour palpitent, attentifs au souffle de l'Inspirée. La
voix de Sébastien tremble, dans la profondeur des croyances.

LE SAINT

O fiévreuse, où les as-tu vues,
ces choses ? Elles ne sont pas
dans le Livre. Avec quel Esprit
as-tu communiqué ? Qui t'a
donné l'âme qui t'illumine
à travers ta faiblesse ? Es-tu
revenue du sommeil des siècles
morts, dans ton aspect de sibylle
tournée vers ce qui ne peut pas
mourir ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

O Saint, regarde-moi
 bien, regarde-moi de plus près,
 comme on tend les mains pour atteindre.
 Je suis le but qui est frappé
 et je suis le trait qui le frappe.
 Je sais des choses. J'ai appris
 des mystères. Et je connais
 ma faiblesse. Ils tremblaient d'effroi.
 Et Il leur dit : « Ne craignez rien,
 c'est moi. N'avez-vous pas connu
 votre faiblesse, maintenant ? »
 A Simon Pierre, Il apparut
 sous l'aspect de la flamme; et Pierre
 s'enfuit. A Jean Il se montra
 sous la forme du cristal blanc,
 car Jean était vierge. A Philippe,
 sous l'aspect de la mer; à Jacques,
 sous l'aspect d'une épée tranchante;
 à Nathanael, sous l'aspect
 d'une colombe. Sous la forme
 d'un bœuf, à Thomas; à Matthieu,
 d'un enfant candide; à Thaddée,
 d'un épi plein. A Jacques fils
 d'Alphée, sous l'aspect de l'éclair.
 Hommes, ne demandiez-vous pas
 Ses images ?

Elle s'avance très lentement, les deux poignets croisés sur sa poitrine. Sébastien parle bas à son affranchi punique.

LE SAINT

Guddène, apporte
 une torche pour éclairer
 sa face.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Et cet arbre qu'on prit
 pour crucifier le Sauveur,
 d'où vint-il ? Un aigle, un grand aigle
 le déracina du jardin
 sis à l'orée de l'Orient,
 que vit Hénoch fils de Jared.
 Très haut il monta, de très haut
 le jeta dans Jérusalem.
 Et par cet arbre...

Guddène a arraché l'un des flambeaux plantés dans les poings de la muraille; et, se rapprochant, il incline tout à coup la flamme sur le front de l'Inspirée, qui tressaute d'une frayeur subite.

Ah, tu reviens,
 Arédrôs, Arédrôs, avec
 ton brandon terrible! Pourquoi
 reviens-tu ? Ne m'as-tu donc pas
 assez profondément brûlé
 la poitrine, jusqu'au sommet
 du cœur ? N'as-tu pas fait la place
 assez profonde pour la sainte
 relique ?

Sous la rougeur de la flamme, elle recule éperdument, les bras croisés de toute sa force contre sa gorge. Mais l'Archer, la saisissant par les poignets, défait la croix de chair et d'os.

LE SAINT

O possédée, quel nom
 invoques-tu ? Quelle est, quelle est
 ta terreur ? Je veux que tu parles ;
 je veux, je veux que tu me livres
 ton secret.

Il la secoue et l'entraîne, avec une sauvage véhémence, se courbant sur la face convulsée qu'éclaire la torche ardente

au poing de l'affranchi punique. Toute la tourbe, anxieuse et ivre de mystère, est tendue vers la lutte sacrée.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Ah, laisse-moi ! Lâche
 mes poignets ! Ne sépare pas
 mes bras de ma gorge ! C'est toi,
 je le savais, c'est toi, c'est toi
 l'Ange exilé. Tu me retrouves.

LE SAINT

Que caches-tu dans ta poitrine ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Non, tu ne vas pas ressaisir
 ce que tu as scellé. Je sens
 le clou à travers ta main gauche.
 Ce n'est pas ton heure, Arédrôs.

LE SAINT

Je ne suis pas l'Ange exilé.
 Regarde-moi. Je suis l'Archer
 de Dieu. Et le Seigneur m'inspire.
 Ce que tu me caches, c'est Lui
 qui me l'envoie. Si tu résistes,
 il faut que je te force.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Il faut

que tu me tues, que tu me cloues
 contre l'arbre, que tu m'arraches
 le cœur avec la chose sainte.

Une angoisse soudaine rompt les coudes au ravisseur. Il deserre la prise. L'inconnue croise de nouveau les poignets meurtris.

LE SAINT

O Christ Seigneur, serait-il vrai ?
 O Seigneur Dieu, serait-il vrai ?
 Mon âme défaille, mes os
 se disjoignent, mes yeux se voilent.
 Jésus, la force m'abandonne.
 A mon aide !

La femme est immobile, la tête renversée en arrière, le feu de son âme entre ses dents. De nouveau, il la saisit.

Ah, tu es brûlante
 comme le fer rougi. Dis-moi,
 créature de Dieu, dis-moi :
 serait-il vrai ce que ces hommes
 ont cru entendre de ta bouche
 en feu ?

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Toute ma honte, toute
 ma honte se transfigura,
 blanche, en un miracle d'amour.

LE SAINT

Réponds ! Tu l'as sur toi ? Réponds !

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Car ma bouche avait retrouvé
 l'éponge aride mais encore
 toute anière de myrrhe; et cette
 éponge était encore au bout
 du roseau qui avait frappé
 la tête sainte.

LE SAINT

Tu cherchais
 au pied de la Croix...

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

J'étais seule,

j'étais seule. Ils étaient partis,
tous. Pierre l'avait renié.
Jacques d'Alphée s'était caché
dans la ravine du Cédron;
Philippe et Matthieu, dans la ville,
pour sortir la nuit en secret;
Barthélemi, avec Rakub
le fils de sa sœur, et Didyme
s'étaient éloignés sur un char.
André avait fui par la porte
du Fumier... J'étais revenue,
seule. J'avais laissé mourante,
près du suaire, Bérénice
la femme guérie de la source
de sang...

LE SAINT

Le linceul, le linceul!

Tu vis Joseph d'Arimathie
et Nicodème envelopper
le Corps...

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

C'était du lin d'Egypte
léger comme du bysse.

LE SAINT

Ici,

dans ta poitrine, tu le caches!

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Laisse-moi, laisse-moi, si tu
n'es pas l'Ange!

LE SAINT

Frères, mes frères,

je le vois à travers la pourpre
resplendir.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Mais quelles mains d'homme
pourraient y toucher?

LE SAINT

Seigneur Dieu!

ivahi par la terreur sacrée, il lâche pour la seconde fois les
poignets de la créature pantelante. Il tremble dans tout son
corps et vacille, devant la certitude redoutable. Effrayée,
enivrée, la tourbe couve de tous ses yeux l'étrange larve de
pourpre qui renferme la révélation. Au pied des cippes, les
gardiennes des feux éteints écoutent, se trainant sur les
genoux, de toute la longueur des chaînes.

Et tu le portes sur ta chair
moite de fièvre!

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Je ne suis qu'une plaie divine.
Et Galaad n'a pas de baume
pour moi qui L'oignis. Ma poitrine
est au Seigneur, comme ta paume.

J'étais près du sépulchre cave.
Le Vigilant vint dans la nuit.
C'était l'un des Anges esclaves.
Je ne tremblais pas devant lui.
Je n'étanchais pas mes pleurs. Toutes
les eaux du monde étaient amères
de moi. La vie semblait dissoute
dans les fleuves de mes paupières.
Les étoiles des cieus tremblants
venaient s'éteindre à ma figure.
Ma douleur était la ceinture
du monde, comme l'Océan.

Or les lins gisaient sur le sable.
Et l'Ange dit: « Je te salue,
ô Pleureuse. Tu es élue,
car ta source est inépuisable.
Pour garder ce qui de Lui reste
ici, tu es élue. J'atteste
le Dieu qui m'exile et me lie
dans tous les liens de la terre
pour tous les âges. » Sa folie
le tâchait comme une panthère
aux taches de feu. « Mais n'espère
pas de pitié. » Contre la roche
funèbre j'étais accroupie,
sans parole. « Il faut que j'expie
tes larmes! » Il était tout proche.
Et le brandon des incendies
flamboyait très haut dans son poing.
Il m'atterra. « J'atteste l'Oint
que tu es impure. » Raidie
de tous mes os, de tous mes nerfs,
j'attendais et mon châtiment
et ma gloire. Ses doigts de fer
découvrirent alors ma gorge
druée, comme les doigts d'un amant
qui veut, d'un bourreau qui égorge.
Et j'attendais. « O fille d'homme »,
il cria « je te mortifie,
te purifie, te glorifie,
avec le brandon de Sodome. »
Et le Déchu, qui par la faute
connaissait la douceur des seins
pâles, me marqua de son seing
brûlant ma chair jusques aux côtes.

Je ne criai ni ne mordis.

Quand le feu toucha le sommet
de mon cœur, seul mon cœur bondit
vers le feu. Muette, immobile,
respirant l'horrible fumet,
j'attendais. Et il dit: « Jubile;
car la chose sainte a son lieu.
Et tu auras le diadème
royal, la pourpre de Sidon,
et ta fièvre. » Il prit le sardon
vide où Joseph et Nicodème
avaient posé le Fils de Dieu.
Il le plia sur ma poitrine.
Et il dit: « Tu le garderas ».

Hommes, sous la croix de mes bras,
je ne suis plus qu'une plaie divine.

Elle se consacre. Elle semble avoir parlé par sa plaie même
comme par une bouche plus vive et plus profonde. Encore
une fois la mélodie du saint combat a frappé les fronts, a
percé les cœurs des néophytes. Guddène, qui derrière la révé-
latrice tenait le flambeau soulevé, maintenant le renverse et
l'étouffe.

Sébastien grandit dans la prière. Et quand il s'agenouille, il
semble qu'il s'exhausse.

LE SAINT

Message inconnue, créée
ou non créée, que tu sois faite
de tes fièvres ou de tes larmes,
que tu portes en toi des forces
qui te sauvent ou qui te damnent,
larve de ce qui fut ou songe
de ce qui jamais ne put être,
je ne veux pas te conjurer

et je ne veux pas te connaître.
 Dans ton mystère je ne vois
 qu'une seule chose, une seule,
 hors de ton souffle et de ta pourpre :
 le sein terrible de la Foi.
 Je te salue. Je me prosterne.
 J'atteste mon Espoir, j'atteste
 l'éternel Amour. Par le sang
 qui teint, par la larme qui lave,
 et par toutes ces âmes libres
 et par tous ces hommes esclaves,
 à genoux, je te prie. Descelle
 la croix de tes bras et révèle
 les empreintes du Divin Corps.

Ici elle ouvre les bras, admirable.

LA FILLE MALADE DES FIEVRES

Voici ma vie. Voici ma mort.

Et de ses doigts elle écarte les plis de la pourpre sur sa poitrine, se couvrant d'une pâleur mortelle.
 Tandis que Sébastien se lève et s'approche, toute la tourbe, d'un mouvement irrésistible, entoure les deux personnes sacrées. On n'entend que la pesante haleine de l'angoisse. La vaste voûte est pleine d'ombre. La face du Soleil et la face de la Lune reluisent sur les vantaux d'airain. Les sept Voyantes se tiennent debout, avec toutes leurs chaînes tendues par l'anxiété de leurs âmes nouvelles. Et il semble que les assaille la puissance du Roi annoncé par leurs chants et par leurs charmes.

*« Il monte. Son front est la place
 de la lumière, qu'Il accroit.*

Un nouveau Signe est dans l'espace. »

La tourbe s'allonge, entre l'une et l'autre issue, avec un frémissement d'horreur sainte. Et, comme les échines des esclaves se courbent et que les genoux des zéloteurs se plient, on aperçoit le Saint et l'Inspirée dans l'acte de dérouler et d'étendre le long Linceul du Christ. Eux aussi, ils s'agenouillent, chacun tenant par les deux mains le bord extrême. Et une lueur mystique éclaire tous les fronts penchés; parce que, peu à peu, des empreintes laissées par les membres sanglants et par les aromates funéraires, se forment les deux images du Corps divin et s'avivent en lignes et en saillies de lumière. On entend de sourds gémissements, des sanglots étouffés, qui entrecourent les paroles alternes, dites par l'âme de souffle plus que par la langue de chair.

LA SAINTE

Voyez Son corps ensanglanté,
 voyez l'horreur de Son supplice!

LE SAINT

Voyez la plaie de Son côté,
 le sang qui coule sur Sa cuisse.

LA SAINTE

Voyez la trace des fléaux
 armés de plombs sur Son échine.

LE SAINT

Voyez sur Son front les grumeaux,
 là où mordirent les épines.

LA SAINTE

Voyez Ses cheveux sur Son cou
 mouillés par la sueur saignante.

LE SAINT

Voyez la blessure du clou
 qui Lui transperça les deux plantes.

LA SAINTE

Voyez sur l'épaule de l'Oint
 marqué le poids de l'arbre infâme.

LE SAINT

Voyez sur l'œil le coup de poing
 dont le valet scella son blâme.

LA SAINTE

Hélas, Temple de la sublime
 Tristesse, où la Honte a craché!

LE SAINT

Hélas, pleurez, pleurez vos crimes!
 Il est meurtri par nos péchés.

LA SAINTE

Dieu, rends-nous pareils à ton corps!

LE SAINT

Dieu, retrempe-nous dans la mort!

LA SAINTE

Amour, que je sois assouvie!
 Seigneur Amour, voici ma vie.

Elle défaillit, elle se renverse et tombe, dans un grand soupir. Et soudain, la porte étant encore close, un chant se lève au delà du seuil infranchissable. Ce n'est plus le chant d'Érigone, la mélodie de la Vierge fille d'Icare « qui volait, parmi les étoiles du Lion, portant son Epi d'or et ses larmes. » C'est le chant ineffable de la Vierge sans tache, de la Tige de Jessé, de la Mère du Sauveur.

VOX CELESTIS

Qui pleure mon Enfant si doux,
 mon Lys fleuri dans la chair pure?
 Il est tout clair sur mes genoux,
 Il est sans tache et sans blessure.
 Voyez. Et dans ma chevelure
 tous les astres louent Sa clarté.
 Il éclaire de Sa figure
 ma tristesse et la nuit d'été.

On entend, tout à coup, tomber les chaînes qui enchaînaient aux cippes les sept magiciennes planétaires. Les vantaux de la porte d'airain s'entr'ouvrent, laissant échapper une lumière éblouissante. Hassub, Jardane, Ilah et Phéroras montent les degrés aux sept couleurs et poussent les vastes vantaux qui sur leurs gonds résonnent comme une multitude de cymbales et de sistres. Dans une lumière éblouissante, la Chambre magique apparaît, avec tous ses signes, tous ses cercles, tous ses orbes, comme le simulacre fabuleux du nouveau Firmament et de l'antique Éther. Le Zodiaque tourne à la rencontre des planètes, chargé d'animaux, de monstres et de jeunesses. Le Bélier aux cornes torsées est accroupi, morose, le mufler vers l'Occident; et le Taureau, tronqué à mi-corps, le front bas, semble lui être soudé, à la façon de ceux géminés de la Perse. Les Gémeaux imberbes, le couple fraternel des enfants du Cygne, sont assis ensemble, les pieds en avant, chaussés de hauts brodequins aux courroies entrelacées; et Pollux se détourne du Cancer à la carapace énorme, qui dans les marais de Lerne mordit l'orteil d'Hercule. Le Lion, celui que l'Alcide étouffa entre ses coudes à Némée, s'avance farouche, dans le sens du mouvement diurne. Le Scorpion, celui qu'Artémis envoya contre le chasseur fils de Neptune, ouvre ses serres cruelles vers la Balance qui penche. Le Sagittaire, déployant à son épaule d'homme sa nébride comme une aile, tend son arc grec et se cabre sur ses jarrets de cheval. Le Verseau gracieux, semblable à l'échanson Ganymède, se détourne du Capricorne à la queue trifide et renverse l'urne pleine, du côté des Poissons.

Mais ce n'est plus Samas qui conduit les planètes et domine tous les domaines bleus. On aperçoit dans l'éblouissement les pieds divins de la Vierge mère du Sauveur posés sur le croissant de la Lune, et les bords étoilés de son manteau d'azur.

On n'entend pas résonner la lyre heptacorde des Sphères accompagnant la Voix céleste; mais on se perd dans l'harmonie des myriades, dans le chœur infini des rayons. La lumière est nativité, béatitude et musicale.

Ravi par la Voix, comme dans un songe sans commencement et sans fin, le Saint monte les degrés, franchit le seuil; et,

la tête renversée, les yeux levés vers le Croissant, s'abîme dans l'extase circulaire.

Alors Jardane, Hyale et Phœnisie soulèvent le corps inerte de la créature errante qui garda dans la plaie inguérissable de sa poitrine la relique du Christ ressuscité: Atréneste par les épaules, Hyale par les pieds, Phœnisie par la ceinture, à la façon des Anges quand ils transportent dans les airs les dépouilles des jeunes Martyres. Et elles montent les sept degrés, avec leur mystique fardeau. Puis, inclinant leurs mitres qui flamboient, elles déposent sur le seuil de bronze la Fiévreuse couverte de pourpre et ceinte du bandeau royal.

EXPLICIT

SANCTAE SINDONIS INVENTIO

LA TROISIÈME MANSION

LE CONCILE DES FAUX DIEUX

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

L'EMPEREUR.

LES FEMMES DE BYBLOS.

LES CITHAREDES.

EURYALE.

NICANOR.

LES ORPHIQUES.

LA TOURBE DES PRÊTRES, DES SACRIFICATEURS, DES VICTIMAIRES, DES AUGURES, DES MAGES, DES DEVINS, DES ASTROLOGUES, DES GRAMMARRIENS, DES EUNUQUES.

LES ARCHERS ASIATIQUES.

LES ESCLAVES DE COULEURS DIVERSES.

CHORVS SYRIACVS.

VOX SOLA.

On aperçoit le vaste lairair de l'Auguste, formé d'une salle pentagonale dont une paroi se creuse comme une sorte d'abside à la voûte lisse profondément dorée.

Au centre du plafond à lacunars bleus, une ouverture circulaire qui se ferme au moyen d'un bouclier rond comme ceux des Curètes, manœuvré par des chaînes, laisse échapper la fumée des aromates. Les autres parois sont revêtues de planches d'ivoire versatiles, qui recouvrent les niches où sont cachées les théogonies sublimes et les conjonctions ineffables. Dans l'hémicycle la multitude multiforme des dieux se dresse comme une cohorte exsangue en rangs serrés, faite de marbres, de métaux, de bois, d'argiles, de pierres fulgurales, de pâtes inconnues. Aux douze grands dieux de Rome, aux mille petits dieux latins des demeures, des carrefours, des étuves, des vergers, des celliers, des champs, des ports, des navires, et de tous les actes et les aspects et les instruments de la vie, et de tous les rites et les mystères de la mort, des funérailles, de la sépulture, se mêlent les déités énormes des Ptolémées et des Achéménides, les Baals ardents de Syrie, les idoles raides à oreilles pointues, à bec, à museau, les sphinx, les apis, les cynocéphales transportés de la vallée du Nil par les Empereurs superstitieux, les Couples et les Triades farouches venus d'outre-mer avec les esclaves, les courtisanes, les marchands et les soldats.

On découvre l'Ephésienne toute noire, hérissée de mamelles, avec l'éclat blanc de l'émail dans ses orbites, avec des lions sur ses épaules et des abeilles au pied de la gaine qui lui serre les jambes comme l'écorce d'un tronc enraciné. La Grande Mère de l'Ida couronnée de tours est assise, non sur son char, mais sur le navire qui remémore sa navigation triomphale à la bouche du Tibre. Le Zeus solaire de Doliché, qu'une tribu de forge ons créa des étincelles du fer rouge, debout sur un taureau, armé de la hache à double tranchant, porte l'armure du légionnaire romain.

Mâ, la Bellone cappadocienne, abreuvée de sang dans les gorges du Taurus et sur les bords de l'Iris, rapportée comme un butin sacré par Sylla vainqueur de Mithridate, est couverte de taches rougeâtres, telle qu'elle apparut en songe au Dictateur. Isis aux cornes de vache, en robe de bysso, allaite l'enfant Horus sur ses genoux rigides; et entre les deux cornes une plaque ronde en forme de miroir imite la Lune. Un haut boisseau ombrage la chevelure massive d'Osiris. Mithra, le Médiateur, le seul, le chaste, le saint, que premièrement connurent les tirèmes de Pompée en guerre contre les pirates ciliciens, enfonce le couteau dans le poumon de la victime abattue.

Et voilà Dusarés, venu du fond de l'Arabie; et Daltis, venu de l'Osrhoène au delà de l'Euphrate; et Balmarcodès, le Seigneur des danses, venu de Béryte; et Marnas de Gaza, le Maître des pluies; et Maïoumas qui souffle le parfum du printemps oriental dans la fête nautique sur le rivage d'Ostie. Voilà Aziz, le « dieu fort » semblable au sidéral Lucifer fils de l'Aurore; et Malakbel, le « messager du Seigneur »; et le Hadad révérent par Antonin le Pieux; et ce Bêl, un dieu de Babylone, émigré à Palmyre, qu'Aurélien emmena à Rome avec la reine merveilleuse pour orner de l'une son triomphe et pour faire de l'autre le protecteur de ses légions. Voilà toutes les déités d'outre-mer, les Agitateurs et les Consolateurs d'Asie; qui savent la mort et la résurrection, les baptêmes et les pénitences, les promesses et les commandements, et la vie nouvelle et la vie éternelle, et l'ébriété de la douleur et la puissance du sang versé, et les liturgies des semaines saintes à l'équinoxe du printemps. Les esclaves chrétiens dans leur cœur anxieux reconnaissent la Colombe eucharistique auprès de l'Astarté infâme, et le saint Poisson auprès de l'Atargatis de Bambyce emportée par des prisonniers de guerre vendus à l'encan.

Devant la multitude divine, des supports en bronze soutiennent

l'Horoscope de l'Empereur, figuré sur un grand bas-relief représentant une conjonction de planètes dans le Lion. On y voit l'ordre des luminaires disposé sur les membres de l'animal, la Lune en croissant sur le poitrail, et sur le champ les trois planètes qui doivent leur force à leur chaleur, ainsi nommées: *Πυρόεις Ηρακλέους, Στίλλων Ἀπόλλωνος, Φάεθων Διός*. Le long des parois lambrissées d'ivoire poli, une tourbe de prêtres, de sacrificateurs, de victimaires, de mages, de devins, d'astrologues, de grammairiens, d'eunuques se presse en silence, les yeux tournés vers le César. Il y a des Galles à la tunique blanche bordée de rouge, castrats aux joues fardées, aux cheveux nattés, aux yeux peints. Il y a des Isiaques en robe de bysse éclatante, avec des chaussures en feuilles de palmier, la tête rase et le haut du crâne plus luisant que les plaques d'ivoire. Il y en a d'autres vêtus de l'étole olympique peinte d'animaux de toutes sortes, avec des griffons sur les épaules et un diadème végétal en forme de rayons. Des pastophores soutiennent sur leurs bras des chapelles sacrées; des dadophores portent des torches; des hymnodes ont la flûte traversière avançant du côté de l'oreille droite; des ornatrices, chargées d'habiller les statues divines, ont entre leurs mains les ustensiles de toilette. Un prêtre est chargé du poids des deux autels appelés « les secours »; un autre soulève un bras gauche à la paume ouverte; un autre, un van d'or plein d'aromates; un autre, un vase arrondi en forme de mamelle pour les libations de lait; un autre, l'urne au long bec et à l'anse ample où s'enroule l'aspic dressant la tête écailleuse et le cou gonflé: l'urne inimitable qui contient l'eau sainte du Nil. Tous ils regardent l'Empereur.

Derrière le siège du Tout-Puissant, neuf citharèdes grecs et le conducteur Euryale, debout, attendent le signal, tous en une seule ligne comme les colonnes doriques d'un propylée, les plis droits de leurs chitons étant pareils aux cannelures. Puisque les bras recourbés des grands heptacordes surmontent les figures et les guirlandes, chaque musicien ressemble à la tisseuse devant le métier vertical où sont tendus les fils de la chaîne. Tous ainsi, à travers les sept nerfs, ils regardent l'Empereur.

Et il y a des Mithriastes, des Adoniastes, des Orphiques. Il y a beaucoup d'esclaves syriens, bruns et huilés comme les olives mûres pour le pressoir. Il y a des femmes d'Antioche, de Byblos; des archers de Tyr, d'Emèse, de Damas, de la Mésopotamie, de la Commagène, de l'Iturée: l'odeur même du sachet de myrrhe chauffé entre les mamelles stériles; l'odeur des arbustes roux qui craquent et fument à la lisière du Désert foulé par le désespoir de la princesse incestueuse; l'odeur du Liban rayé par les gommés coulantes, par les larmes de la veuve divine et par les eaux rouges du sang d'Adonis. Le désir de l'aridité lointaine, l'attente obscure d'une réapparition mystique, le souffle chaud de l'infatigable Astoreth semblent les troubler. Et tous, avec des yeux sombres, ils regardent l'Empereur.

Le Maître est assis sur le siège insigne au très haut dossier orné de deux Victoires d'or. Sébastien se tient debout, devant lui, muet.

Et les grandes acclamations rythmées se suivent, prononcées à l'unisson par tous les assistants.

TOUTES LES VOIX

— César Auguste, que les dieux te conservent!

— César Auguste, Empereur très saint, que les dieux te gardent éternellement!

— Que de toutes nos vies les dieux augmentent ta vie!

— Bienheureux,

bienheureux, sois toujours vainqueur, sois triomphateur à jamais!

— Tu es le plus grand, le plus fort, le plus saint!

— Puisseons-nous mirer ta face pour notre bonheur éternel!

— Puisseons-nous entendre ta parole pour notre joie sans terme!

— Mais délivre-nous des chrétiens, ô César Auguste!

— Empereur, mais délivre-nous des chrétiens!

— Très saint Empereur, mais délivre-nous des chrétiens!

— Venge nos dieux!

— Venge nos feux!

— Venge nos temples!

L'EMPEREUR

Salut, beau jeune homme! Salut, sagittaire à la chevelure d'hyacinthe! Je te salue, chef de la cohorte d'Emèse, qu'Apollon aime, en qui le dieu Porte-Lumière s'est complu! Par mon laurier, Sébastien, je t'aime aussi. Je veux, avant que tu ne parles, qu'on t'acclame. Je veux qu'on t'acclame. Vous tous à la louange infatigable, criez en rythme: « Que les dieux justes conservent ta beauté pour l'Empereur, Sébastien! » Criez en rythme.

TOUTES LES VOIX

Que les dieux justes conservent ta beauté pour l'Empereur, Sébastien!

Ici l'Archer se voile de sa chlamyde.

L'EMPEREUR

Tu te voiles de ta chlamyde! Tu te voiles comme la vierge qu'on outrage ou celle qu'on va égorger. Or je ne veux pas t'égorger. Découvre ta tête!

Ici l'Archer se découvre.

Je veux te couronner, devant tous les dieux.

LE SAINT

César, j'ai déjà ma couronne.

L'EMPEREUR

On ne la voit pas.

LE SAINT

Tu ne peux pas la voir, Auguste, bien que tu aies des yeux de lynx.

L'EMPEREUR

Et pourquoi?

LE SAINT

Parce qu'il faut d'autres yeux, armés d'une autre vertu.

L'EMPEREUR

Où sont-ils les magiciens
qui t'aident dans tes artifices
et qui t'enseignent tes prestiges ?

LE SAINT

Je n'ai d'autre art que la prière.

L'EMPEREUR

Est-il vrai que tu as dansé
sur des charbons ardents ?

LE SAINT

César,
non : sur une jonchée de lys.

L'EMPEREUR

Quand tu florissais dans ta grâce,
je m'en souviens, tu dansais mieux
que tout autre entre des épées
nues. Parfois on lançait des flèches
sous tes pieds bondissants. Aucune
ne t'atteignit.

LE SAINT

Je ne crains pas
le fer.

L'EMPEREUR

Tu étais le Seigneur
des danses venu de Béryte
marine !

Il le contemple et il songe.

Est-il vrai qu'au solstice
tu as blessé le ciel ?

LE SAINT

Le ciel
m'a blessé.

L'EMPEREUR

Femmes de Byblos,
mais fut-ce au solstice d'été,
ou à l'équinoxe d'automne,
que le dur sanglier blessa
Adonis ? Ne ressemble-t-il
pas, cet Archer, à votre jeune
dieu, femmes ?

Les Syriennes répondent ensemble d'une voix douce et voilée.

LES FEMMES DE BYBLOS

Il est beau, César.

L'EMPEREUR

Je ne crois pas, je ne veux pas
croire aux délits dont on t'accuse,
chef de ma cohorte légère.
Tu es trop beau. Et il est juste
qu'on te couronne, devant tous
les dieux. Je ne veux pas savoir
si tu fais des rêves. Je t'aime.
Tu m'es cher. Dis : ne t'ai-je pas
comblé d'honneurs, de bénéfiques,
d'ornements, d'heures glorieuses
et de belles armes ? Tu mènes
mes archers d'Emèse, plus sveltes
et plus dorés que ceux qui vinrent
avec Elagabale aux cils
peints suivant le char de la Pierre
noire traîné par les panthères
odoriférantes. Ils sont
les sagittaires du Soleil,
qui est le seigneur de l'Empire.

Comme nerfs à leurs arcs ils ont
des cordes de cithare ; ils portent
des rayons dans leurs longs carquois.
Tu les mènes. Je t'ai donné
mes plus belles Aigles. Je t'ai
envoyé tuer des Barbares
sur le Danube. Tu as eu
des combats et des jeux. Toujours
j'ai tourné vers toi le plus clair
de mes visages.

LE SAINT

Oui, tu m'as été libéral,
seigneur.

L'EMPEREUR

Je ne veux pas savoir
si tu fais des rêves étranges
autour d'un roi de Saturnales,
d'un esclave en tunique rouge,
monarque d'un jour, qu'on immole
sur l'autel de Saturne. Si
je te nomme l'Enfant aux rêves,
ce n'est pas pour t'égorger.

Ici il quitte son siège ; il marche vers le Jeune Homme ; il le
touche de sa main à l'épaule.

Vois.

J'ai là tous mes dieux.

Il pousse un peu le Jeune Homme, le force à se retourner vers
l'abside et à regarder la multitude des idoles.

Vois. Regarde.

Dans tous les marbres, les métaux,
les bois, les argiles, les verres,
et dans les pierres fulgurales
qui sont les messages des nues,
et dans les pâtes inconnues
semblables aux ambres, aux naeres,
aux labyrinthes les plus vains
de la mer, j'ai les simulacres
de tous les dieux ; car le Divin,
s'il rompt les peuples et les damne
au carnage, au ban, à l'encan,
s'il ceint les rois de son carcan,
Antipater ou Epiphane,
s'il pille les temples, profane
les vases, défonce les vans,
il redresse les Immortels
d'entre les colonnes brisées,
allumant de nouveaux autels
au feu des villes embrasées.

Il presse encore de sa main puissante l'épaule du Jeune Homme.

Vois. Regarde la multitude
des Formes, la forêt des Forces.
Choisis. Il y en a de rudes
comme les souches, les écorces,
les racines. Il y en a
de flexibles comme les feuilles,
les fleurs, les tiges ; car les fleurs
les plus belles sont nées de leurs
joies, de leurs tristesses, de leurs
vengeances. Et Coré les cueille
toujours dans la plaine d'Enna.
Tu peux choisir pour ton offrande
un dieu farouche, une déesse
molle, du sang, du miel. Qu'on tresse
d'anémone et de laurier-rose,
sans bandelettes, deux guirlandes.
Je veux ceindre l'Enfant morose
et me ceindre avec lui.

LE SAINT

César,
sache que j'ai choisi mon dieu.

L'EMPEREUR

Le Soleil? Et je te ferai
pontife du Soleil, au temple
du Quirinal. J'ajouterais
d'autres dépouilles aux dépouilles
de Palmyre.

LE SAINT

Celui, celui

que tu nommes l'esclave rouge,
le monarque d'un jour, le roi
sanglant, je l'ai choisi de toute
mon âme, au delà de mon âme.

La colère de l'Auguste mêlée de rallerie est stridente comme un
feu sous la grêle.

L'EMPEREUR

Il veut du sang, il veut du sang,
cet éphèbe pâle, du sang,
des souffrances et des ténèbres!
Nous en avons, nous en avons.
J'ai des dieux qu'on remplit de sang
noir jusqu'à la couronne, comme
on remplit de vin les amphores
jusqu'au bord. Sur le Palatin
et ici, j'ai des Phrygiens
qui ululent, qui se flagellent
avec des lanières armées
de plombs, qui s'entaillent les bras
à grands coups de glaive et de hache,
qui s'évirent avec des pierres
tranchantes, et même qui boivent
la liqueur chaude longuement.
En veux-tu? Qu'on l'initie donc
au taurobole! Qu'on le couche
dans la fosse, sous le plancher
à mille fentes; qu'on égorge
au-dessus de lui le taureau;
et qu'il reçoive la rosée
vermeille, jusqu'à la dernière
goutte, sur tout son corps impur,
comme le myste de Cybèle.
Et tu seras rassasié!

LE SAINT

Rassasié de cette souillure
tous ces prêtres aux tambourins.
Fais-les crier comme Thyades
qui bondissent sur les collines
déchirant leurs propres enfants!
Je ne veux pas de ton bétail
ni de tes bouchers, Empereur.
Sur mon corps impur j'ai reçu
un autre baptême: un baptême
de rayons.

L'EMPEREUR

Le dieu rayonnant
est un seul: Apollon Soleil!

LE SAINT

Il est éteint comme un tison
qu'on a plongé dans l'eau lustrale.
Seul le Christ rayonne, l'Unique!
Il régite dans sa main la force
du ciel creux, comme le marin
serre l'écoute de la voile.

Entre vous et le jour, Il est.
Entre vous et le soleil mort,
Il est, Unique.

Dans l'emportement de la fureur, l'Auguste se tourne vers les
joueurs de lyre, invoque le coryphée, dominant de son ton-
nerre le tumulte des prêtres.

L'EMPEREUR

Cithares, cithares, cithares,
faites la lumière, aveuglez
l'impie! Euryale, Euryale,
entonne l'hymne!

Il marche vers son siège; et il se rassied, dans l'attitude de
l'Olympien, dont il a joint le nom à son nom.

LES CITHAREDES

Païan, Lyre-d'or, Arc-d'argent,
Seigneur de Délos et de Sminthe,
beau Roi chevelu de lumière,
ô Apollon...

Telle une bande de lumière soudaine vibre à travers les tiges
des blés et transmue en or glorieux leur sécheresse, tel le
premier rayonnement de l'Ode semble parcourir la longue
ordonnance des cithares et enflammer d'un même éclair
toutes les cordes.

LE SAINT

Cessez!

D'un signe, il a interrompu les chanteurs qui renversaient la
tête pour invoquer le nom du prophète delphien.

Cessez, ô citharèdes,

d'un démon qui n'a plus de char,
ni plus de traits, ni plus de nerfs
à la lyre et à l'arc, ni plus
de diadème sur la honte
de son front. Silence! Silence!

Une sorte d'annonciation mélodieuse, légère comme un mur-
mure d'abeilles, semble se répandre dans le pentagone
d'ivoire. L'Empereur assis, appuyé sur le coude, regarde le
Jeune Homme, assemblant la stupeur et la fureur entre
ses sourcils froncés.

O vous qui me voyez inerme,
je suis l'Archer certain du but.
Je suis l'esclave de l'Amour.
Je suis le Maître de la Mort.
J'ai, d'un signe, étouffé le chant
dans votre gorge et engourdi
vos doigts. Ecoutez l'autre lyre!
Je vous adjure, au nom du Christ,
par l'ombre de la Croix sanglante,
par cette ombre qui vous recouvre.
Vous en avez déjà la bouche
pleine jusqu'aux poumons, chanteurs,
vous qui vous haussiez sur l'orteil
pour mâcher la lumière d'or.
Broyez cette ombre.

L'Empereur bondit.

L'EMPEREUR

Egorgez-le!

Des sacrificateurs s'élançant comme des bourreaux.

Non. Je veux rire.

Je cherche des façons nouvelles.
J'invente des modes nouveaux.
Le long du palus pestilent
où chantent les grenouilles noires,
ce soir même, tu vas rejoindre
ton Guérisseur de Galilée.

Il rit; puis il s'emporte.

Mais ne regarde pas ton maître!
Tu es l'esclave des esclaves.
Cache tes yeux peints de nuit bleue.
Voile du pan de ta ehlamyde
ta pâleur phrygienne.

Le Saint fait l'acte de s'envelopper le visage comme dans le rite de la consécration.

Non.

Donnez-lui, sacrificateurs,
une robe blanche, entourez
de verveine et de bandelettes
sa chevelure de joueuse
de flûte; et qu'il ait pour compagne
au sacrifice une colombe
d'Amathonte.

Les ordres du Maître et les mouvements des exécuteurs sont comme les éclairs et les foudres. Personne n'hésite ni ne réfléchit. La main souveraine semble les saisir comme des armes ou des outils, prêts à frapper ou à besogner. Le monosyllabe les arrête, les fige.

Non. Des couronnes,

des couronnes et des colliers,
des couronnes rouges, de lourds
colliers, des torques de Gaulois,
des anneaux de soldats sabins,
les boisseaux d'Annibal remplis
de bagues sanglantes, sans nombre,
sans nombre, pour l'ensevelir
vivant sous les fleurs et les ors
comme Brennus fit de la vierge
d'Ephèse, comme ces vainqueurs
de Naxos firent de la vierge
Polychrite après le carnage
nocturne.

Il atténue son emphase menaçante dans la similitude ingénieuse; et il regarde de côté ses rhéteurs et ses grammairiens qui arrondissent la bouche et soulèvent les bras pour témoigner à l'Érudit leur émerveillement unanime. Il sourit, se rassied et contemple le héros imberbe, avec un étrange feu dans ses prunelles aiguës.

Mais comme il est beau!

Il est trop beau. Je veux qu'il chante,
qu'il chante son extrême chant,
tel le cygne hyperboréen,
s'il a brisé l'essor de l'hymne
à la syllabe la plus sainte.
O Euryale, porte-lui
la plus vaste de mes cithares
pour qu'après tu puisses clouer
contre les deux cornes sonores
le sacrilège ivre de myrrhe.
C'est ce que je veux. Obéis.
Que la cithare délienne
soit le gibet de cet éphèbe.
Car il est beau.

Le conducteur du chœur s'avance, soutenant par la caisse une grande cithare chrysoléphantine, belle et solennelle comme les simulacres gardés dans les Trésors des temples. Sept gemmes de couleurs diverses sont enchâssées, comme dans des chatons, dans les sept attaches des cordes sur la branche transversale en forme de joug; et une pure bandelette est attachée au côté droit comme à la tempe d'une Muse vivante. Elle propage, dans son parcours, des ondes nombreuses. Tel le cygne fluvial, de sa poitrine gonflée par le même souffle qui ouvre en corolle ses ailes, émeut l'eau qui tout autour s'harmonise.

LE SAINT

Je suis mon sacrificateur.
Je vous le dis.

Il prend la cithare, il l'appuie sur sa hanche gauche: et, la tenant par l'une des cornes comme une victime, il la mutilé avec le petit couteau des Agapes, qu'il avait caché dans les plis de son vêtement. On entend gémir les cordes coupées. Des imprécations, des implorations, des invocations surgissent de la tourbe fluctuante. L'Empereur reste assis, le torse tendu en avant, le regard fixe, dans une sorte de ravissement farouche, transporté par son âme avide de prodiges et de songes.

LES ORPHIQUES

— Orphée! Orphée! Fils d'Apollon!
— Fils de Calliope, tu vois:
avec le couteau de l'Agape
il vient de trancher les sept cordes!
— Par les larmes des sept Pléiades,
tuez l'impie!

DES VOIX EPARSEES

— Tronquez son chef!
— De l'Hèbre au Tibre!
— Donnez le supplice de Thrace
à l'impie!
— Liez par les tresses
de ses cheveux son chef exsangue
au joug de la Lyre! Mettez
son trône en lambeaux!
— Jetez-le
au Tibre!
— Au Tibre!
— A la Cloaque!
— A la Cloaque!

LES ORPHIQUES

— Orphée, Orphée, approche, inspire
ceux qui enseignent tes mystères,
fils d'Apollon!

Dans le laraire l'ombre devient effrayante. Des flamines jettent des poignées d'aromates sur la braise des autels. Les lueurs se reflètent dans la voûte dorée, sur la multitude divine. On voit briller les plaques, les disques, les croissants, tous les emblèmes, et les regards inflexibles des yeux d'émail. Des esclaves ont apporté des corbeilles remplies de couronnes et des boisseaux remplis de colliers. La cithare mutilée est étendue sur les dalles, au pied du Jeune Homme intrépide.

LE SAINT

César, écoute l'autre lyre.
Je ne chanterai pas mon hymne.
Ah, j'ai trop d'amour sur mes lèvres
pour chanter; et mon cœur m'étrangle
jusqu'à ce que je ne l'oye plus.
Mais — qu'il t'en souviene, César! —
mais de la hampe de mon dard
les Messagers du nouveau dieu
ont fait leurs plectres invincibles.
Ecoute, écoute. La forêt
de métal, de cèdre et de pierre,
la forêt drue de tes idoles,
va se courber, va s'érouler
sous le vent de la mélodie.
César, César aux yeux de lynx,
je danserai, je danserai,
si je suis le Seigneur des danses
venu de Béryte marine
avec tes cargaisons d'épices,

avec ta pourpre, avec ton bysse,
avec tes parfums et tes vins.
Pour tes mages et tes devins
je danserai la Passion
de ce Jeune Homme asiatique,
de ce Prince supplicié;
car la feuille de ton laurier
est comme le fer de la lance
qui lui perça le flanc anxieux.
De la profondeur de tes yeux
regarde. Ecoute, et puis regarde.
Ne tremble pas.

Il recouvre de sa chlamyde la cithare mutilée. L'Empereur semble s'enivrer de chacun de ses gestes. Il se tend vers l'imberbe, il lui parle d'une voix soumise et ardente.

L'EMPEREUR

Sois un dieu. Je te ferai dieu.
Tu auras des statues, des temples.
Je t'aimerai.

DES VOIX EPARSEES

— Il apprête l'enchantement.
— Il compose un charme lugubre.
Il est beau, cependant, César.
— César, plus la victime est belle,
plus elle est agréable aux dieux.
— Jetez la torche entre ses pieds.
— Scellez sa bouche avec le feu.
— Il a dans le creux de ses paumes
la terre qui comble les tombes
et les larmes de l'oliban.
— Seigneur des danses!

LE SAINT

César, regarde. Et souviens-toi
de l'étoile qui fut clouée
au cœur vivant du Ciel, en gage
de la parole radieuse
parlée par la bouche de l'Oint.
Tu la sauras.

L'EMPEREUR

Dis la parole. Sois ce dieu.
Je veux appeler de ton nom
la plus lointaine des étoiles,
ou la plus proche.

LES FEMMES DE BYBLOS

— Comme il est beau! Comme il est beau!
— Ses boucles sur son front têtue
sont les grappes de la douleur.
— Son regard est comme l'effluve
du sommeil, la nue du benjoin.
— Il sort du lit élyséen
avec des pavots dans ses mains.
— Tu es beau, tu es beau, Seigneur,
semblable à l'anémone en fleur,
pareil à l'Archer du Liban.
— Seigneur des danses!

Par ses pas, ses gestes, ses attitudes, les aspects de sa face douloureuse, l'angoisse de ses paroles étouffées, le Confesseur exprime le haut drame du Fils de l'homme autour de la chlamyde étendue, comme autour d'une dépouille sanglante. Par intervalles, les esprits de la musique le surmontent et le ploient comme le fleuve ploie le roseau et le saule. Il reste ainsi, courbé ou renversé, immobile comme un enfant de Niobé, tandis que la mélodie seule atteint les sommets indicibles. Après, il se redresse et se transfigure. Il est plus pâle que les marbres et les ivoires, plus resplendissant que

la lune sur le front d'Isis. Le métal de sa voix est transmué par la flamme du cœur profond.

LE SAINT

Avez-vous vu celui que j'aime?
L'avez-vous vu?

Un frisson merveilleux court dans toutes les chairs humaines. Les prêtres, les mages, les musiciens, les archers, les esclaves, ne sont qu'un seul regard allumé à la cime d'une seule attente. Et les femmes moites de malaise, la gorge aride, semblent défaillir.

Tout à coup, un grand silence plane sur l'ardeur de la vie. Celui qui apporte le témoignage des choses cachées est seul, sous l'espèce de l'Éternel. Sa voix est celle même de l'agonie sublime.

Il dit alors: « Mon âme est triste
jusqu'à la mort. Restez ici
et veillez. » Et il se prosterne
et dit dans sa prière: « Ecarte
cette coupe de moi, Seigneur.
Toutefois, non comme je veux
mais comme tu veux. » Sa sueur
tombe comme gouttes de sang.
trempe la terre.

La sueur mortelle et le sang noir et les sursauts du supplice et les battements du flanc transpercé et le profond soupir, et les larmes de l'inconsolable amour, et le corps embaumé dans le linceul, et toutes les ténèbres: ces choses il les contient, semblable au grain que verse le Van mystique, où tout est contenu. Or le souffle lugubre semble venir de loin, de la lointaine Asie desséchée, des côtes de la Phénicie, des gorges du Liban, des confins de l'Euphrate, des oasis du Désert. Les femmes syriennes tressaillent comme par la présence de leur dieu androgyne.

LES FEMMES DE BYBLOS

Ah! Tu pleures le Bien-Aimé!
Tu pleures l'Archer du Liban.
O sœurs! O frères!

Elles reçoivent le fleuve rougi par le sang du chasseur divin, et les catafalques funéraires dressés aux abords des Temples, et l'image du dieu mort enveloppé dans les baumes et les linges, et le cercueil orné d'anémones et de roses; et les cheveux épars, les ceintures dénouées, les robes déchirées, les larmes versées sur le seuil des portes ou le long des murailles saintes.

Hélas! Tu pleures Adonis!
O sœurs! O frères!

Et les autres femmes s'émeuvent; et toutes les veines de la même race palpitent; et les bras se tendent, et les bouches se gonflent, et le Chœur se forme et gémit.

CHORUS SYRIACVS

Hélas! Tu pleures Adonis!
Il se meurt, le bel Adonis!
Il est mort, le bel Adonis!
Femmes, pleurez!

Voyez le bel Adolescent
couché dans la pourpre du sang.
Donnez les baumes et l'encens,
femmes! Pleurez!

Voyez le sang couler de l'aine,
le sang noir sur la cuisse blême.
Mêlez à l'huile syrienne
vos pleurs! Pleurez!

Pleurez, ô femmes de Syrie,
criez : « Hélas, ma Seigneurie ! »
Toutes les fleurs se sont flétries.
Criez, pleurez !

Le Chœur s'éteint. Et une voix solitaire semble surgir d'une profondeur infinie, ayant traversé toute la masse de la souffrance comme le souffle traverse le poumon.

VOX SOLA

« Je souffre », gémit-il. Ecoute !
« Je souffre. Qu'ai-je fait ? Je souffre
et je saigne. Le monde est rouge
de mon tourment.

Ah, qu'ai-je fait ? Qui m'a frappé ?
J'expire, je meurs. O Beauté,
je meurs mais pour renaître impé-
rissablement. »

CHORVS SYRIACVS

Il se meurt, le bel Adonis !
Il est mort, le bel Adonis !
O Vierges, pleurez Adonis !
Garçons, pleurez !

Et vous, et vous, dans les couronnes
rougissez de deuil, anémones !
L'Époux descend à Perséphone.
Eros, pleurez !

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau, l'Hadès morne
l'emporte. Renversez les torches,
Eros ! Pleurez !

Pleurez, ô femmes de Syrie !
Il va dans la pâle Prairie.
Toutes les fleurs se sont flétries,
hélas ! Pleurez !

Le Chœur s'éteint. L'Archer est haletant, éperdu. Il secoue sa chevelure, comme pour en faire tomber les anémones vénérées. D'une voix trouble qui passe à travers toute sa chair, il augmente sa propre frayeur.

LE SAINT

Quel est ce jeune homme tout blanc
assis à l'entrée du sépulchre ?
« Vous cherchez le crucifié.
Et pourquoi cherchez-vous parmi
les morts celui qui est vivant ? »
Or Il est là, debout. Il dit :
« Ne pleurez plus. »

Il est là, debout, lui-même. Il est le Ressuscité de la tombe rupestre. Descend-il du Golgotha ? descend-il du Liban ? Il est beau comme un dieu est beau. Une chaude et fauve lueur l'enveloppe comme si un nuage en feu était venu de l'occident se mirer dans le bouclier soulevé qui laisse fuir par le soupirail la fumée des aromates.

VOX SOLA

Cessez, ô pleureuses ! Le monde
est lumière, tel qu'il l'annonce.
Il renaît dieu, vierge et jeune homme,
le Florissant !

Il est debout, le Désirable.
Ses mains sont pleines de semences.
Il va ramener dans ses danses
chastes l'Absent.

Il renaît, il se renouvelle.
O frère des Saisons jumelles,
debout ! La mort est immortelle,
dieu, par ton sang.

LES FEMMES DE BYBLOS

Le dieu ! Le dieu ! Voilà le dieu !
Il est debout.

L'EMPEREUR

Il est un dieu, il est un dieu !

Il bondit, ivre de prodige, de songe et de création. Ce cri fulgurant, jailli de sa poitrine oppressée, couvre toutes les voix, les éteint. Il s'approche de l'Être mystérieux. Il lui parle dans le silence que les profondes haleines font pareil au silence des rivages. Maintenant il semble que la multitude exsangue des idoles soit plus vivante que la tourbe des humains.

Tu es un dieu. Je te fais dieu,
moi, le Maître de l'Univers,
qui ai joint à mon nom le nom
du Tonnant. Moi, je te fais dieu.
Tout est licite à l'Empereur.
Hadrien a déifié
le Jeune Homme de Bithynie
à la bouche mélancolique.
Je veux te consacrer un temple,
un temple sur le Viminal,
avec des trésors et des prêtres.
Tu auras des autels toujours
fumants, des offrandes opimes,
des louanges harmonieuses ;
et on parfumera de rose
le marbre de tes simulacres
comme à Délos.

Le Jeune Homme est ébloui, vacillant, perdu dans une immense lumière vertigineuse comme la lumière du Désert embrasé où vibre le crissement des sauterelles. A-t-il, lui aussi, jeûné pendant quarante jours et quarante nuits ? Il parle comme en songe, comme dans le délire de la faim.

LE SAINT

Je souffre, je souffre. Les cieux
s'évanouissent. Une main
m'a pris par les cheveux. Quelqu'un
a crié : « Béni soit le Roi
qui vient au nom d'Adonaï ! »
Adonaï ! Adonaï !
Ai-je entendu ?

Les bêtes sauvages se sont enfuies dans les sables, les Anges se sont évanouis dans le soleil. Le Tentateur se rapproche.

L'EMPEREUR

Tu vas, cette nuit, apparaître
aux yeux du peuple, dans les rues
arrosées de safran punique,
parmi la clameur des cohortes,
au milieu de torches nombreuses
comme mes désirs, sur un char
traîné par des éléphants blancs,
si haut qu'on abattra les Arcs
de Triomphe sur ton passage,
on ouvrira dans les murailles
des brèches pour que tu n'inclines
point ta tiare.

Le Jeune Homme parle comme en songe, comme dans le délire de la soif.

LE SAINT

Quelle splendeur sort de mes os?
Suis-je lumière? « Qui me voit,
voit celui qui m'a envoyé. »
L'a-t-Il dit? Je souffre, je souffre.
« Tu es mon fils, le Bien-Aimé.
En toi je prends plaisir. » Peut-être,
nous sommes un. Tout s'obscurcit.
Les cieux s'évanouissent. Suis-je
au faite du Temple? au sommet
du Mont, avec le Tentateur?
« Si tu es le fils d'Elohim,
jette-toi en bas. » O vertige!
Il m'a saisi par les cheveux.
« Maintenant mon âme est troublée
et que dirai-je, que dirai-je? »
Ma vie s'évanouit. Les Anges
sont loin, loin. J'entends d'autres voix.
« Je te donnerai tout cela,
si tu m'adores. »

L'Empereur a enlevé l'une des deux Victoires d'or qui ornent le haut dossier de son siège. Et, dans sa main tendue vers le Déifié, il serre le globe qui soutient le pied léger de la déesse très désirable.

L'EMPEREUR

Prends la Victoire impériale
dans ton poing fort et décharné
comme la griffe de mes aigles.
Ce globe est l'orbe de la Terre
et la pomme des Hespérides.
Or tu es dieu, tu es César,
tu es Prince de la Jeunesse:
tu as la puissance et la joie,
la merveille tissée des songes
pour vêtir ton corps ambigu,
les perles et le laurier-rose
pour tes tempes étincelantes.
Tu auras tout, tu auras tout.
Je te donnerai les butins
de toutes mes guerres d'Asie,
de mon Asie profonde et chaude
comme la gueule du lion
et comme le cœur d'Alexandre.
Moi vivant, je te léguerai
l'empire. Tu seras le maître.
Etant dieu pour rester lointain
dans tes silences, tu seras
empereur pour te rapprocher
et pour t'agiter. Tu feras
verser du sang, fonder des villes,
ployer des rois, sécher des mers,
chanter des poètes, mourir
des héros, surgir des aurores
inconnues du fond des douleurs
inexpugnables. Tu auras
le monde tremblant dans le creux
de ta main comme l'alouette
dans le sillon avant le jour.
Ah, qui donc, des choses plus belles
que toutes ces choses, qui donc
te les donnera? Tends le poing,
prends la Victoire!

Lentement, lentement, comme en un songe, le Déifié tend son bras droit vers le donateur; et il reçoit dans la paume le simulacre de la déesse qui « seule rompt l'incertitude du combat ». Il serre le globe entre ses doigts endurcis par le nerf de l'arc; et, renversant le front têtue qu'alourdissent les

grappes de la douleur, il mire de dessous ses larges paupières l'Or triomphal dressé au bout de son bras rigide. L'Auguste s'abandonne à sa démence magnifique.

L'EMPEREUR

Chantez! Bondissez! Exultez!
Que tous les marbres, tous les bronzes
divins bondissent eux aussi
comme le thiasé d'Evan;
car ce dieu renaît de l'abîme
de mon cœur, avec mille noms,
avec mille noms ineffables,
et seul je ravis aux Puissances
noires pour toujours sa beauté!
Que, toute la nuit, le tonnerre
trionphal des buccins résonne
au sommet des saintes collines,
jusqu'à ce que les joues éclatent,
jusqu'à ce que tout l'éther soit
un bouclier de Corybante,
jusqu'à ce que ma Rome entende
hurler vers les hauts Dioscures
la Louve aux mamelles d'airain!
Et vous, tracez le temple, Augures:
annoncez l'étoile future
au ciel romain!

Le Déifié a tendu l'autre bras aussi; et il serre maintenant la Victoire impériale entre ses deux mains, si fort qu'on croirait entendre le métal craquer. Seul les soulèvements de sa poitrine indiquent la violence du combat invisible. Les lèvres sont ouvertes, comme la déchirure même de son âme vivante, sur ses dents fermées. Autour de lui, dans les fleurs, dans l'or, dans les parfums et dans la flamme, au son des cithares et de flûtes, les Adoniasstes semblent mener l'orgie divine comme dans le temple de Byblos après le septième des jours funèbres, quand les femmes descendaient au port pour y recueillir la tête de papyrus jetée dans la mer par les Alexandrines et poussée par le courant jusqu'à la ville phénicienne.

SEMICHORVS I

Io! Io! Adoniasstes!
O sœurs, ô frères, exultez!
Le Seigneur est ressuscité!
Il conduit la danse des astres.

Io! Déliez vos cheveux,
dénouez vos ceintures, femmes!
Du noir Hadès où sont les âmes
il nous revient, le Bienheureux.

SEMICHORVS II

Tu es beau, tu es beau, Seigneur!
Io! Salut, ô Bien-aimé!
Tour à tour tu renaiss et meurs,
Enfant de l'Immortalité.

Donnez la rose et l'anémone,
sang et larmes, au Florissant!
Ceignez-le des mille couronnes
germées des larmes et du sang!

CHORVS

O neuve jeunesse du monde!
Couronnez Cypris, couronnez
Eros vaincu, couronnez
trois fois Cybèle la profonde!

Couronnez Pan au thorax bleu,
le roi Pan aux deux cornes torsés!

Io, Pan! Pour toutes les forces,
io, couronnez tous les dieux!

Le cri soudain et terrible du Ressuscité domine le chœur orgias-
tique.

LE SAINT

Jésus, Jésus, Jésus, à moi!
Au secours, Seigneur! A mon aide,
ma force, ma flamme, mon Roi!

De toute la hauteur de ses bras, il élève en l'air la Victoire,
et la lance contre la mosaïque luisante, aux pieds de l'Augu-
ste. Tous les bruits tombent. La voix du Confesseur a
l'éclat des buccins.

César, maudit, j'ai dans mon poing
mon âme nue, victorieuse,
splendide, aux six ailes de feu.
J'ai brisé ton idole, j'ai
brisé ton or, comme toi-même
tu seras brisé, tu seras
foulé. Tous tes os se séparent.
Je vois le signe de la lèpre
sur ton front de boue. La nuit vient.
L'entends-tu? La nuit rugit comme
une lionne, déchirant
les rets de ses nuages noirs.
La Louve a peur.

L'EMPEREUR

Renversez-le! Renversez-le!
Scellez sa bouche avec la torche!
Faites de sa face une plaie
fumante!

Des hommes obéissent si vite qu'on entend la crépitation des
flammes allongées par la véhémence du geste.

Non!

Il semble ronger de ses yeux voraces la figure du Jeune
Homme. Il dompte sa fureur. Le Saint ramasse la chlamyde
et s'enveloppe la tête comme dans le rite de la consécration.
La cithare mutilée reluit à terre, découverte.

DES VOIX EPARSEES

— Auguste, Auguste, souviens-toi!
— O Divin, venge ta cithare!
— Venge Apollon!

LES ORPHIQUES

Orphée! Orphée, caché, sonore,
viens à ce sacrifice, Maître
des visions!

L'Auguste a dompté sa fureur. Il est grave comme un pontife
quand il s'avance vers le Saint et le découvre, tirant la
chlamyde par le bord.

L'EMPEREUR

Euryale, et toi, Nicanor,
étendez-le sur la cithare.
Ainsi. Ainsi. Mais doucement.

Le Saint ne résiste pas; car son âme est transportée hors d'elle-
même.

Femmes de Byblos, les plus belles,
venez le composer. Ainsi:
entre les deux cornes d'ivoire,
la tête contre le joug d'or;
et sur sa poitrine le plectre.
Ainsi. Ainsi. Très doucement.
Et enroulez ses belles boucles
autour des sept cordes coupées,
très doucement.

Le Saint ouvre les bras et joint les pieds comme le Crucifié.

LE SAINT

En vérité je vous le dis,
si des frères secrets m'écoutent
parmi les esclaves honteux
qui doivent gémir sous les verges
et attendent le changement:
Jésus veut me glorifier.
Moi et le Christ, nous sommes Un.
J'ouvre les bras. Nous sommes Un,
pour les Clous, la Lance et l'Eponge.
Voici. J'ai soif; mon côté saigne;
mes mains et mes pieds sont cloués.
Gloire éternelle!

L'EMPEREUR

Ne le touchez plus de vos doigts!
L'art de sa démenace est sublime.
Le son de sa faute est divin.
Certes, c'est la divinité
de ma cithare, qui lui donne
une fin si mélodieuse.
Il meurt dans le mode dorique.
Ne le touchez plus de vos doigts!
Ne touchez pas à sa pâleur.
Je ne veux pas ouvrir ses veines,
bien qu'il se dise tout sanglant.
Je songe à la vierge d'Ephèse,
à cette fille naxienne...
Mais il est pâle, Adomiastes,
plus que vos images de cire
après l'équinoxe d'automne,
sur vos lits d'ébène, à Byblos.
Il renaissait, et il se meurt.
O pleureuses, pleurez encore!
Il se meurt, l'Archer du Liban!
O sagittaires chevelus,
ô mes sagittaires d'Emèse,
de Damas, de la Commagène,
de Palmyre et de l'Iturée,
il se meurt, le bel Adonis!
Pleurez, pleurez!

Dans un ton très bas la lamentation adonienne recommence.
Des flamines jettent des poignées d'aromates sur la braise des
autels. Les dadophores soulèvent leurs torches vers les idoles
innombrables qui vont recevoir le sacrifice. Les plaques, les
disques, les croissants, tous les emblèmes, et les regards in-
flexibles des orbites d'émail, étincellent sous la voûte d'or;
tandis que l'Empereur s'incline vers le Saint silencieux, pour
le tenter.

Par le haut Soleil vaincu,
ô mourant, écoute l'Arbitre.
Tout ce que j'ai voulu t'offrir,
je le tiens dans ma main encore.
Tu pourrais encore être un dieu,
avoir ton temple.

LE SAINT

Le Christ règne! Tu n'es que fange.
La mort est vie.

L'EMPEREUR

Etouffez-le sous les couronnes,
étouffez-le sous les colliers,
sous les fleurs, l'or et la musique,
sous les songes, l'or et les plaintes,
car il est beau.

On vide les corbeilles, on vide les muïds. On ensevelit le Saint.

sous les colliers, comme la vierge d'Ephèse; on l'étouffe sous les couronnes, comme la vierge de Naxos. Les esclaves syriens renversent les flambeaux. Les archers d'Emèse, en commémoration de la Flèche qu'on ne vit pas retomber, plient un genou et bandent leurs grands arcs vers l'œil du ciel qui reluit, par la baie circulaire, à travers la fumée de l'oliban.

CHORVS SYRIACVS

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau l'Hadès morne
l'emporte Renversez les torches,
Eros! Pleurez!

EXPLICIT

SECYNDVM SANCTI SEBASTIANI SVPLICIVM INCRVENTVM

LA QUATRIÈME MANSION

LE LAURIER BLESSÉ

LES PERSONNAGES

LE SAINT.

SANAË.

LES ARCHERS D'EMÈSE.

LES ADONIASTES.

On aperçoit les antiques lauriers du bois d'Apollon, sur une colline ronde comme une mamelle. Ils sont drus et touffus à l'entour, sombres et immobiles comme leurs images votives de bronze offertes dans les sanctuaires. Leurs troncs, hérissés de feuilles aiguës comme les pointes des lances, surgissent contre le ciel latial où fument les longues traînées sulfureuses du jour fuyant. Ils entourent la clairière sainte qu'un autel triangulaire de pierre occupe, rongé par les années et les pluies, sans feu dans l'ombre. Trois femmes sont assises sur les monceaux des vieilles cendres, silencieusement enveloppées dans leurs manteaux noirs, les genoux entre leurs bras et la tête entre leurs genoux. Sont-elles les Parques filles de l'Erèbe, sans quenouille, sans fuseau, sans ciseaux? Sont-elles les Furies filles de la Terre, sans leurs fouets de couleuvres et sans leurs torches tartaréennes? Sont-elles les Grâces filles du Soleil, devenues décrépites et lugubres, couveuses de cendres? Comme des Sibylles ou comme des Suppliantes, elles semblent sommeiller ou être accablées de fatigue et de malheur.

De hautes tombes sont éparses dans la plaine latine; des aqueducs interminables chevauchent vers la cité et vers la nuit. On a dépouillé le Martyr pour l'attacher au tronc d'un grand laurier avec des cordes de sparte. Debout, les pieds nus sur les racines noueuses, il repose sur la tige svelte de sa jambe droite le poids de son corps lisse comme l'ivoire; et, les poignets liés au-dessus de sa tête, il ressemble au beau diadumène qui se ceint du bandeau.

C'est aux Sagittaires d'Emèse que l'Auguste a ordonné de venger par les flèches le Soleil seigneur de l'Empire. Ils sont éperdus d'amour et de crainte. Sanaé, l'archer aux yeux vairons, est parmi eux. Il épie la plaine.

SANAË

Ils sont loin, ils sont déjà loin!
On n'aperçoit plus les chevaux
de la turme. Une croupe blanche
disparaît au détour, derrière
les Tombeaux: le décurion.
Il n'a jamais tourné la tête.
Seigneur, nous allons maintenant
te délier.

LE BON PASTEUR.

LES TROIS COUVEUSES DE CENDRES.

CHORUS SYRIACUS.

LE SAINT

O Sanaé,
tu ne te souviens plus! Tu as
tout oublié. Que t'ai-je dit?
« Souvenez-vous. Je suis la Cible. »
Où est mon arc?

SANAË

Nous t'avons sauvé, nous t'avons
sauvé, seigneur, quand tu mourais
étouffé sous l'or et les fleurs.
Nous t'avons soustrait et caché,
risquant nos têtes. Et tu as
voulu de nouveau l'affronter,
le Lion! Tu as de nouveau
cherché le danger et la mort.
Et le morne Hadès fait toujours
ton envie.

LE SAINT

Hélas, Sanaé,
je t'avais élu, je t'avais
élu!

SANAË

Nous t'aimons, nous t'aimons,
seigneur. Tu pouvais être un dieu.
Mais tu es le dieu de nos songes,
et le songe de nos jeunesses:
car tous les nuages qui naissent
de la mer nous sont des navires
mystérieux pour t'enlever,
pour t'emporter, pour faire voile
avec tes sorts vers ton empire,
vers ta fable, vers ta Colchide.
Et nous voulons, ô déicide
ivre d'immortalité, tendre
à ta soif une pleine coupe
de nepenthès et d'amaranthe
pour qu'il ne te souvienne plus
des douleurs et des épouvantes

qui assiègent ton âme. Ecoute, seigneur.

LE SAINT

Pourquoi me trahis-tu ?
Je t'avais sacré. Tu étais
marqué par Dieu, du double signe.

SANAE

Ecoute, écoute. Le soir tombe.
Le fleuve est proche. Des rameurs
sont prêts. Tu trouveras des voiles
ciliciennes à Ostie.

LE SAINT

Les voiles de Paul ?

SANAE

Et tu vas
choisir ceux de nous qui viendront
avec toi. Mais nous viendrons tous,
après. Nous ne voulons servir
que tes sorts, dans notre patrie
qui est la tienne, dans la terre
qui couve les songes des Rois
et les promesses des Voyants.

LE SAINT

O Sanaé, comment peux-tu
espérer de troubler mon âme,
si tu sais ce que j'aurais pu
être ?

SANAE

Un dieu prisonnier.

LE SAINT

Tendez,
tendez vos arcs.

SANAE

Rien qu'un esclave
dieu.

LE SAINT

Je meurs de ne pas mourir,

SANAE

Rien qu'un simulacre lointain.
Mais, si tu es sauf, si tu es
libre, si tu es fort, si tu
es pur, avec tout ton visage
divin tourné vers l'Orient,
vers l'héritage de ton âme,
vers l'héritage de ton dieu,
n'auras-tu pas une plus sainte
guerre et une victoire plus
grande que cette insatiable
mort ?

LE SAINT

Je meurs de ne pas mourir.

SANAE

César a dit : « Amenez-le
au bois d'Apollon ; liez-le
au trône du plus beau des lauriers ;
puis décochez contre son corps
nu toutes vos flèches jusqu'à
ce que vous vidiez les carquois,
jusqu'à ce que son corps nu soit
pareil au hérissin sauvage. »

LE SAINT

Oui, Sanaé, oui, mes archers,

c'est ce que je veux. Ce sera
beau.

SANAE

Mais César a dit : « Ensuite
coupez sa belle chevelure
et déposez-la sur l'autel,
en expiation ; coupez
au laurier funeste un rameau
flexible pour me l'apporter,
pour que j'en fasse une couronne
et que, sous son ombre, je pleure.
Et livrez son cadavre aux femmes
de Byblos, aux Adonastes ;
puisque l'équinoxe d'automne
vient avec le deuil relevant
le catafalque du dieu mort.
Peut-être il va revivre encore
une fois, s'il est comme Hérile
roi de Préneste, qui avait
eu de sa mère les trois âmes
et les trois armures qu'Evandre
lui arracha. » Tu vas revivre,
tu vas revivre !

LE SAINT

Oui, je vais
revivre.

SANAE

Or il suffit qu'on coupe
une chevelure de femme
et qu'on apporte à l'Empereur
le rameau de laurier.

LE SAINT

Je vais
revivre, Sanaé. J'atteste
mon souffle et le ciel que je vais
revivre ; car il est devin,
l'Empereur. Il a deviné.
J'ai eu de ma mère trois âmes
et trois armures, comme Hérile
roi de Préneste. Attendez-moi.
Demain, à l'heure de Vesper,
au bord du fleuve attendez-moi,
et je me montrerai à vous.
Je vous montrerai mon visage
tourné vers l'Orient. Alors
vous serez prêts. Nous trouverons
des voiles, des voiles gonflées
par les vents certains, et des proues
aiguës comme le désir
de la vie belle.

SANAE

Nous serons
avec toi, libres avec toi.
libres avec toi sur la mer
glorieuse !

LE SAINT

Mais pour revivre,
ô Archers, il faut que je meure,
il faut que je meure.

LES ARCHERS D'EMESE

O Aimé,
Aimé !

LE SAINT

Il faut que mon destin

s'accomplisse, que des mains d'hommes
me tuent.

LES ARCHERS D'EMESE
Seigneur! Seigneur!

LE SAINT
Vos mains.

LES ARCHERS D'EMESE
O Aimé!

LE SAINT
Vos mains fraternelles.

SANAE
Nous brisons nos arcs.

LE SAINT
Tendez-les!
Où est votre amour? Vous m'aimez,
vous brûlez de servir mes sorts,
et vous empêchez que mes sorts
s'accomplissent, que cet anneau
de mon éternité se ferme.
Vous m'aimez, et vous n'exaltez
pas mon mystère. Je vous dis
que je vais revivre. N'ayez
aucune crainte. En vérité
je vous le dis.

SANAE
Seigneur, nous allons donc tuer
notre amour!

LE SAINT
Il faut que chacun
tue son amour pour qu'il revive
sept fois plus ardent. O Archers,
Archers, si jamais vous m'aimâtes,
que votre amour je le connaisse
encore, à mesure de fer!
Je vous le dis, je vous le dis:
celui qui plus profondément
me blesse, plus profondément
m'aime. Sanaé, souviens-toi!
Souvenez-vous, Elus d'Emèse!
Je vous avais commis cet arc
où le fil de mon sang s'incruste
de l'une à l'autre coche et luit.
Voyez. Je sens que dans la paume
de ma main le stigmatte brûle,
se rouvre et saigne.

Un pasteur est apparu entre les branches des lauriers. Il porte
une brebis autour de son cou, sur ses épaules, tenant deux
pieds de la bête dans chacune de ses mains. Il reste debout,
immobile, en silence, les yeux fixés sur le Martyr.

O tremblement
de mon âme! Je sens mon âme
et l'arbre trembler jusqu'au bout
des racines les plus cachées.
Ne voyez-vous pas les trois femmes
noires sursauter?

SANAE
Quelles femmes,
seigneur? Tu nous effraies.

LE SAINT
Les trois
femmes voilées qui sont assises
au pied de l'autel.

SANAE
Il n'y a,
seigneur, que des monceaux de cendres.
Il n'y a que les vieilles cendres
accumulées des sacrifices.

LE SAINT
Elles tressaillent. Je les vois.

SANAE
Tu te trompes. Quelle épouvante
te blanchit!

Soudain, le Martyr a rencontré le regard du pasteur.

LE SAINT
Parle bas. Ce n'est
pas l'épouvante. Parle bas.
Il est là, le Pasteur. Regarde

SANAE
Où est-il? Quel pasteur?

LE SAINT
Il porte
la brebis autour de son cou,
sur ses épaules. Le vois-tu?

SANAE
Seigneur, seigneur, quels sont tes rêves?

LE SAINT
Il n'est plus là.

L'apparition s'évanouit; mais l'ombre du Crucifié s'étend sur
le laurier fatidique. Et l'ivresse du sang durera jusqu'au
dernier soupir.

Mon sang commence
à couler, dans l'ombre qui croît.
Les lauriers sont comme les lances
hérissées autour de la Croix.
Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour, Archers!
Des profondeurs, des profondeurs
je vous appelle! Rapprochez-
vous. La nuit tombe. Il faut qu'on mire
de près, de près, pour frapper juste.
Lequel voudrai-je encore élire
d'entre vous? Celui qui ajuste
mieux que tout autre le plus âpre
de ses dards et qui le décoche
de telle force (son haleine
toute entre ses dents, les empennes
contre l'œil, le pouce à la tempe)
qu'il blesse l'écorce de l'arbre
me perçant de toute la hampe.
Celui-là, certes, je saurai
qu'il m'aime, qu'il m'aime à jamais.

Chaque archer, la main tremblante, tire de dessous son épaule
une flèche de son carquois.

Sanaé, tu as mon arc. Viens,
frère. Presse-le sur ma bouche,
avant de le tendre. Qu'il touche
mes lèvres et mon âme. Viens.

Sanaé s'approche et tient soulevé devant le Chef l'arc où ce
fil de sublime pourpre luit comme l'ivoire et l'or.

Souviens-toi! Souvenez-vous! L'arc
figure la Trinité sainte.
Le fût est le Père, la corde
est l'Esprit, la flèche empennée
est le Fils qui donna son sang.
Et il n'y aura plus de taches.

sauf la tache du sang tombé
des mains et des pieds du Sauveur.

Il tend les lèvres; et l'archer vairon lui donne la poignée à baiser. Les lèvres pures s'attardent comme si elles buvaient à longues gorgées un plein calice. Or sa voix n'est qu'une flamme vertigineuse.

Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour, Elus!
Chaque flèche est pour le salut,
afin que je puisse revivre.
Ne tremblez pas, ne pleurez pas!
Mais soyez ivres, soyez ivres
de sang, comme dans les combats.
Visez de près. Je suis la Cible.
Des profondeurs, des profondeurs
j'appelle votre amour terrible.

On entend le chœur des Adoniastes, qui monte par la colline à travers les lauriers.

Eperdument, un des archers, sous le regard qui le force, tire la corde et décoche. Le dard se fixe au genou, dans le nœud de l'os.

Béni soit le premier! Bénie
soit l'étoile première!

Une sorte de subite démente semble s'emparer des Asiatiques, par la vertu de cette voix d'ivresse.

Encore!

De leurs lèvres blêmes buvant leurs larmes, ils ne visent pas le corps mais ils lancent leurs flèches vers la voix.

Votre amour! Votre amour!

Ils poussent des cris rauques et rompus, comme des dormants agités dans un combat aveugle contre un rêve monstrueux.

Encore!

Quelques-uns, tout à coup, laissent tomber leurs arcs, se plient sur leurs genoux; et sanglotent, le front contre la terre.

Encore!

D'autres, tout à coup, se renversent dans une convulsion d'épouvante qui agite leurs mâchoires comme le rire sardonien.

Encore!

D'autres ont vidé leurs carquois sur l'herbe et, tenant le faisceau des dards sous le pied gauche, s'abaissent d'un mouvement rapide et continu pour les prendre l'un après l'autre. Et ils tirent désespérément, comme s'ils n'avaient pas devant eux un corps lié à un arbre mais une multitude de cavaliers à renverser avant qu'ils n'arrivent et ne les écrasent sous les sabots de leurs étalons.

Encore!

Cette voix demandera-t-elle du fer toujours? Ils lancent toujours du fer, désespérés, hors d'eux-mêmes, dans une sorte d'étourdissement farouche, comme s'ils avaient sur leurs têtes, non le silence des feuilles, mais l'horreur d'une tour de siège incendiée sur les roues tonnantes.

Amour

éternel!

C'est le râle dans la gorge transpercée, le dernier soupir, le dernier sourire, le suprême appel. La belle tête s'incline sur l'épaule polie comme le marbre cynthien frotté de parfum: les ailerons d'un dard vibrent encore à l'aisselle. Le corps admirable s'affaisse, étirant les bras retenus par les liens.

LES ARCHERS D'EMESE

— Seigneur!

— Bien-aimé!

— Seigneur!

— Bien-aimé!

— Bien-aimé!

Ils appellent à grands cris leur amour expirant. Ils jettent leurs arcs, ils se tordent de désespoir, ils se traînent sur l'herbe jusqu'aux deux pieds inanimés, qu'ils baisent. Leurs chevelures s'accrochent aux empenes des hampes enfoncées dans les jeunes muscles.

Et le chant des Adoniastes s'approche toujours. Maintenant le soir est céruleen comme le verre de Phénicie coloré par l'ocre bleue de Chypre. Des raies fauves le divisent; les noirs lauriers l'entaillent. On voit paraître les femmes de Byblos, les cheveux épars, les ceintures dénouées, les robes déchirées, traînant une litière d'ébène et de pourpre violette.

CHORVS SYRIACVS

Il se meurt, le bel Adonis!
Il est mort, le bel Adonis!
O Vierges, pleurez Adonis!
Garçons, pleurez!

Pleurez, ô femmes de Syrie,
criez: « Hélas, ma Seigneurie! »
Toutes les fleurs se sont flétries.
Criez, pleurez!

D'autres femmes accourent. Elles portent des draps de pourpre rouge, des lins, des bandelettes, des vases d'onguents, des couronnes de cyprès, des « jardins d'Adonis ». Elles entourent le laurier, elles s'empressent à défaire les nœuds des cordes. La lamentation se prolonge. Les couvercles de cendres ont disparu; et au pied de l'autel ne restent que les monceaux noirâtres.

LES ADONIASTES

Hélas, ma Seigneurie! Hélas,
ma Seigneurie!

LES ARCHERS D'EMESE

— Hélas!

Hélas!

— Qu'avons-nous fait!

— Qu'avons-nous fait!

SANAE

Nous avons tué notre amour!

LES ARCHERS D'EMESE

— Il va revivre.

— Il va revivre.

— Femmes, doucement, doucement.

— Il faut le délier.

— Il faut

le détacher de l'arbre.

— Femmes,

doucement.

— Il respire encore.

— Ne pleurez pas!

— Voyez, voyez

comme sa poitrine se gonfle!

— Il respire, il soupire.

— Femmes,

ne pleurez pas. Il va revivre.

— Il va revivre. Il nous l'a dit.

— Il nous l'a dit.

— Donnez des baumes,

donnez des lins!

Les cordes sont dénouées. Les bras retombent. La lamentation se prolonge.

CHORVS SYRIACVS

Pleurez, ô femmes de Syrie!
Il va dans la pâle Prairie.
Toutes les fleurs se sont flétries,
hélas! Pleurez!

Tout à coup, les femmes qui reçoivent le corps dans leurs bras voient les flèches s'évanouir comme des rayons dans les blessures. C'est le tronc du laurier d'Apollon qui maintenant est hérissé de tout ce fer.

LES ADONIASTES

— Prodige!

— Prodige!

— Prodige!

— Son corps se détache, laissant tous les dards au tronc du laurier!
— Il n'a plus de flèches! Les hampes ont disparu dans les blessures comme un évanouissement de rayons!

— Elles restent toutes dans l'arbre!

— Prodige! Voyez:
le laurier en est hérissé.

— Voyez!

— Seigneurie, Seigneurie,
tu revivras, tu revivras!

— Tu reviendras!

SANAE

Archers, Archers, Elus d'Emèse,
qu'on soulève le corps du Chef
sur les fûts des arcs détendus
et croisés. Qu'on le porte ainsi,
sous les étoiles.

Les femmes de Byblos ont déjà reçu sur leurs bras le corps divin enveloppé dans la pourpre. Elles marchent lentement

vers la litière. Au delà de la colline sainte, dans la profondeur du soir, une clarté de perle se répand, semblable à celle qui précède le lever de la pleine lune.

LES ADONIASTES

— Archers d'Emèse, nous avons
notre litière, la litière
d'ébène, la couche funèbre
de nos Adonies.

— Sanaé,

le très saint Empereur accorde
à la confrérie de Byblos
d'enlever le corps, de dresser
le catafalque pour le deuil.
Et nous le coucherons dans notre
litière, et nous l'emporterons,
aux sons des flûtes, dans la nuit.
Faites escorte.

— Qu'on allume
les torches de pin! Qu'on dispose
l'ordonnance funèbre! Et vous,
aulètes, rangez-vous auprès
de la litière.

Le femmes placent le cadavre dans la couche, en gémissant.
La lamentation du chœur n'a pas de pauses.

CHORVS SYRIACVS

Il descend vers les Noires Portes.
Tout ce qui est beau, l'Hadès morne
l'emporte. Renversez les torches,
Eros! Pleurez!

Dans le ciel du soir la clarté insolite s'élargit comme si un astre précipité du firmament s'approchait pour incendier la plaine. Un grand cri se lève. La lamentation s'interrompt. L'ordonnance funèbre s'arrête, et demeure immobile devant le gouffre de la lumière ineffable. Les Portes du Paradis sont ouvertes à l'âme de Sébastien.

EXPLICIT

EXTREMVM SANCTI SEBASTIANI SVPPPLICIVM INCRVENTVM

LA CINQUIÈME MANSION

LE PARADIS

C'est le jardin des clartés et des béatitudes, à l'orée de l'Orient qui produit tous les levers du soleil. Parmi les arbres du jardin, il y en a qui ressemblent à la grêle transparente, d'autres qui ressemblent à un vent ondoyant, d'autres qui ressemblent aux grappes des eaux vives. On y trouve toutes sortes de belles choses, que l'œil n'a jamais vues et que l'oreille n'a jamais entendues, qui ne montent pas au cœur de l'homme, et que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. On y voit des tabernacles de pyrope, des vêtements de lumière, des diadèmes de beauté. Il y a aussi des lances flamboyantes, des boucliers étincelants, des épées, des javalots et des dards de rais, des haches et des frondes de feu. Là aussi sont les croix lumineuses, les ostensoirs et les encensoirs d'or, de saphir, de jaspe, de calcédoine, de topaze, d'améthyste et de sardyon. On n'y distingue les Bienheureux que par le nombre et la couleur des étincelles qui s'envolent d'eux quand ils ouvrent la bouche pour louer le Très-Haut. On y découvre, au nombre des ailes et au

son des parlars, les diverses sortes des Anges. Les premiers sont les Anges de la Face, qui seuls peuvent soutenir l'éclat de la Face de Dieu; ensuite viennent les Anges du service divin, les Trônes, les Dominations, les Seigneurs, les Ardeurs, les Puissances, les Myriades, les Princes, et bien d'autres. De même leurs louanges sont différentes. Il y en a trois sortes qui disent: « Saint », trois qui disent: « Loué », trois qui disent: « Béni » et trois qui disent ce que ne peut entendre l'oreille d'un mortel.

CHORVS MARTYRVVM

Gloire! Sous nos armures
flamboyez, ô blessures!
Qui est celui qui vient?
Le Lys de la cohorte.
Sa tige est la plus forte.
Louez le nom qu'il porte:
Sébastien!

CHORUS VIRGINVM

Tu es loué. L'étoile
de loin parlé à l'étoile
et dit un nom: le tien.
Dieu te couronne. Toute
la nuit comme une goutte
à ton front est dissoute,
Sébastien.

CHORVS APOSTOLORVM

Tu es saint. Qui te nomme
verra le Fils de l'Homme
(sur son cœur Il te tient)
sourire de ta grâce.
Jean t'a donné sa place.
Tu boiras dans sa tasse,
Sébastien.

CHORVS ANGELORVM

Tu es beau. Prends six ailes
d'Ange et viens dans l'échelle
des Feux musiciens
chanter l'hymne nouvelle
au Ciel qui se constelle
de tes plaies immortelles,
Sébastien.

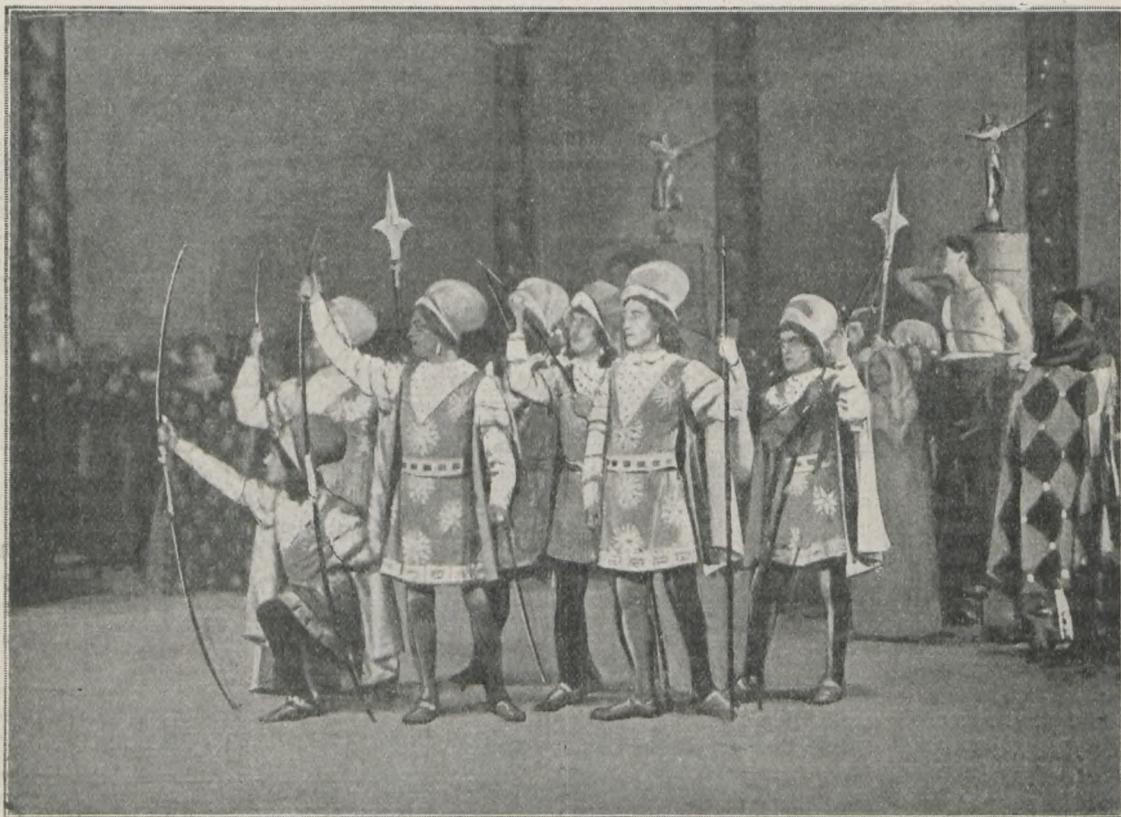
ANIMA SEBASTIANI

Je viens, je monte J'ai des ailes.
Tout est blanc. Mon sang est la manne
qui blanchit le désert de Sin.
Je suis la goutte, l'étincelle
et le fétu. Je suis une âme,
Seigneur, une âme dans ton sein.

CHORVS SANCTORVM OMNIUM

Louez le Seigneur dans l'immensité de sa force.
Louez le Seigneur sur le tympanon et sur l'orgue.
Louez le Seigneur sur le sistre et sur la cymbale.
Louez le Seigneur sur la flûte et sur la cithare.
Alleluia.

EXPLICIT MYSTERIUM



Le groupe des archers d'Emèse.

(PREMIÈRE MANSION.)



L'Empereur (M Desjardins). Le Saint (M^{lle} Ida Rubinstein).
L'Empereur : « *Vois j'ai là tous mes dieux...* »



Le Saint coupant les sept cordes de la cithare.
(SCÈNES DE LA TROISIÈME MANSION)



Les sept séraphins.



L'Empereur (M. Desjardins).



Un archer.

BIBLIOTHÈQUE
GRENOBLE
UNIVERSITAIRE

